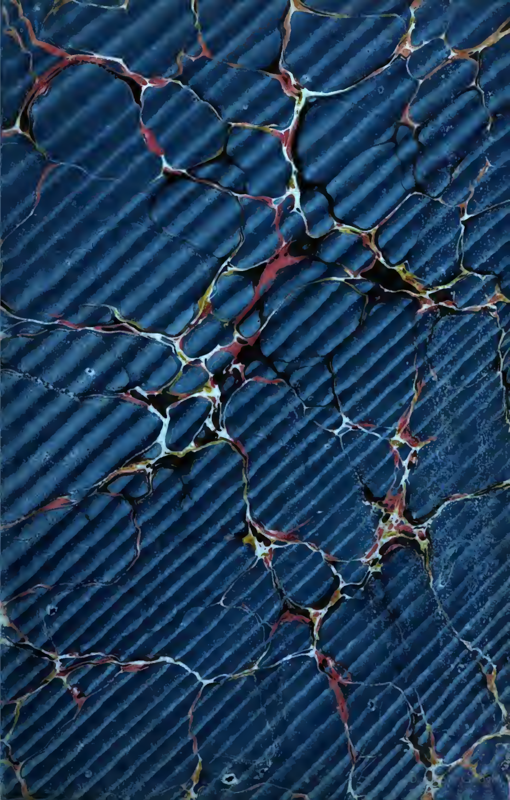






LE SIMPLON

ET

L'ITALIE SEPTENTRIONALE

IMPRIMERIE DE J. BELIN-LEPRIEUR FILS, RUE DE LA MONNAIE, 11.





Cour du Palais-Vieux, à Florence.





LE SIMPLON

ET

L'ITALIE

SEPTENTRIONALE

PROMENADES ET PÈLERINAGES

PAR J.-L. BELIN

Deuxième Édition



PARIS
BELIN-LEPRIEUR, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 5.

M DCCC XLIII

I

Genève. — Son histoire. — Guerres avec les ducs de Savoie — Calvin. — L'Escalade. — Gouvernement de la République. — Monuments et institutions. — Genève surnommée la Rome protestante.

Le canton de Genève est le plus petit de toute la Confédération suisse. Aussi Voltaire disait-il : « Quand je suis à Ferney et que je secoue ma perruque, je poudre toute la république. » Malgré l'exiguité de son territoire, ce canton n'en est pas moins un des plus florissants et des plus riches.

La position de la capitale est admirable. Elle est bâtie

sur deux collines séparées par le Rhône, à l'endroit même où il sort du lac Léman. Cinq ponts servent de communication entre le quartier de la rive droite, appelé Saint-Gervais, et celui de la rive gauche, ou la cité proprement dite. Vue du côté du lac, Genève se présente sous un magnifique aspect. Deux beaux quais, entièrement neufs et ornés de superbes constructions, ont remplacé les horribles masures entre lesquelles coulait le Rhône, il y a une quinzaine d'années. Au milieu du fleuve s'élève l'île des Barques, charmante promenade où l'on voit le buste de Rousseau, sculpté par Pradier. La ville est entourée de tous côtés de délicieuses maisons de campagne, disséminées au milieu du paysage le plus frais et le plus pittoresque.

Mais l'intérieur de la ville ne répond pas aux beautés du dehors. A l'exception de quelques belles rues neuves, les autres sont étroites et mal pavées ; de sales échoppes embarrassent le pied des maisons et rétrécissent la voie publique ; d'obscurs passages traversent certaines parties de la ville et mènent d'une ruelle à une autre. Cependant Genève tend à s'embellir de jour en jour : ses fortifications, qui ne défendent rien et dont l'entretien coûte très cher, sont les seuls obstacles à son agrandissement ; si elle voulait se dégager de ces entraves qui la compriment et l'étouffent, elle pourrait en peu de temps se developper, se rajeunir et devenir une des plus jolies villes de l'Europe.

L'histoire de Genève est du plus haut intérêt. Son

origine remonte à une antiquité reculée. Déjà elle était, avant la conquête romaine, une des principales cités des Allobroges ; et il paraît que plus tard les Romains attachèrent le plus grand prix à sa possession, car César nous apprend, dans ses *Commentaires*, qu'il y fit construire, sur la rive gauche du Rhône, un mur très fort, long de neuf mille pas, et flanqué de tours, pour arrêter les invasions des Helvétiens. On a retrouvé les restes d'une de ces forteresses, appelée encore maintenant du nom de son fondateur.

Les Romains gardèrent Genève sous leur domination pendant près de cinq siècles; mais, en 426, cette ville tomba au pouvoir des barbares, qui deux fois la ravagèrent. Elle devint, dans la suite, l'une des capitales du premier royaume de Bourgogne. Ce fut à Genève que se négocia le mariage de la fameuse Clotilde, nièce du roi des Bourguignons, avec Clovis, roi des Francs.

Cette princesse habitait le palais de son oncle Chilpéric, situé à l'endroit où était jadis *l'Arcade du bourg du Four*.

Vers 521, Théodoric, roi des Ostrogoths, enleva Genève aux Bourguignons ; mais, quinze ans après, elle fut cédée aux Francs, et demeura dès lors en la possession des différents rois de la race mérovingienne. Puis, elle entra dans le partage que se firent les fils de Louis-le-Débonnaire des états de ce prince, et, en 888, elle redevint la capitale du second royaume de Bourgogne. Après la chute de ce royaume, elle fut réunie à l'empire

d'Allemagne, et Conrad-le-Salique s'y fit couronner empereur, en 1034, par l'archevêque de Milan.

Le christianisme s'était introduit à Genève dès le IVe siècle; Paracodus et Denis avaient été ses premiers évêques; mais jusqu'au VIIIe siècle, ni eux ni leurs successeurs ne possédèrent aucun pouvoir temporel. A partir de cette époque, ils se firent céder successivement divers droits de seigneurie par les empereurs, et ne tardèrent pas à être les dominateurs réels du pays. La ville relevait toujours de l'empire, mais à peu près comme aujourd'hui Neufchâtel relève de la Prusse : c'était une espèce de principauté *ad honores;* et la seule marque de la dépendance de Genève était l'obligation imposée à ses habitants d'aller au-devant de l'empereur, quand il venait la visiter, et de faire chanter, à cette occasion, pendant trois jours, des litanies et des prières pour la prospérité du prince et de l'empire.

Cependant les évêques ne restèrent pas tranquilles possesseurs de la souveraineté de Genève. Les comtes du Génevois, en qualité d'officiers de l'empereur, la leur disputaient de temps en temps; tandis que les ducs de Savoie, qui y avaient peut-être moins de droit que ceux-ci, mais qui étaient les plus forts, cherchaient de leur côté à établir leur puissance dans cette cité importante qui excitait leur convoitise. Bientôt l'animosité entre les divers concurrents devint de plus en plus sérieuse. Genève fut en proie à de longues dissensions intestines, et le sang de ses habitants coula plus d'une fois sur ses

places publiques. Ce n'est pas que les Génevois, au milieu de cette lutte, eussent à combattre pour la conservation de leurs anciennes franchises; au contraire, comme il arrive presque toujours en pareil cas, chaque parti, voulant gagner leur affection et s'assurer leur secours, leur avait concédé de nouveaux priviléges, sauf à les leur retirer plus tard; et, en effet, ils avaient mis les armes à la main pour soutenir tour à tour tel ou tel prétendant. Enfin, les ducs de Savoie l'emportèrent, et pour disposer à leur gré du pouvoir que les évêques avaient exercé jusque-là, ils ne placèrent plus sur le siége épiscopal que des princes de leur maison.

Une fois maîtres du terrain, ils se repentirent des concessions faites aux Génevois; et comme ils n'étaient plus intéressés à maintenir leurs priviléges, comme ils n'avaient plus besoin de leur dévouement, ils voulurent attenter à leurs libertés. Telle est la marche ordinaire des choses, et l'histoire nous en offre de nombreux exemples. Genève comprit alors qu'elle n'était pas assez forte pour résister seule à un ennemi puissant, et elle conclut avec Fribourg un traité de combourgeoisie. Malheureusement cette première alliance, qui dura peu de temps, ne servit qu'à allumer la colère du duc de Savoie; pour se venger, celui-ci fit mettre à mort plusieurs Génevois qui résidaient à Turin; puis, il marcha contre Genève, où il entra par surprise, avant que les Fribourgeois eussent le temps de porter secours à leur alliée.

Quelques années après, les Génevois contractèrent une

nouvelle alliance non plus seulement avec Fribourg, mais aussi avec Berne, malgré tous les efforts que purent faire pour la rompre les partisans du duc de Savoie. Cependant de graves dangers menaçaient Genève. Tous les seigneurs du pays, vendus au duc, avaient juré d'exterminer les rebelles, et avaient, de leur côté, formé une association sous le nom de *ligue de la Cuillère :* on l'appelait ainsi, parce qu'elle avait été décidée pendant un repas, et que les membres de cette association portaient, en signe de ralliement, une cuillère suspendue à leur cou. L'attaque et la défense furent longues et acharnées. Les supplices et les persécutions n'arrêtèrent pas les généreux défenseurs de Genève. Pécolat, appliqué à la torture, se coupa la langue avec un rasoir pour se mettre dans l'impossibilité de parler et de compromettre ses amis; Bonnivard, prieur de Saint-Victor, fut jeté dans les cachots du château de Chillon; Berthelier et Levreri périrent sur l'échafaud; l'exemple de ces nobles martyrs de la liberté ne cessa pas un seul instant de trouver des imitateurs. Le premier succès qu'ils obtinrent fut la paix de Saint-Julien, signée par le duc en 1530, et par laquelle il s'engageait à respecter les droits de la ville. Mais ce n'était là qu'une paix éphémère : car les ducs ne pouvaient abandonner complétement leurs projets de despotisme; il fallait donc se tenir prêt à combattre de nouveau.

Les Genevois profitèrent des troubles religieux provoqués par la réforme pour recruter parmi les protes-

tants de nouveaux alliés. Ce fut là, sans aucun doute, la vraie cause de la réformation génevoise. La doctrine de Calvin, qui par elle-même n'aurait peut-être pas triomphé de l'antique foi catholique de Genève, fut accueillie surtout parce qu'elle devint une arme nouvelle dans la lutte sociale qui existait alors. Le réformateur saisit adroitement cette occasion de propagande, et s'insinua dans les consciences en flattant les passions politiques de la multitude, et en prêchant l'indépendance religieuse à des hommes qui combattaient pour l'indépendance civile. Cette tactique, plus habile que loyale, avait déjà réussi à Luther; elle devait donc réussir à Calvin. Et ce fut encore à l'aide des mêmes moyens que, de Genève, la réforme s'étendit dans d'autres parties de l'Europe. Qu'on suive ses progrès en Allemagne, en France, en Angleterre, partout l'on verra que la religion fut le prétexte plutôt que la cause des discordes civiles. Sans doute le peuple, qui n'aperçoit pas souvent le fond des choses, a pu combattre aveuglément et de bonne foi dans l'intérêt de telle ou telle doctrine; mais les moteurs de ces grandes questions religieuses qui agitèrent si longtemps le monde, n'étaient pas dupes de leur propre système, et le but apparent de leurs efforts ne servait qu'à cacher une ambition toute mondaine.

La réforme ne s'établit pourtant pas sans résistance à Genève. Calvin eut à lutter contre d'intrépides protecteurs du catholicisme. A défaut d'arguments, il employa pour leur répondre les échafauds et les tortures. Voilà

l'homme qui proclamait la tolérance. Dans son implacable colère, il frappait sans pitié tous ses contradicteurs. Malheur à qui lui portait ombrage! Le médecin espagnol, Michel Servet, fut une de ses nombreuses victimes. Son seul crime était de professer une doctrine différente de la sienne : il périt sur le bûcher. Un pauvre artisan, qui se mêlait de théologie, fut contraint d'implorer pardon à genoux pour avoir dit que Calvin pouvait bien s'être trompé, et qu'il ne devait pas avoir honte de s'en repentir, comme en pareille occasion fit saint Augustin. Épiphane, évêque apostat de Nevers, qui excita la jalousie de Calvin parce qu'il était consulté souvent par les magistrats, eut la tête tranchée; le même sort atteignit Gruet, coupable d'avoir écrit contre le réformateur. Si Calvin ne tuait pas ses ennemis, il leur prodiguait les injures. « Les épithètes dont Calvin se servait habituellement contre ses adversaires, dit l'auteur de l'*Histoire abrégée de l'Église*, étaient à peu près les mêmes que celles employées par Luther. C'étaient les qualifications de *chien, pourceau, âne, cheval, taureau, ivrogne, enragé*, etc. Quel étrange langage dans la bouche d'hommes qui se donnent pour réformateurs et pour apôtres! Que l'on compare ce langage avec celui de saint Paul et des apôtres de Jésus-Christ, et on jugera la différence qu'il y a entre les envoyés de Dieu et ceux qui n'ont été que les organes de l'hérésie ou de l'impiété. »

Genève, devenue enfin la métropole du calvinisme, fut bientôt, par cela même, le refuge non seulement des

persécutés de tous les pays pour cause de religion, mais encore de tous les mécontents et de tous les exaltés. Aussi sa population s'accrut-elle sensiblement à cette époque. De toutes parts accouraient des étrangers. Les registres du conseil de Genève montrent combien l'affluence était grande : on trouve, par exemple, que le 14 octobre 1557 deux cents Français, cinquante Anglais, vingt-cinq Italiens et quatre Espagnols furent admis à fixer leur résidence dans cette ville.

Parmi les hommes les plus distingués qui vinrent s'y établir furent Théodore de Bèze, César Portus, le fameux prédicateur écossais Jean Knox, et Clément Marot, qui y traduisit les Psaumes, mis en musique par ordre de Calvin. Plus tard, on put ajouter à ces noms célèbres celui d'Agrippa d'Aubigné, l'ami de Henri IV et le grand père de madame de Maintenon, mort à Genève en 1603; et celui du duc de Rohan, chef du parti protestant au XVIIe siècle, et qui fut tué au siége de Rheinfelden, en 1638. Les tombeaux de ces deux illustres personnages se voient encore aujourd'hui dans la cathédrale, dite église de Saint-Pierre.

Mais n'anticipons pas sur les faits, et revenons aux démêlés de Genève avec la Savoie. Voici comment un historien rapporte l'un des plus grands événements de cette longue lutte.

« Le duc de Savoie, ne pouvant se résoudre à renoncer à Genève, chercha à s'en rendre maître par un coup hardi, qui est resté célèbre dans l'histoire de cette ville

sous le nom de *l'Escalade*. Il avait eu soin d'assoupir toutes les défiances par les démonstrations les plus pacifiques, de sorte que les magistrats négligèrent les avis qu'on leur donna à diverses reprises du complot qui se machinait, et ne se doutaient de rien la veille même de son exécution. Le général d'Albigni, qui en était chargé, fit filer ses troupes, le 11 décembre 1602, à six heures du soir, de plusieurs endroits où elles avaient été cantonnées, et arriva dans le milieu de la nuit sur la place de Plain Palais, devant les fossés de la Corraterie. Trois cents hommes d'élite y descendirent, munis d'instruments pour couper les chaînes des ponts-levis et de pétards pour faire sauter les portes, et traversèrent les fossés sur des claies qu'ils jetaient en avant pour ne pas enfoncer dans la boue. L'alarme qu'ils donnèrent à une volée de canards fut sur le point de les faire découvrir, comme à Rome, jadis, les oies du Capitole. Personne, cependant, du côté de la ville, n'y faisant attention, ils placèrent contre la muraille trois échelles peintes en noir afin qu'elles fussent moins facilement aperçues; et, après avoir frappé quelques coups contre la muraille pour s'assurer qu'il n'y avait pas de sentinelle dans cet endroit du rempart, ils y grimpèrent à la file. Il était une heure après minuit lorsqu'ils arrivèrent sous les arbres du parapet, où ils se cachèrent en attendant le moment de l'attaque qui devait avoir lieu à quatre heures du matin, et envoyèrent quelques patrouilles de deux ou trois personnes pour s'assurer que toute la ville était endormie. Sur les deux

heures et demie, une sentinelle, entendant quelque bruit, avertit son caporal qui envoya un soldat à la découverte; celui-ci, tombant parmi les ennemis, lâcha son coup d'arquebuse; il fut tué à l'instant, mais l'alerte était donnée et se répandit bientôt dans la ville. Les Savoyards, se voyant découverts, commencèrent l'attaque immédiatement par quatre endroits à la fois, laissant une forte garde auprès des échelles. Cependant, deux accidents imprévus les déconcertèrent. Un coup de canon, tiré au hasard le long des murailles, brisa les échelles, et un des gardiens de la porte Neuve, faisant tomber la herse intérieure, le parti envoyé pour faire sauter la porte ne put appliquer le pétard, et toute communication avec le dehors devint impossible. Pendant ce temps, les bourgeois accouraient de toutes parts au son du tocsin, tandis que l'ennemi avançait en criant: *Vive Espagne! vive Savoie! ville gagnée! tue! tue!* Au premier coup de canon, l'armée, croyant la porte enfoncée, se mit en mouvement. Les soldats, pleins d'ardeur, s'imaginaient déjà mesurer le drap et le velours des boutiques de Genève avec leurs piques; mais quelques décharges à mitraille, donnant au milieu d'eux, leur apprirent qu'ils se trompaient. Partout on se battait dans la ville, à la lueur des flambeaux: les femmes elles-mêmes s'étaient jointes aux combattants. Traqués sur tous les points, les Savoyards furent taillés en pièces; ceux qui échappèrent au carnage s'enfuirent vers les échelles, et, ne les trouvant plus, se précipitèrent en désordre dans les fossés.

Le point du jour découvrit cinquante-quatre hommes du duc, étendus morts dans les rues, et treize prisonniers, hommes de qualité, qui furent tous pendus le même jour quoiqu'ils offrissent pour leur vie des rançons considérables. Les soixante-sept têtes furent placées sur le rempart où l'escalade s'était faite quelques heures auparavant, et les corps furent jetés dans le Rhône. L'ennemi perdit deux cents hommes, y compris ceux qui périrent dans le fossé et hors de la ville. Du côté des Génevois, il y eut dix-sept hommes tués et trente blessés. Une épitaphe, portant leurs noms, se voit encore à Saint-Germain. Le célèbre Théodore de Bèze, qui vivait à cette époque, accablé d'années, et qui n'avait rien entendu des événements de la nuit, monta en chaire le jour suivant et fit chanter le psaume CXXIV, qui a toujours été répété depuis ce temps-là, à l'anniversaire de l'*Escalade*, jour de fête nationale.

« Le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, ajoute le même historien, ont été des siècles de paix extérieure pour les Génevois: ils en ont profité pour faire de grands progrès dans la civilisation, les arts, les sciences, le commerce; ils ont élevé à grands frais des fortifications; ils ont couvert leur territoire de belles maisons de campagne; ils ont changé en un parterre de fleurs et de verdure un sol naturellement ingrat; ils ont perfectionné toutes leurs institutions, et offert à l'Europe l'exemple de l'industrie couronnée de succès; mais ils lui ont donné aussi le spectacle de longues dissensions intestines. Respectée de

ses voisins, tranquille au dehors, mais souvent agitée par des différends entre la magistrature et le peuple, Genève ressembla, selon l'expression de M. de Sinner, aux abeilles occupées tour à tour à amasser et à s'entre-détruire. »

A Genève, comme dans presque tous les cantons, le gouvernement, d'abord populaire, devint peu à peu aristocratique. Quelques familles nobles, s'étant emparées du pouvoir, voulurent le garder pour elles seules. Les bourgeois et le peuple se plaignirent ; puis, voyant qu'on ne tenait pas compte de leurs réclamations, ils se révoltèrent. Malheureusement la question n'était pas aussi simple qu'elle pourrait le paraître. Depuis le XVI[e] siècle, Genève comptait cinq classes d'hommes qui jouissaient de droits différents, ou même qui ne jouissaient d'aucun droit, et qui pourtant demandaient à jouir de droits égaux : les *sujets*, c'est-à-dire, les habitants des campagnes, privés de toute espèce de participation aux affaires du gouvernement; les *domiciliés*, qui avaient quelques priviléges fort restreints; les *habitants*, plus favorisés que les domiciliés sous les rapports industriels et commerciaux; les *natifs*, ou enfants d'un père habitant, et les *bourgeois* ou citoyens proprement dits.

Les mouvements insurrectionnels de 1707 et de 1738 furent étouffés avec l'assistance des cantons de Berne et de Zurich. En 1762, quand le bourreau brûla, devant l'Hôtel-de-Ville, par sentence du conseil, l'*Emile* et le *Contrat Social* de J.-J. Rousseau, une nouvelle lutte éclata,

dans laquelle on se battit à coups de plume bien plus qu'à coups d'épée. Pour terminer cette querelle, il fallut néanmoins l'intervention de Berne, de Fribourg et de la France. Le parti populaire gagna quelque chose à ce mouvement; mais survint, en 1782, une réaction aristocratique soutenue par l'étranger. En 1789, nouvelle révolte, nouvelles concessions. Trois ans après, il se fit à Genève une révolution radicale. Le peuple s'empara de l'Arsenal, déposa le grand et le petit conseil, et les remplaça par un comité de salut public, par un comité d'administration et par une convention nationale : les Génevois copiaient la France. Les sujets, devenus maîtres, se vengèrent alors de leurs oppresseurs en les envoyant à la mort. Pendant deux années, des exécutions, qu'on peut appeler des massacres, ensanglantèrent Genève; la terreur était à l'ordre du jour, comme à Paris; et la population fut décimée par l'échafaud.

Enfin, en 1795, les Génevois signèrent une proclamation dans laquelle les divers partis abjuraient toute vengeance publique et personnelle, et qui fut suivie de l'acceptation d'une nouvelle constitution démocratique. Mais trois années après, Genève perdit sa liberté. Le 5 avril 1798, elle tomba au pouvoir des Français, presque sans coup férir. A dater de cette époque, elle fut le chef-lieu du département du Léman, jusqu'en 1813, époque à laquelle elle recouvra son indépendance. L'arrivée des Autrichiens fut suivie de la restauration de l'ancienne république sous les auspices d'un gouvernement provi-

soire, dont les membres n'appartenaient pas au parti populaire et se qualifiaient de *nobles, magnifiques et très honorés seigneurs*. Les Français ayant repris l'offensive au mois de février 1814, ce nouveau gouvernement s'enfuit après s'être dissous; mais lorsque les alliés furent entrés à Paris, il se reconstitua le 16 avril et se hâta de rédiger une charte qui fut acceptée par la majorité des citoyens. Au mois d'août de la même année, la diète reconnut Genève comme 22e et dernier canton de la Suisse; un article du congrès de Vienne augmenta son territoire de quinze communes détachées de la Savoie, et le traité de Paris y ajouta six communes françaises.

Depuis lors, Genève vit heureuse et tranquille, s'illustrant par les sciences, les lettres et les arts, et s'enrichissant par le commerce. Il est peu de villes, en Europe, qui aient produit autant d'hommes distingués. La liste de ses personnages célèbres serait trop longue; nous ne citerons que les noms des peintres Petitot et Arlaud; des hommes d'état Lefort et Necker; des économistes J.-B. Say, de Sismondi et Rossi; des naturalistes de Saussure et de Candolle; des littérateurs J.-J. Rousseau et madame de Staël; des sculpteurs Chaponnière et Pradier, etc., etc.

Le gouvernement de la république de Genève est organisé de la manière suivante. Le pouvoir souverain réside dans un conseil représentatif, composé de 274 membres, savoir : 250 députés et 24 conseillers d'état.

Le conseil d'état, qui compte 24 membres, et à la tête duquel sont les quatre syndics, est investi de la puissance administrative et exécutive. L'autorité judiciaire est exercée par un tribunal suprême, où siégent neuf juges, par une cour d'appel qui casse les sentences criminelles et jouit du droit de grâce, et par des tribunaux de première instance jugeant les matières civiles, correctionnelles ou commerciales.

La grande majorité des habitants du canton demeure à Genève, qui compte environ 30,000 âmes. L'industrie de cette ville est très florissante : ses ateliers et ses nombrenses manufactures fournissent en abondance à un commerce d'exportation très étendu, et qui consiste principalement en ouvrages de bijouterie et d'horlogerie, ainsi qu'en draps, tissus de laine et de coton, etc. On peut évaluer à 100,000 le nombre des montres fabriquées chaque année. Ces montres se vendent pour la plupart en France, et surtout à Paris; quant à la bijouterie, elle s'écoule spécialement dans les états italiens. Pendant longtemps, l'imprimerie a été l'une des branches d'industrie les plus importantes de Genève; car c'était dans cette ville qu'on imprimait alors les ouvrages dont la publication était interdite en France.

L'instruction publique est dans l'état le plus prospère. L'enseignement est, du reste, entièrement libre. L'*Académie*, qui se divise en quatre facultés desservies par quarante professeurs, enseigne toutes les sciences; de plus, une foule de sociétés particulières travaillent au dé-

veloppement et au progrès des arts et des connaissances utiles.

Parmi les monuments publics de cette industrieuse cité, il en est plusieurs dont nous devons dire quelques mots.

La Bibliothèque est une fondation de François de Bonnivard, *le prisonnier de Chillon*, qui, en 1551, la dota de ses livres. Depuis, elle fut augmentée considérablement par Ami Lullin, et renferme aujourd'hui environ quarante mille volumes et cinq cents manuscrits. Elle possède, entre autres curiosités précieuses, un admirable manuscrit antique des *Quatre-Évangiles ;* une grande quantité de sermons et de lettres autographes de Calvin, dont une adressée à l'infortunée Jeanne Grey; divers ouvrages de Théodore de Bèze; un livre de compte de Philippe-le-Bel, daté de 1308, et composé de tablettes de bois enduites de cire, sur laquelle les caractères, presque effacés aujourd'hui, avaient été gravés à l'aide d'un stylet; un beau manuscrit de Cicéron, orné de superbes enluminures; un Térence, écrit sur vélin au IXe siècle; une traduction du Quinte-Curce, trouvée dans le bagage de Charles-le-Téméraire, après la sanglante bataille de Morat; les Homélies de saint Augustin, écrites sur papyrus; etc.

L'Hôtel-de-Ville, situé dans la partie la plus haute de Genève, est un bâtiment lourd et massif, dépourvu d'unité dans son architecture, mais qui renferme un escalier vraiment curieux, construit en 1570. Cet escalier se

compose d'un certain nombre de plans inclinés sans marches, et disposés de telle façon qu'on pouvait monter à cheval et en litière jusqu'à l'étage le plus élevé.

L'Arsenal, qui fait face à l'Hôtel-de-Ville, est un bâtiment d'architecture semblable. Indépendamment d'une riche collection d'armes anciennes et modernes, parmi lesquelles figure l'armure du duc de Rohan, on y voit les échelles qui servirent aux Savoyards pour escalader les murs de la ville, en 1602, et les pétards qu'ils avaient préparés pour faire sauter les portes.

Le Musée d'histoire naturelle, et celui de peinture et de sculpture, appelé *Musée Rath*, du nom de son fondateur, sont encore deux bâtiments fort remarquables. Le premier possède les collections géologiques de MM. de Saussure et de Jurine, les plantes fossiles de MM. Brongniart et de Candolle, et les travaux ornithologiques du professeur Necker. Le second contient des objets d'art du plus grand prix, des bustes et des bas-reliefs antiques, plusieurs statues du célèbre Canova et de quelques artistes génevois, et une belle suite de tableaux.

Le clergé protestant forme, à Genève, un corps qu'on appelle la *vénérable compagnie*, et qui surveille tout ce qui se rapporte au culte public. Depuis Calvin, les pasteurs de la religion dite *réformée* ont toujours exercé sur les habitants de cette ville une sorte de pouvoir souverain et despotique, qui les a maintenus jusqu'à présent dans le schisme ; cependant, grâce au progrès moral de la civilisation, grâce à l'affranchissement des idées, la tyran-

nie des consciences devient de plus en plus difficile, et la conviction seule peut faire aujourd'hui des prosélytes. C'est en vain que les disciples de Calvin voudraient retenir de force dans leur secte ceux que les violences y ont fait entrer : la liberté d'examen, que les protestants ont proclamée jadis, tourne actuellement contre eux. Aussi voit-on diminuer de jour en jour le nombre des réformés, tandis que le clergé catholique recrute de nombreux adeptes. Il n'y a pas longtemps encore, les calvinistes formaient plus des trois quarts de la population génevoise ; aujourd'hui, la moitié de la population est catholique. Malgré les efforts du consistoire, les temples sont abandonnés pour les églises. Ce retour au catholicisme est dû surtout au zèle vigilant et dévoué des ecclésiastiques de cette ville, qui travaillent avec une ardeur incessante à la propagation des saines doctrines de l'Évangile et à l'instruction du peuple. Bientôt, peut-être, Genève aura cessé de mériter le surnom de *Rome protestante :* dénomination bizarre, alliance fantastique de deux mots qui se repoussent et qui pourtant caractérisent bien la destinée étrange de cette antique cité ! Toute l'histoire de Genève est, en effet, dans ces deux mots. Elle a enfanté tour à tour les révolutions religieuses les plus diverses ; elle a donné au monde le spectacle affligeant de toutes les contradictions, de toutes les faiblesses humaines. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'est à Genève que Clovis vint recevoir la main de Clotilde, qui renversa dans la Gaule les autels des faux dieux, et qui con-

vertit au christianisme tout un peuple barbare. C'est à Genève que Calvin, chassé de toutes parts à cause de ses hérésies, trouva un refuge; c'est là qu'il planta sa bannière et qu'il poussa son cri de révolte contre le catholicisme; c'est là, que ce prédicateur de la liberté d'examen fit périr sur l'échafaud ses plus nobles adversaires. C'est à Genève, enfin, que se réfugièrent encore la philosophie et l'athéisme du XVIII[e] siècle; c'est là que se fomentèrent tant de maximes funestes; c'est là que s'élaborèrent tant de théories désolantes, dont nous recueillons aujourd'hui le triste héritage. Ainsi Genève a commencé par la foi de Clotilde; puis elle a passé par la réforme de Calvin, pour aboutir au scepticisme de Voltaire. Il faut qu'elle travaille maintenant à sa régénération. Dans la vie des peuples, comme dans la vie des individus, la pire maladie est le doute; c'est un ver rongeur qui détruit le corps social, comme il atrophie le cœur de l'homme. L'esprit ne remplace pas la foi; les lois humaines ne suppléent pas à la loi divine; et les sciences, les lettres, les arts ne consolent pas de la perte des croyances religieuses.

II

Le lac de Genève. — Villeneuve — Éboulements de montagnes. — Bex et les salines. — Saint-Maurice — Martyre de la légion thébaine — L'abbaye et les moines de Saint-Maurice. — Cascade de la Sallenche. — Le hameau de Vernay. — Martigny — Coup d'œil sur le Valais

Si la république de Genève forme le plus petit de tous les cantons suisses, son lac ou plutôt le Léman (car tel est son vrai nom, et il n'appartient pas plus à Genève qu'au canton de Vaud, au Valais ou à la Savoie), le Léman, dis-je, est le plus grand lac de toute la confédération.

Le voyageur, traversant pour la première fois la chaîne du Jura, est saisi d'admiration lorsque, arrivé sur la hauteur, il découvre tout à coup cet immense bassin de dix-huit lieues de longueur et de trente-cinq lieues de tour, sur les rives duquel s'élèvent des villes riches et populeuses, de riants villages, d'élégantes maisons de plaisance. Tous les poëtes ont payé leur tribut d'éloges à la majesté de Léman. Voltaire s'est écrié :

« Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier. . . . . »

Boufflers disait, en parlant du lac de Genève : « C'est l'Océan qui a envoyé son portrait en miniature à la Suisse. » Rousseau, Byron ont aussi célébré ses beautés pittoresques. M. Victor Hugo le compare à une magnifique émeraude enchâssée dans des montagnes de neige comme dans une orfèvrerie d'argent. « Le lac Léman, dit M. Alexandre Dumas, c'est la mer de Naples, c'est son ciel bleu, ses eaux bleues, et, plus encore, ses montagnes sombres, qui semblent superposées les unes aux autres comme les marches d'un escalier du ciel ; seulement chaque marche a trois mille pieds de haut ; puis, derrière tout cela, apparaît le front neigeux du Mont-Blanc, géant curieux regardant le lac par-dessus la tête

des autres montagnes, qui, près de lui, ne sont que des collines. » Nous n'en finirions pas s'il nous fallait citer toutes les descriptions pompeuses et emphatiques, toutes les comparaisons bizarres, tous les mots spirituels, dont ce beau lac a été l'occasion ou le prétexte.

Le Léman, outre les eaux du Rhône, reçoit celles de quarante rivières ou torrents. Son niveau est plus élevé en été qu'en hiver; c'est ordinairement au mois d'août qu'il atteint toute sa hauteur, à cause de la grande fonte des neiges qui a lieu à cette époque de l'année. D'après les calculs faits à l'aide d'un linnimètre qui existe à Vevey depuis 1819, on estime qu'en été le lac contient 56,241,259,200 pieds cubes d'eau de plus qu'en hiver. Mais, indépendamment de cette crue régulière, on voit souvent le Léman s'élever tout à coup de quatre à cinq pieds, puis s'abaisser avec une rapidité égale : cette espèce de marée, qui dure seulement quelques heures, est connue dans le pays sous le nom de *seiche*. L'hypothèse qui rend le mieux raison de ce phénomène est celle qui en attribue la cause à des variations partielles dans la pression de l'atmosphère. On remarque aussi, au printemps et en automne, un mouvement lent mais continu des eaux qui suivent, pendant quelque temps, la direction des côtes pour revenir ensuite sur elles mêmes.

Le Léman n'a jamais été gelé complétement, si ce n'est, dit-on, en 762 et en 805, époques auxquelles des chars le traversèrent de Nyon à Thonon; mais pendant

les grands froids, ses deux rives se couvrent de glace jusqu'à une certaine distance.

Sa profondeur s'est trouvée fort différente, suivant les lieux où on l'a mesurée. Près de Genève, est un banc de glaise et de sable qui forme un bas fond et qu'on appelle *le Travers*, tandis que la sonde a indiqué jusqu'à près de mille pieds, vis-à-vis des rochers de Meillerie; selon la remarque de M. de Saussure, cela vient à l'appui de l'opinion des physiciens qui pensent que dans les lacs, comme dans la mer, les profondeurs les plus considérables se rencontrent en face des côtes les plus escarpées.

Les eaux du lac sont parfaitement claires et limpides dans toute son étendue, excepté près de l'embouchure du Rhône; là, le fleuve dépose les débris qu'il a entraînés dans son cours rapide au travers du Valais, et produit des alluvions considérables. Déjà ses dépôts successifs ont encombré le fond de la vallée qui s'étend de Villeneuve à Bex; et peu à peu les terres empiètent sur le lac. Cet accroissement du rivage est même assez sensible pour que chaque génération puisse l'apercevoir : c'est ainsi qu'on montre aux étrangers un village, nommé Prévallay, situé autrefois au bord du Léman, et qui aujourd'hui en est éloigné de plus d'une demi-lieue. « En revanche, dit Lutz, le lac ronge ses rives sur d'autres parties, ce qui nécessite la construction de digues très coûteuses. »

La navigation n'est pas toujours facile sur le lac de

Genève. Quoique les tempêtes y soient moins fréquentes que sur les autres lacs de la Suisse, le Léman présente quelquefois l'image de la mer agitée; les vents se déchaînent avec furie, les eaux se soulèvent, leur surface se couvre d'écume, les flots se heurtent avec fracas, et les petites barques qui sillonnent d'ordinaire ce vaste bassin se hâtent alors de chercher dans les ports de la côte un refuge contre les dangers de l'orage. Il arrive même que les bateaux à vapeur, ne pouvant aborder aux lieux de leur destination sans s'exposer à échouer sur le rivage, sont forcés de tenir le large jusqu'à ce que le calme soit rétabli. Parfois la tempête se prolonge pendant quelques jours et interrompt tout à fait la navigation. Ces accidents, du reste, sont assez rares et n'arrivent guère que pendant l'équinoxe et la mauvaise saison.

Mais, lorsque le temps est beau, il n'y a rien de plus agréable que la promenade sur le lac. Pendant l'été, le dimanche, les bateaux à vapeur font le tour du Léman. Le touriste ne doit pas négliger l'occasion de faire ce petit voyage, qui lui laissera des souvenirs ineffaçables. En outre, tous les jours de la semaine, il se fait un service régulier de bateaux entre Genève et Villeneuve. Quatre ou cinq heures suffisent pour ce trajet.

A l'extrémité du lac Léman, à l'endroit même où la route de Genève à Milan débouche dans la belle vallée du Rhône, se trouve l'ancien *Pennilucus* des Romains; c'est non loin de là que, 105 ans avant Jésus-Christ et l'an de Rome 646, l'armée du consul Lucius Cassius

fut défaite par les Helvétiens commandés par Divicon.

Villeneuve, jolie petite ville du canton de Vaud, autrefois fortifiée, s'élève sur l'emplacement de *Pennilucus*, qui fut détruit, en 563, par l'éboulement du mont *Tauretunum*.

Ces effroyables catastrophes ne sont pas rares dans les Alpes. Plusieurs villes ont été ainsi anéanties à différentes époques, entre autres Biasca et Yvorne au XVIe siècle, Pleurs en 1618, et assez récemment encore le village de Goldau, qui fut englouti, le 2 septembre 1806, sous les décombres d'une partie du mont Rossberg.

A peu de distance de Villeneuve, on remarque sur le Léman un petit îlot, le seul qu'il y ait dans ce lac. Lord Byron, dans son *Prisonnier de Chillon*, en fait la description suivante :

« Là se trouvait une petite île, qui semblait me sourire, la seule qu'on pût apercevoir, une petite île verte. Elle ne paraissait pas plus grande que le sol de ma prison; mais elle était plantée de trois grands arbres; la brise des montagnes la caressait; les eaux du lac venaient expirer sur ses rives, émaillées de fleurs aussi fraîches que belles. »

De Villeneuve à Bex, où nous allons nous arrêter un instant pour visiter les curieuses salines de ce pays, on traverse une contrée d'abord inculte jusqu'au château de Sex, qui défendait autrefois l'entrée du Valais. La vallée devient ensuite plus riante et se couvre de villages, de prairies, de belles plantations d'arbres fruitiers, an-

dessus desquels s'élancent les gracieux clochers d'Aigle et de Bex.

Cette dernière ville est située dans une plaine d'une fertilité remarquable, et dominée par les ruines du vieux château de Duin, que les Bernois démantelèrent en 1465, et par les Diablerets, haute montagne d'où découlent les sources des salines.

Ces salines furent découvertes, au milieu du XVIe siècle. Après avoir appartenu au gouvernement de Berne jusqu'à la fin du siècle dernier, elles sont actuellement la propriété du canton de Vaud. Jusqu'en 1823, on n'y exploitait que les sources salées; mais à cette époque on découvrit une veine de sel gemme d'une immense étendue, et la fabrication s'en accrut considérablement; le poids du sel fabriqué chaque année dépasse aujourd'hui quinze cent mille kilogrammes, tandis qu'il n'atteignait guère, il y a une vingtaine d'années, que le chiffre de sept cent mille kilogrammes environ. Les galeries creusées dans le roc pour l'exploitation sont curieuses à parcourir, surtout celle appelée galerie du Bouillet, qui a 6,700 pieds de longueur. On voit çà et là de grands réservoirs et des chambres de graduation et de dessalement; puis ce sont des escaliers et des puits taillés dans la montagne; un de ces escaliers a 725 marches; un de ces puits a 800 pieds de profondeur; plus loin on visite les effrayantes excavations où s'exploite le roc salé, et qui présentent un vide de 200,000 pieds; enfin à 400 pieds sous terre, on voit une roue colossale, de 36 pieds de diamè-

tre, dont on se sert pour l'extraction du sel. Au milieu de tout cela vit une population d'ouvriers, véritables cyclopes qui ne voient que bien rarement la lumière du soleil.

Mais hâtons-nous de quitter ce séjour sombre et terrible où le corps et l'âme se sentent mal à l'aise. Retournons à l'air pur de la vallée, et reprenons notre route à travers les prairies, le long des bords du Rhône.

A mesure qu'on avance vers le Valais, les montagnes grandissent des deux côtés, et se rapprochent tellement qu'elles laissent à peine un étroit passage au fleuve impétueux qui coule à leur pied. Saint-Maurice, dont le château est bâti sur la corniche d'un roc, ferme le défilé. Un pont d'une seule arche traverse la vallée dans toute sa largeur; il a été construit par Juste de Silinen, évêque de Sion, vers la fin du xv[e] siècle. La tour située à l'extrémité de ce pont sert de limite entre le canton de Vaud et celui du Valais.

Saint-Maurice était l'*Agaunum* des Romains et le lieu où ils transportaient les morts de tout le pays pour leur donner la sépulture. Cette ville doit son nom actuel à une abbaye érigée en l'honneur de saint Maurice. Une pieuse légende raconte que ce saint commandait dans les environs d'*Agaunum* la légion thébaine, composée de 6,000 soldats, tous zélateurs dévoués de la religion du Christ. L'empereur Maximien ayant voulu les forcer de sacrifier aux faux dieux du paganisme, ils préférèrent la mort au parjure et furent massacrés, ainsi que leur chef, en chantant les louanges du Sei-

gneur. Ce glorieux martyre s'accomplit en l'année 302.

On attribue la fondation de l'abbaye de Saint-Maurice à saint Théodore, premier évêque du Valais, qui occupa le siége épiscopal de 351 à 391. Elle fut plusieurs fois pillée et détruite au moyen âge; mais elle se releva constamment de ses ruines. Les Augustins s'y établirent à la fin du XIIe siècle; leur abbé porte le titre de comte, et relève immédiatement du Saint-Siége. Ces moines sont pour la plupart des hommes distingués qui remplissent gratuitement les honorables et utiles fonctions de professeurs dans un collége qu'ils ont fondé.

La bibliothèque abbatiale possède un grand nombre de manuscrits intéressants et une riche collection de reliques, parmi lesquelles on distingue deux superbes vases d'agathe, présents de Charlemagne, un calice offert aux religieux par la reine Berthe, et un précieux reliquaire donné par saint Louis.

La ville compte environ deux mille habitants, qui suivent le catholicisme. La réforme n'a pu germer sur ce territoire arrosé du sang des martyrs.

En suivant la route du Valais, entre Saint-Maurice et Martigny, le voyageur est arrêté tout à coup par la belle cascade de la Sallenche. Ce torrent, qui prend sa source au pied de la Dent-du-Midi, tombe d'une hauteur de 700 pieds; mais sa dernière chute perpendiculaire n'a que 64 mètres environ. Ses eaux abondantes et écumeuses roulent avec impétuosité sur des masses énormes de roches noires; elles sont reçues dans un grand bassin

circulaire d'où elles se précipitent jusqu'au bord du chemin. Un petit pont jeté sur le torrent, quelques cabanes ajoutent à l'effet pittoresque de ce magique tableau. La cascade forme dans sa chute une infinité de petits tourbillons, qui, semblables à des fusées légères, éclatent et s'évaporent en fine poussière colorée; les rayons du soleil, à son lever, l'embellissent de magnifiques iris. Mais comment le pinceau pourrait-il fixer les effets mobiles et rapides de ces chutes tumultueuses? Comment les couleurs du peintre rendraient-elles avec exactitude ce mouvement continuel, toujours majestueux, mais toujours varié? C'est en présence d'un pareil spectacle qu'on peut comprendre toute l'impuissance de l'art à reproduire les grands effets de la nature.

Près de là est le petit hameau de Vernay, situé à l'entrée de la gorge étroite et sauvage d'où sort la rivière du Trient, descendue du célèbre passage de la Tête-Noire. On peut monter sur les rochers qui dominent cette gorge, et, en s'avançant avec prudence jusqu'au bord de l'abîme, on voit dans le fond le torrent se briser en flots d'écume contre les deux parois sombres et escarpées qui compriment et interceptent son cours.

Quelques minutes après avoir quitté le hameau de Vernay nous arrivons à Martigny, petite ville située près du confluent de la Dranse et du Rhône, et remarquable seulement par sa position. Elle est dominée par la tour ruinée de l'ancien château de la Bâtie, que George Supersax détruisit en 1518.

Avant de nous engager plus loin dans le Valais, jetons un coup d'œil général et rapide sur cet intéressant pays : disons quelques mots des mœurs de ses habitants et de son histoire

Il n'est peut-être, en Europe, aucune contrée qui mérite autant que celle-ci l'attention du voyageur. Tout y diffère de ce qu'on voit ailleurs. C'est une autre nature, ce sont d'autres coutumes ; là se retrouvent des usages politiques abolis chez les peuples voisins ; et ce pays, qui a conservé jusqu'à nos jours quelque chose de primitif, est placé pourtant entre la France et l'Italie, au centre de tout ce que la civilisation a de plus parfait.

Les Alpes l'entourent de toutes parts. A partir de la Furca, la dernière des cimes du Saint-Gothard du côté du sud-ouest, ces montagnes colossales se divisent, et leurs deux chaînes réunies au Mont-Blanc embrassent dans leur vaste contour la vallée la plus profonde du monde connu. La chaîne septentrionale élève une barrière imposante entre cette vallée et les cantons suisses, et la chaîne méridionale la sépare de l'Italie, du Piémont et de la Savoie. Le Valais a 35 à 36 lieues de longueur, sur une largeur le plus souvent moindre d'une lieue ; cependant sa plus grande largeur est de 10 jusqu'à 16 lieues, car on compte treize vallées latérales, dont quatre ont dix lieues de long, et qui s'étendent dans l'intérieur des Alpes de la chaîne méridionale ; il y en a aussi trois dans celle du nord, sans parler de plusieurs autres vallons latéraux inhabités.

L'ensemble du territoire est d'environ 200 lieues carrées.

Les sommités de ces deux chaînes des Alpes sont couvertes de neiges éternelles; leurs flancs sont sillonnés par des gorges étroites et profondes, qui servent de lits à des torrents impétueux et aboutissent à la vallée principale. Le Rhône traverse le Valais dans toute sa longueur, depuis les glaciers de la Furca, où ce fleuve prend sa source, jusqu'au lac de Genève, dans lequel il verse ses eaux. Tantôt resserré entre les montagnes, il se fraie avec effort une issue; tantôt se répandant dans la plaine, il inonde les prairies, les convertit en marais, et laisse des traces de ses ravages partout où la main de l'homme ne lui a pas opposé de barrières. « C'est pendant l'été, dit le doyen Bridel, qu'il faut voir le Rhône et la vallée. En hiver, le Rhône dort; c'est l'époque où les Alpes se couvrent de neiges, où les glaciers durcissent; le fleuve alors est calme et tranquille; il déroule paisiblement ses nappes d'eau tantôt bleues tantôt jaunâtres; vous croiriez voir la Seine dans ses plus hautes crues. Mais avec le printemps, le Rhône s'éveille; dès le mois de mai, ce n'est plus un fleuve, c'est un torrent qui bondit, c'est un lac qui a son cours, c'est une mer qui marche! »

La vallée du Rhône doit à sa profondeur et à la hauteur des montagnes qui l'entourent la prodigieuse variété de ses productions. Dans les lieux bas et bien exposés, on voit mûrir les fruits d'Italie; la vigne y prospère et donne d'excellents vins; à mesure que l'on s'élève sur la pente des Alpes, on voit les champs succéder aux

vignes, les forêts de chênes et de sapins et les pâturages succéder aux champs ; puis, la végétation diminue peu à peu ; enfin, on n'aperçoit plus çà et là que de rares et maigres lichens et quelques touffes de rhododendron fleurissant auprès des neiges. En un mot, la nature présente ici les plus étonnants contrastes en réunissant, sous le même ciel, les richesses du midi et toutes les horreurs de la zone glaciale, en confondant toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu.

Les montagnes nourrissent des chamois, des marmottes, des lynx, des loups, et beaucoup d'oiseaux sauvages. Dans quelques localités on trouve aussi des ours, des sangliers, des lièvres et des chevreuils.

Avant l'établissement de la route du Simplon, le Valais était peu connu ; sa situation l'isolait des contrées voisines. Alors, l'entrée de tout le pays était fermée par une seule porte, au pont de Saint-Maurice. Il n'existait avec l'Italie, la Suisse et la Savoie qu'un petit nombre de communications. Le passage le plus commode et le plus fréquenté, le grand Saint-Bernard, conduisant au val d'Aoste, offre aux voyageurs un sentier praticable à peine pendant quelques mois ; on y serait même souvent exposé aux plus graves périls sans le secours des religieux, qui habitent l'hospice au sommet de la montagne : l'exaltation de la charité chrétienne et un renoncement absolu à toutes les douceurs de la vie peuvent seuls fixer des hommes dans ces affreux déserts. Un second sentier,

taillé en zig-zag dans la paroi verticale d'un rocher haut de 600 toises, traverse la Gemmi et mène des bains de Louësch dans le canton de Berne ; un troisième, aussi fort escarpé, aboutit à la vallée de Chamouni ; enfin, trois passages dangereux conduisent, l'un à Meyringen, par le Grimsel ; un autre à la vallée d'Unseren, au pied du Saint-Gothard, par la Furca ; et le dernier à la vallée de Formazza en Italie, par la montagne du Griess. Telles étaient autrefois les seules routes ouvertes aux relations avec l'extérieur ; celles de l'intérieur n'étaient guère plus faciles : beaucoup de villages n'avaient entre eux d'autres voies de communication que des échelles placées de ressaut en ressaut, au moyen desquelles on franchissait des rochers à pic, élevés de plusieurs centaines de toises.

Environ 80 à 100,000 âmes composent la population de tout le pays. La race des hommes qui habitent le haut Valais est belle, forte, semblable par le caractère et par les mœurs aux montagnards des cantons de Berne et d'Uri : les habitants du bas Valais sont moins forts et moins grands.

Les uns et les autres ne connaissent aucun des nombreux besoins que le luxe et la mollesse imposent à la plupart des peuples. Tout Valaisan éloigné de sa patrie désire y rentrer ; le service militaire à l'étranger n'affaiblit pas chez lui cet amour du foyer domestique ; et il n'est pas rare de voir même des officiers généraux habitués, pendant une longue absence, au faste des cours et aux jouissances des grandes villes, reprendre avec joie,

quand ils sont de retour dans leur pays, les mœurs simples et les usages de leurs ancêtres.

Deux maladies terribles sont, en quelque sorte, particulières à cette contrée et font un grand nombre de victimes, surtout dans les endroits voisins du Rhône ; je veux parler du goitre et du crétinisme. Les causes n'en sont pas bien connues ; mais on les attribue généralement à l'influence malfaisante des marais putrides, aux variations continuelles de l'atmosphère, et à la mauvaise qualité des eaux. La première de ces maladies est une incommodité souvent monstrueuse, rarement mortelle ; mais la seconde, horrible dans ses effets, dégrade l'homme au moral et au physique, et le transforme en un animal stupide et dégoûtant. Un teint livide, des chairs flasques, des lèvres pendantes, un front entièrement déprimé, un regard terne, sont les signes extérieurs de la maladie : quelques crétins, privés de la parole et de l'ouïe, et n'ayant même pas la faculté de se mouvoir, sont étrangers à toute autre sensation qu'à celle de satisfaire les premiers besoins de la nature. Hâtons-nous de dire que les soins généreux du gouvernement et des particuliers ont déjà considérablement diminué le nombre de ces malheureux, et qu'on s'occupe avec zèle de rechercher les causes de cette affection, pour y porter remède et délivrer le pays, si cela est possible, du plus triste et du plus redoutable des fléaux. Autrefois, dans un temps d'ignorance et de superstition, un affreux préjugé faisait considérer les crétins comme des victimes expiatoires

chargées des péchés de la famille, et la naissance d'un crétin comme une bénédiction du ciel. Ce préjugé n'existe plus : il a fait place à une sollicitude éclairée et charitable, à une compassion toute chrétienne pour ces infortunés.

Les Valaisans professent la religion catholique, et ils y sont attachés avec cette fidélité inaltérable qu'on observe chez les montagnards pour les croyances et les coutumes de leurs pères. A l'exception de quelques communes des Alpes-Pennines, où l'on parle un italien corrompu, la langue de tout le haut Valais est un dialecte allemand-suisse; le français et un patois roman presque inintelligible pour les étrangers sont en usage dans le bas Valais.

C'est à la simplicité même des mœurs et à la modération des habitants du Valais qu'il faut attribuer l'imperfection de l'agriculture et le manque d'industrie dans ce canton. Quant à la culture des vignes et à la manière de faire les vins, ils sont loin d'avoir fait les mêmes progrès que les Vaudois; et cependant ils possèdent, ainsi que nous l'avons dit, de superbes vignobles, et la bonne qualité des vins de certains coteaux peut donner une idée de l'avantage qui résulterait de leur perfectionnement. Il en est de même des champs, des vergers, et en général de toutes les terres cultivables du fond de la vallée et au pied des montagnes. Dans le haut Valais on entend bien la culture des pâturages et l'éducation des bestiaux. Là, des irrigations sont habilemen ménagées; souvent un

ruisseau est détourné de son cours; encaissé dans de longs canaux de bois, il traverse des rochers et des ravins pour parvenir enfin à la prairie où ses eaux doivent répandre la vie et la fertilité.

Le commerce d'exportation comprend quelques produits bruts, mais aucun objet manufacturé; c'est à peine si le Valaisan sait tirer parti de la laine de ses troupeaux et du chanvre qu'il récolte pour se fabriquer des vêtements grossiers. Le canton n'a donc, à proprement parler, qu'un commerce de transit et de commission pour les marchandises étrangères qui passent le Simplon ou le Saint-Bernard.

L'histoire du Valais remonte à une assez haute antiquité; sa situation entre l'Italie et les Gaules en faisait une contrée d'une grande importance, du temps des Romains. Aussi, divers monuments et un grand nombre d'inscriptions prouvent l'établissement des légions romaines dans le bas Valais. Jules César nous apprend que les Véragres et les Séduniens étaient les anciens habitants de ce territoire; il dit que leurs terres s'étendaient depuis les frontières des Allobroges, le lac Léman et le Rhône, jusqu'au sommet des Alpes. Depuis le ve siècle, ce pays fit partie des divers royaumes de Bourgogne; mais, en 1032, la mort de Rodolphe III ayant mis fin à la dernière de ces monarchies, l'empereur Conrad II s'empara de toute la contrée : il donna le bas Valais à Humbert, comte de Savoie, et laissa le haut Valais soumis à l'évêque de Sion. En 1250, pendant l'interrègne

qui suivit la mort de l'empereur Frédéric II, les Valaisans entreprirent de secouer le joug; ils s'assurèrent, par des alliances, l'appui des villes de leur voisinage, et, après de longues et sanglantes querelles avec quelques seigneurs, les communes de Brieg, de Naters et de Viège parvinrent à conclure, en 1417, une ligue avec les cantons suisses de Lucerne, d'Uri et d'Unterwald. Un demi-siècle plus tard, les habitants du haut Valais, avec l'aide de leurs alliés et des Bernois, firent la conquête du bas Valais. Enfin, l'an 1533, une alliance étroite et perpétuelle avec le canton de Berne et les sept cantons catholiques attacha irrévocablement le Valais à la Confédération helvétique. Ce pays prit donc part à ses guerres, et conclut, à l'instar des cantons, diverses capitulations pour fournir des troupes aux puissances étrangères.

A la fin du siècle dernier, le Valais subit le sort du reste de la Suisse; mais sa soumission à nos armes ne fut obtenue qu'après une lutte acharnée. En 1803, il fut violemment séparé de la Suisse et forma une république distincte sous la protection immédiate de la France, jusqu'à sa réunion à l'empire français, en novembre 1810. Les événements de 1813 et de 1814 lui rendirent de nouveau son antique indépendance, et le congrès de Vienne du 20 mars 1815 le déclara canton de la Confédération suisse.

Lors des événements qui suivirent la révolution de 1830, les Bas-Valaisans commencèrent à réclamer une foule d'améliorations et de réformes importantes. Au

mois d'août 1839, une nouvelle constitution démocratique, établissant enfin une égalité complète entre les anciens maîtres et les anciens sujets, fut votée à une immense majorité par les assemblées électorales, et sanctionnée par la diète. Le haut Valais et l'aristocratie suisse voulurent renverser cette constitution qui détruisait leurs privilèges, et un gouvernement contre-révolutionnaire s'organisa à Sierre. L'année suivante, au mois d'avril, il éclata quelques troubles. Heureusement la lutte ne fut pas longue ; le haut Valais fut forcé de renoncer à ses prétentions, et on déposa les armes ; depuis cette époque, tout le pays, régi par les mêmes lois et par un seul gouvernement, n'a cessé de jouir d'une tranquillité parfaite.

III

Excursion au couvent du Mont-Saint-Bernard et à la vallée d'Aoste.

Le voyageur qui passe à Martigny ne peut se dispenser de faire une excursion au grand Saint-Bernard, pour y visiter le célèbre hospice fondé, en 962, par Bernard de Menthon, et situé près du point le plus élevé du passage, à 2,495 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est la plus haute habitation de l'ancien continent, et, comme l'a dit un écrivain, les prêtres qui y demeurent, par la pureté, par l'innocence de leur état et de leur vie, par leur dévouement surtout à l'humanité, semblent les ha-

bitants de la terre les plus dignes d'approcher des cieux. Ces hommes vénérables, presque tous du Valais, joignent à une instruction variée la plus exquise politesse, et cette hospitalité à la fois simple et noble des montagnards. L'adversaire le plus intrépide des vœux monastiques éprouverait ici quelque embarras : quels hommes, en effet, autres que des moines pourraient, depuis plus de huit siècles, vivre sous un tel climat? La charité leur tient lieu de cet instinct de patrie qui peuple les glaces de l'Islande et du Groënland. Dites à des pères de famille d'habiter le Saint-Bernard, et vous ne tarderez pas à voir quelle différence sépare l'institut philanthropique de l'œuvre de la religion.

Pendant les mois les plus froids de l'année, le thermomètre se tient, auprès du couvent, à 20 ou 22° au-dessous de zéro; au fort de l'été, il y gèle presque tous les matins; on n'y jouit guère qu'environ dix ou douze fois par an d'un ciel pur et serein pendant toute une journée. Le petit lac qui se trouve à côté de l'hospice est presque continuellement couvert de glace; et il y a même certains endroits, voisins de cette demeure hospitalière, où la neige ne fond jamais. « On ne recueille absolument rien dans les environs du couvent, dit M. de Saussure. Les jardins des religieux, situés sur de petits terre-pleins, entre les rochers les mieux abrités du voisinage, ont peine à produire, à la fin d'août, quelques laitues et quelques choux de la plus petite espèce; et ils les cultivent pour leur amusement, pour le plaisir de voir croître quelque

chose, bien plutôt que pour l'utilité qu'ils en retirent. Ils sont donc obligés de faire venir du fond des vallées toutes les denrées nécessaires. Le bois à brûler, dont ils font une consommation immense, doit être transporté à dos de mulet de la distance de quatre lieues, et par un sentier escarpé qui n'est praticable que pendant quelques mois de l'année. Que l'on joigne à tous les inconvénients de ce séjour des hivers de huit mois de longueur, et durant ces longs hivers une solitude qui n'est interrompue que par des voyageurs en souffrance, qu'il faut secourir au péril de sa vie ; l'ennui, pire que tous les dangers, de se voir entouré de ces neiges éternelles, de ces rochers stériles, de ce lac noir toujours à demi gelé; la santé altérée par cette perpétuité de froid et d'ennui, les rhumatismes, la goutte, les fluxions de poitrine... ; et l'on conviendra que la dévotion seule et l'aspect des récompenses à venir peuvent engager des hommes d'une condition honnête à se vouer à un genre de vie aussi triste et aussi pénible. »

Le nombre des chanoines, de l'ordre de Saint-Augustin, qui résident au Saint-Bernard, n'est pas limité; il varie de vingt à trente ; mais il n'y en a guère qu'une dizaine qui y restent toute l'année. Leurs fonctions consistent à recevoir, à loger et à nourrir toutes les personnes qui traversent ce passage; ils doivent de plus, pendant les sept ou huit mois les plus rigoureux de l'année, parcourir journellement les chemins, accompagnés de domestiques appelés *maronniers*, porter secours aux voyageurs dans la

détresse, les sauver et les garder dans l'hospice jusqu'à ce qu'ils puissent continuer leur route, et tout cela sans en recevoir aucune rétribution.

De gros chiens les accompagnent dans leurs courses, et les aident à rechercher les malheureux perdus dans ces affreuses solitudes.

M. Valery, parlant de son voyage au Saint-Bernard, s'exprime ainsi : « Je n'ai pas manqué d'aller rendre visite aux célèbres chiens de l'hospice; il y en avait un de blessé; ce n'était, à la vérité, que d'un coup de pied de mulet, mais j'aimais à ennoblir la blessure de ce pauvre animal, et à supposer qu'il l'avait reçue dans une de ses chasses périlleuses au secours de l'humanité. Buffon, à l'article du chien, ne s'est point souvenu du chien de l'aveugle, et M. de Châteaubriand le lui a justement reproché. Son oubli des chiens du grand Saint-Bernard est aussi blâmable et s'explique encore moins. Le pompeux auteur des *Époques de la Nature* pouvait fort bien n'avoir pas aperçu le chien un peu vulgaire de l'aveugle des villes, mais il aurait pu rencontrer, et il n'aurait pas dû omettre ce chien de grande et noble stature, cet hôte vigilant de la montagne, ce compagnon des travaux, des dangers et presque de la charité de ses maîtres, ce chien enfin le plus respectable de son espèce. »

Il passe chaque année 7 à 8,000 personnes au Saint-Bernard; on en compte quelquefois cinq cents dans un seul jour. La dépense du couvent occasionnée par le passage de tout ce monde peut s'élever à 30,000 francs; ces

frais sont couverts en partie par des collectes que les chanoines font en Suisse et par les dons volontaires des étrangers. Il y a dans leur église un tronc destiné aux offrandes, et le touriste ne manque pas d'y déposer la sienne avant de quitter l'hospice. Plusieurs souverains ont envoyé aux religieux de riches présents, entre autres le roi Louis-Philippe, qui, à son avénement au trône, s'est souvenu de l'accueil fait jadis au duc d'Orléans pendant son exil, et a adressé à ses anciens hôtes une somme considérable.

L'une des impressions les plus vives qu'on puisse éprouver au Saint-Bernard est l'effet de la prière du matin dans l'église du couvent. Là se trouvent réunis tous les chanoines et la plupart des voyageurs qui ont passé la nuit à l'hospice. Lors de mon dernier voyage en Suisse, j'étais là un matin, confondu dans la foule de ceux qui assistaient à l'office divin. Ce jour-là, quoique ce fût au mois de juillet et dans les fortes chaleurs de l'été, il neigeait au Saint-Bernard. Le vent sifflait autour du couvent; la neige fouettait les vitres de l'église; d'énormes nuages noirâtres voilaient presque entièrement la lumière du jour, et dans leur course rapide effleuraient les contours de la montagne; les pics élevés qui entourent le couvent avaient disparu au milieu de ces nuées sombres. Tous les éléments semblaient déchaînés; tout n'était que confusion et chaos. Pendant ce temps les hymnes saintes se faisaient entendre dans le sanctuaire; l'orgue mêlait ses accords aux chants des fidèles; les solennités de la

messe se célébraient avec une majesté imposante. Le calme du dedans contrastait merveilleusement avec la tempête du dehors : ici c'était l'enfer, là le paradis. Je me sentis ému jusqu'aux larmes, en admirant la ferveur de ces hommes vénérables, dont la vie toute entière n'est qu'un long sacrifice, et qui m'apparaissaient en ce moment comme des anges gardiens prosternés devant le trône du Seigneur, et implorant ses miséricordes infinies pour les faibles humains. Cette scène attendrissante et grandiose impressionna aussi fort vivement l'un de mes compagnons de voyage et lui inspira les beaux vers qu'on va lire :

Roulez, vastes torrents ! grondez, sombres tempêtes !
Vents du Nord, amassez les neiges sur nos têtes !
Ouragans, remontez de l'abîme profond
Pour briser et broyer la cime de ce mont !
Vous n'ébranlerez pas, dans vos colères vaines,
Ces grands consolateurs des souffrances humaines,
Chrétiens, qui, pour sauver, veillent dans ce haut lieu,
Comme un intermédiaire entre la terre et Dieu !
Vous n'ébranlerez pas, ô vents, ces nobles âmes,
Car, leur mettant au cœur ses plus divines flammes,
Et ne leur laissant plus ici-bas d'autre orgueil
Que souffrir et prier, — Dieu posa sur leur seuil
La sainte Charité, pieuse sentinelle,
Blanche comme la neige, et comme elle éternelle !

Près de l'ancien couvent, se trouve un autre édifice

récemment construit et nommé l'hôtel de Saint-Louis, qui sert de magasin pour les marchandises; il contient de plus quelques chambres et pourrait servir de refuge, en cas d'incendie du bâtiment principal, événement arrivé deux fois depuis la fondation de l'hospice. A environ une lieue de là, on voit une petite maison, appelée *la Morgue*, où l'on dépose les cadavres des individus morts sur la route. Les corps sont rangés à côté les uns des autres avec tous leurs vêtements, pour aider, au besoin, à les faire reconnaître. Comme la rigueur du climat ne permet pas aux cadavres de se corrompre, les traits de leurs visages se conservent pendant plusieurs années; à la longue les corps se dessèchent et deviennent semblables à des momies.

Il ne se passe guère d'années sans que la Morgue reçoive quelque nouvelle victime du froid ou des avalanches. Les avalanches ou lavanges sont l'un des phénomènes de la nature les plus terribles et, en même temps, les plus fréquents dans les Alpes. On désigne sous ce nom des masses de neige ou de glace qui, soit en hiver, soit au printemps, soit même en été, se précipitent, avec un bruit semblable à celui du tonnerre, des sommets des montagnes dans les vallées, renversant tout ce qui s'oppose à leur passage, et entraînant dans leur chute, non seulement des hommes et des bestiaux, mais des maisons, des villages, et quelquefois même des forêts entières. On a conservé le souvenir d'une avalanche épouvantable, tombée en 1500, qui emporta une caravane de cent per-

sonnes sur le grand Saint-Bernard. Les tourmentes de neige ne sont pas moins redoutables que les lavanges. Ce sont des espèces de tourbillons impétueux qui font voler dans l'air les neiges nouvellement tombées, les transportent en masses énormes semblables à des nuages, couvrent de cette poussière blanche toutes les traces des sentiers, obstruent les passages, ensevelissent ou renversent en un instant les perches élevées de distance en distance pour indiquer aux piétons égarés la direction du chemin, aveuglent les voyageurs et les exposent continuellement au danger d'être engloutis dans d'affreux précipices.

Malgré les difficultés, les fatigues et les périls que présente le grand Saint-Bernard, cette montagne a été traversée par plusieurs armées. C'est par cette route périlleuse, s'il faut en croire quelques historiens, qu'Annibal pénétra en Italie. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que, depuis Auguste, ce passage fut fréquenté par les légions romaines, qui se rendaient en Helvétie, dans les Gaules et dans la Germanie. Il fut également franchi, en l'année 69, par Aulus Cæcinna; par les Lombards en 547, par Charlemagne en 773, par Frédéric Barberousse en 1106, etc. Enfin, à dater du printemps de 1798, époque à laquelle les Français pénétrèrent en Suisse, plus de 150,000 soldats passèrent le Saint-Bernard, et le couvent eut, pendant plus d'une année, une garnison de 180 français. En 1799, les Autrichiens tournèrent l'hospice, et l'on se battit pendant toute une

journée, après quoi les Français restèrent maîtres de la montagne. Du 15 au 21 mai 1800, l'armée de réserve française, forte de 30,000 hommes, et commandée par le premier consul Bonaparte, passa le Saint-Bernard avec des canons et de la cavalerie. Les canons furent démontés au village de Saint-Pierre, situé à quatre lieues environ au-dessous de l'hospice, et 64 hommes furent employés à traîner chaque pièce jusqu'au point le plus élevé du passage. C'est durant cette ascension dangereuse que Napoléon, renversé par son mulet, faillit périr et ne dut la vie qu'à la présence d'esprit et à la force de son guide, qui le retint sur le bord d'un précipice. Quelques jours après, le premier consul battait les Autrichiens, commandés par le général Mélas, dans les plaines de Marengo. Le brave Desaix, dont la valeur intrépide décida de la victoire, fut tué dans cette mémorable bataille; son corps repose dans l'église du grand Saint-Bernard. « Si la colonne qui lui fut érigée à Marengo a disparu, dit M. Valery, son cercueil est mieux défendu par la religion sur la montagne d'un état libre: ce tombeau français est le plus élevé de l'univers; il est sur cette haute limite, par delà les nuages, comme un monument avancé de notre gloire; et la sépulture du héros qu'il renferme est presque une apothéose. Le tombeau de Desaix ne porte aucune inscription; son nom même ne s'y lit point, quoique Napoléon eût promis, dit-on, de composer son épitaphe. Si les travaux de son règne lui firent oublier sa promesse, peut-être se l'est-il rappelée dans son exil, lorsque, songeant

à tant de belles et si glorieuses vies sacrifiées à sa cause, il dut envier le victorieux mausolée de Desaix au sommet des Alpes, lui dont la dépouille allait être enfouie au sein de ce roc battu des flots sur lequel il était captif.

« On regrette de ne trouver sur ce tombeau aucun emblème chrétien, et une croix y serait mieux placée que le triste et classique oiseau de Minerve. »

En suivant le revers méridional de la montagne, qui offre une pente plus raide et plus escarpée, mais moins longue que le versant septentrional, on arrive, au bout de quelques heures, à la cité d'Aoste, chef-lieu de la province et de la belle vallée du même nom, et l'ancienne *Augusta Prætoria*.

On fait remonter la fondation de cette ville à 1158 ans avant notre ère; mais son importance réelle et bien constatée ne date guère que des Romains qui en firent la conquête l'an 24 environ avant Jésus-Christ. Auguste la reconstruisit, lui donna son nom, et y établit 3,000 soldats des cohortes prétoriennes. On trouve encore aujourd'hui, dans la cité d'Aoste, des traces nombreuses et imposantes de la domination romaine, entre autres, un arc de triomphe remarquable par sa conservation, les restes d'un amphithéâtre, un pont de marbre, et une chaussée haute de 30 à 40 pieds, sur 12 pieds de largeur, et percée dans le roc vif en manière de voûte.

Un autre monument curieux attire l'attention du voyageur : c'est une colonne élevée au XVIe siècle en souvenir de la fuite de Calvin de la cité d'Aoste, lors de son

Cormayeur, Vallée d'Aoste.



retour d'Italie. D'ordinaire on érige de semblables monuments pour perpétuer la mémoire de quelque grande bataille, de quelque haut fait d'armes; celui-ci constate le triomphe de la foi des anciens habitants de ce pays, la victoire spirituelle qu'ils remportèrent sur les doctrines du célèbre hérésiarque.

IV

Retour à Martigny. — Inondation de la vallée de Bagnes — Sion — Le château de Beauregard — La Mazza — Brieg. — Le Simplon — Tableau général. — Souvenir militaire. — L'Hospice — Le village du Simplon. — Vallées de Gondo et d'Isella — Domo d'Ossola. — Arrivée à Baveno

Après avoir adressé aux habitants hospitaliers du mont Saint-Bernard un dernier adieu mêlé de regrets, nous redescendons à Martigny par la vallée d'Entremont, sur le revers septentrional de la montagne. Avant d'arriver au bourg de Saint-Pierre, nous admirons en passant le glacier de Menoue, que domine le mont Vélan, la plus

haute des sommités du grand Saint-Bernard. Puis nous poursuivons notre route par le bourg que nous venons de nommer, par Liddes, Orsières et Saint-Branchier. C'est le chemin que nous avons déjà suivi pour monter à l'hospice.

En quittant le dernier de ces villages, et non loin de Bonvernier, nous traversons une contrée qui offre au regard attristé du voyageur l'image de la désolation. Au mois de juin de l'année 1818, tout ce pays fut ravagé par une inondation terrible, et vingt-trois ans écoulés depuis cette catastrophe n'ont pu effacer les traces du plus effroyable bouleversement. Le torrent de la Dranse se trouve, en cet endroit, resserré entre deux montagnes. Depuis longtemps les débris qui tombaient sans cesse du glacier de Gétroz s'étaient amoncelés dans cet étroit passage, et avaient fini par établir sur le torrent une espèce de pont qui s'élevait de plus en plus. Enfin l'arche naturelle, sous laquelle coulait la Dranse, s'obstrua entièrement, et l'eau, retenue dans la partie supérieure de la vallée de Bagnes, ne tarda pas à former un lac de 1,200 toises de longueur, sur une largeur qui, en quelques endroits, atteignait 100 toises. Sa profondeur moyenne était de 600 pieds, et l'on estime que la masse totale des eaux devait être de 800 millions de pieds cubes. La digue qui contenait le lac allait devenir bientôt impuissante; le danger était imminent, car la crue était de 4 ou 5 pieds par jour. Le gouvernement du Valais envoya un ingénieur pour diriger sur ce point d'actifs

travaux et empêcher l'inondation. Cinquante ouvriers se mirent à l'œuvre; ils travaillaient nuit et jour, au péril de leur vie, au milieu des décombres qui menaçaient à chaque instant de les engloutir. Déjà une galerie, pratiquée dans la barrière de glace pour l'écoulement des eaux, avait non seulement arrêté leur élévation ultérieure, mais encore abaissé le niveau du lac et diminué sa masse d'environ 250 millions de pieds cubes; sans cette diminution de forces destructives, les ravages de l'inondation eussent été incomparablement plus terribles. Pendant trois jours, la Dranse s'écoula, sans déborder, par cette ouverture, et peu de jours encore auraient suffi pour épuiser l'immense réservoir.

Mais, le 17 juin, après plusieurs semaines de travaux, de violentes détonations éclatèrent dans la digue : c'étaient les glaçons, dont elle était formée, qui se détachaient de la masse par leur légèreté spécifique. Bientôt l'eau se fait jour sous la glace; un bruit épouvantable, comme celui du tonnerre, annonce la rupture du barrage. Alors les eaux se précipitent avec fureur au bas de la vallée; elles forment un torrent de 100 pieds de hauteur, qui parcourt les six premières lieues en quarante minutes, quoique arrêté de temps en temps dans des gorges étroites, enlevant dans son cours cent trente maisons, déracinant toute une forêt, et entraînant une énorme quantité de terre, de rochers, d'arbres, de pierres et de glaces. Arrivée devant Bagnes, chef-lieu de la vallée, cette montagne mouvante, composée de toutes sor-

tes de debris, d'où sortait une vapeur noire et épaisse, s'élevait à 300 pieds. De Bagnes, la débâcle atteignit le bourg de Martigny (quatre lieues) en cinquante minutes, emportant dans ce trajet trente-cinq maisons, huit moulins, quatre-vingt-quinze granges. Les habitants se tenaient heureusement sur leurs gardes, en sorte que peu de personnes périrent.

Le village de Bouvernier fut sauvé par une saillie de rocher qui détourna le torrent ; on le vit passer comme un trait à côté du village sans le toucher, quoique sa hauteur surpassât de beaucoup celle des maisons. Non loin de là les eaux se divisèrent; cependant quatre-vingts habitations de Martigny furent encore emportées, et trente-quatre personnes perdirent la vie. Enfin, la plaine devenant plus large, la débâcle s'étendit et diminua d'intensité : le Rhône la reçut peu à peu et sur divers points sans déborder. Elle avait parcouru un espace de dix-huit lieues de Suisse en six heures et demie.

Tous les ponts ayant été enlevés, les habitants des deux côtés de la Dranse ne purent correspondre pendant plusieurs jours et s'informer de leurs pertes mutuelles, qu'au moyen de billets attachés à des pierres, qu'ils lançaient par-dessus le torrent.

Aujourd'hui, grâce à des précautions habilement ménagées, le retour d'une semblable inondation est devenu impossible. A l'endroit même où le barrage s'était formé, on a disposé un appareil de conduits en bois qui reçoivent les eaux des pentes voisines et les amènent dans

un grand réservoir; elles coulent de là dans des chéneaux et sont dirigées de manière à former sur les glaces de petites cascades, dont l'action continue sépare en peu de temps des blocs énormes de la masse principale; ces blocs se divisent, dans leur chute, en fragments de petite dimension et fondent bientôt dans la Dranse ou sur le sol. M. Venetz, le même ingénieur valaisan qui avait présidé aux travaux de la galerie pour l'écoulement des eaux, lors de la catastrophe de 1818, est l'auteur de cet appareil aussi simple qu'ingénieux. Il évaluait, en 1822, de 20 à 30,000 mètres cubes la quantité de glace qui fondait ainsi chaque jour.

De retour à Martigny, nous reprenons notre route vers le Simplon, en remontant le Valais. Jusqu'à Sion, le chemin présente peu d'intérêt : on ne rencontre guère que de vastes pâturages marécageux, d'un aspect triste et monotone. Quelques châteaux s'élèvent sur les deux rives du Rhône; habités jadis par les seigneurs de ce pays, ils tombent pour la plupart en ruines. C'est à peine si le nom de leurs anciens maîtres est demeuré dans la mémoire des Valaisans; aussi les guides, peu soucieux de l'histoire féodale de la contrée, ne manquent-ils jamais d'attribuer aux Romains toutes les vieilles constructions dont les voyageurs leur demandent l'origine. Il en est de même dans toute la Suisse : la moindre bicoque, ayant deux ou trois siècles d'existence, est à coup sûr l'œuvre des Romains : telle est la réponse inévitable à toutes les questions du touriste.

Sion, capitale du canton du Valais, siége du gouvernement, de l'évêque et du chapitre, est une petite ville catholique de 5,000 habitants environ. Ses remparts crénelés, ses tours gothiques, le château du Tourbillon et celui de Valéria qui la dominent, lui donnent une physionomie extraordinaire. Ses rues sont étroites, irrégulières, mal pavées; ses maisons sont inégales, enfermées et construites comme si l'on s'était proposé d'intercepter les rayons du soleil, de même que chez les Orientaux. Cependant la partie de la ville rebâtie à neuf depuis l'incendie de 1788, qui détruisit plus de deux cents bâtiments, présente un coup d'œil plus agréable : les rues y sont assez larges et à peu près alignées au cordeau.

Cette ville renferme plusieurs édifices curieux, parmi lesquels nous mentionnerons la cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, beau monument d'architecture gothique; l'église bâtie par le cardinal Mathieu Schinner, sous l'invocation de saint Théodule, ancien évêque de Sion et patron du Valais; l'hôtel-de-ville, construit au moyen âge; la tour des Calendes, fondée, dit-on, par Charlemagne; et le collége, remarquable par sa situation et plus encore par son organisation même. La direction de ce collége, l'un des meilleurs établissements d'instruction publique, est confiée aux jésuites, qui répandent dans tout ce pays les bienfaits d'une éducation solide et chrétienne.

Mais les deux monuments les plus dignes d'être visités sont le château du Tourbillon et la forteresse Valéria;

ils sont placés sur deux roches faisant partie de la même montagne et séparées l'une de l'autre par une profonde échancrure. Le premier, et le plus élevé, fut bâti en 1294 par l'évêque Challant; on y voyait autrefois la collection des portraits de tous les évêques du canton depuis saint Théodore. Du sommet de ses ruines, où conduit un chemin taillé dans le roc, on découvre une vue magnifique sur une grande partie du Valais jusqu'à Louësch, et sur les montagnes environnantes. La forteresse Valéria doit sa construetion à Valérius, général romain, qui lui a donné son nom ; ee château fort est entouré de plusieurs autres bâtiments, parmi lesquels se distingue une église qui renferme le tombeau du doyen Will, mort en 1696 ; ee saint personnage fut autrefois le bienfaiteur de cette contrée ; aussi sa mémoire y est-elle encore en honneur aujourd'hui. Son tombeau attire à Sion une foule de pélerins qui attribuent à ses reliques vénérées le don des miracles.

Enfin, un troisième château est situé au pied des deux collines ; on le nomme la Majorie, parce qu'il fut longtemps la résidence des majors ou anciens gouverneurs du Valais.

Aucune ville de la Suisse n'a été plus maltraitée que Sion par les éléments et par les hommes. Depuis l'époque où les Romains s'en emparèrent, jusqu'à l'entrée d'une armée française dans ses murs, en 1798, elle fut plus de trente fois assiégée, conquise, inondée ou consumée par le feu. L'incendie de 1788, dont nous avons déjà parlé

plus haut, y fit les plus grands ravages, et détruisit, entre autres bâtiments, celui des archives, où se trouvaient des documents historiques fort précieux. Dix années auparavant, les débordements de la Sionne, torrent descendu des glaciers du Geltenhorn, avaient bouleversé la ville et les environs. Malgré le peu de richesse et d'industrie des habitants, Sion paraît aujourd'hui assez bien relevé de ses désastres.

De Sion à Brieg, qui en est éloigné de dix lieues, le Valais, resserré entre deux chaînes parallèles de montagnes, n'offre aucun site bien pittoresque. On continue à apercevoir çà et là plusieurs anciens châteaux. Celui de Beauregard, au pied du mont Caquella, se fait remarquer par l'importance de ses ruines. Au commencement du XV[e] siècle, il servait de demeure à Wischard, seigneur de Raron et chef de l'une des plus puissantes familles de la contrée. Wischard avait soulevé contre lui le mécontentement général. Les Valaisans lui reprochaient son alliance avec la Savoie, et l'accusaient surtout de vouloir les réduire à l'esclavage. « Suivant une antique coutume du pays, raconte l'historien Zschokke, quelques habitants de Brieg prirent une énorme massue, sur laquelle ils taillèrent un visage humain avec l'expression de la tristesse, et l'entourèrent de verges et d'épines. Cette image figurait la justice opprimée, et les Valaisans l'appelaient *la mazza*. Chacun de ceux qui s'engageaient à porter secours au faible contre l'oppresseur enfonçait un clou dans le tronc de l'arbre auquel elle avait été attachée. Quand le nombre

des clous s'était accru au point d'assurer aux ennemis de l'homme puissant la pluralité des suffrages, alors la mazza était dressée à la porte de celui dont elle menaçait le pouvoir et l'existence. Cette année-là (1414), les adversaires du seigneur de Raron mirent la mazza en évidence sur une place publique, et le peuple accourut en foule autour d'elle. Alors un homme hardi s'en approcha en qualité de chef, la tint debout, et se chargea de répondre, quand il en serait temps, aux questions qui lui seraient adressées. Beaucoup de gens du peuple lui demandèrent : « Mazze, pourquoi es-tu triste? Mazze, pourquoi es-tu venue ici ? » Mais elle ne répondit pas. D'autres dirent : « Mazze, nous voulons te porter secours, mais dis-nous contre qui. Crains-tu Sillenen ? Est-ce Asperling ou Hermgarten qui cause ta douleur? » La mazze resta immobile et se tut. Mais lorsqu'on nomma le seigneur de Raron, elle fit un mouvement affirmatif et s'inclina profondément. « Eh bien, camarades, s'écria son défenseur, elle a parlé! Que quiconque la veut sauver lève la main ! » La révolte fut bientôt générale. Le baron Wischard se réfugia à Berne, puis de là courut implorer les secours du duc de Savoie. Mais, pendant ce temps, les Valaisans réduisirent en cendres son grand château et sa tour, bâtis au-dessus de Siders ; ensuite, s'étant rendus maîtres de sa forteresse de Beauregard, réputée imprenable et défendue par ses serviteurs, que la famine força bientôt de capituler, ils y mirent le feu. »

Après avoir parcouru les plaines sablonneuses et

couvertes de débris que traverse le Rhône, la route de Sion à Brieg passe auprès de la ville de Louësch, renommée par ses sources d'eaux minérales. C'est non loin de là qu'est situé le fameux passage de la Gemmi et la route célèbre taillée dans le roc par des ouvriers tyroliens vers le milieu du siècle dernier. En 1799, les Valaisans, insurgés contre le gouvernement helvétique et contre les Français, arrêtèrent pendant plusieurs semaines, à ce défilé, les troupes envoyées pour les réduire.

Après Louësch, le chemin continue le long de la vallée, et, jusqu'à Viège, est bordé de prairies et de hameaux. On rencontre ensuite de nouveaux marécages; des roseaux touffus entourent au loin le lit du Rhône; les montagnes sont escarpées et arides, les sapins peuvent à peine y végéter, et on n'y découvre que peu d'habitations, réunies sur les collines, dans les endroits où les Valaisans ont pu construire des aqueducs pour y amener les eaux. Ces petits coins de terre, couverts d'une fraiche verdure et de cabanes ombragées d'arbres, offrent un singulier contraste avec la stérilité des rochers environnants. Mais bientôt le pays s'ouvre et devient plus fertile. Le voyageur arrive à Brieg.

Ce bourg, le mieux bâti du Valais, est situé au pied du Simplon et présente un tableau riant au milieu d'un pays sauvage. Des chalets disséminés sur le revers des montagnes, des hameaux pittoresques, et le beau village de Naters sur la rive opposée du Rhône, égayent et

animent les alentours : il semble que la nature ait pris plaisir à prodiguer ses dons à cette partie reculée du Valais.

Le château du baron de Stockalper, avec ses quatre tours que couronnent d'énormes globes en fer-blanc semblables à des ballons renversés, les toits des maisons, couverts de schistes micacés d'un blanc argenté qui étincelle au soleil, les églises surmontées de hauts clochetons, donnent à Brieg une tournure tout à fait orientale. On croirait voir une ville asiatique avec ses nombreux minarets.

Ce fut Brieg et ses environs qui éprouvèrent les plus funestes effets de la guerre que le Directoire fit aux Valaisans en 1798 et 1799. Les habitants de ce malheureux pays opposèrent à la supériorité du nombre et à la tactique française la plus courageuse résistance ; mais forcés enfin de céder à la nécessité, le peu d'hommes qui restaient s'enfuirent dans les montagnes, abandonnant leurs champs ravagés. Depuis cette triste époque, les traces de l'invasion étrangère ont peu à peu disparu ; l'établissement de la nouvelle route, l'affluence des étrangers, le transport des marchandises ont répandu dans cette ville l'aisance et la prospérité.

Bien qu'on appelle *route du Simplon* celle qui, à partir du lac de Genève, traverse le Valais et se poursuit jusqu'à Milan par Domo d'Ossola et les bords du lac Majeur, la route du Simplon, proprement dite, ne s'étend que de Brieg à Domo d'Ossola.

La chaîne des Hautes-Alpes, partout hérissée de pics inaccessibles, couverte de neiges et de glaces éternelles, ou sillonnée par de profonds ravins, ne peut être franchie que dans un petit nombre d'endroits. Le Simplon, situé presque à l'extrémité orientale du Valais, est le col le moins élevé de ceux qui servent à la communication de la France et de la Suisse avec l'Italie. En effet, le mont Cenis a 2,065 mètres d'élévation au-dessus de la mer; le Saint-Gothard, 2,075 mètres; le petit Saint-Bernard, 2,192 m.; le grand Saint-Bernard, 2,428 m.; tandis que le Simplon n'a que 2,018 m. de hauteur. Le plateau qui occupe le sommet de cette dernière montagne est dominé par des glaciers d'où se précipitent plusieurs torrents. Sur le revers septentrional, la Saltine, au milieu de son cours, reçoit le Ganther; elle se dirige ensuite au nord et va grossir les eaux du Rhône, près de Brieg. Sur le revers méridional, le Krumbach et la Laquina se joignent pour former la Dovèria; cette rivière, après avoir coulé d'abord à l'est le long de la profonde vallée de Gondo, puis au sud, va se perdre, aux environs de Domo d'Ossola, dans la Toccia, qui se jette, à six lieues plus loin, dans le lac Majeur. Les vallées creusées par ces divers torrents ont facilité le développement de la route établie sur le versant des montagnes qui les entourent. Jusqu'au commencement de ce siècle, un chemin étroit, dangereux, tracé presque au hasard au milieu du Simplon, était le seul passage ouvert aux muletiers et aux voyageurs que la nécessité y conduisait. Aujourd'hui

le Simplon présente une voie superbe et large, praticable en toute saison. Il n'appartenait qu'au souverain d'un grand empire et au vainqueur de l'Italie de concevoir et d'exécuter une entreprise aussi gigantesque, et de réunir deux pays qui semblaient séparés par une barrière insurmontable. C'est là, sans contredit, un des plus beaux monuments du règne de Napoléon, un monument utile et durable de son génie et de sa gloire.

Les premiers travaux furent commencés au mois de février 1801, et six ans après la route était achevée. Son étendue de Brieg à Domo d'Ossola est de treize lieues et demie ; elle a partout huit mètres de largeur, et soixante-dix millimètres seulement de pente sur deux mètres, de sorte que les voitures peuvent la descendre sans enrayer. Les frais de ce magnifique ouvrage, digne des Romains, s'élevèrent à 100 millions, qui furent supportés moitié par la France et moitié par la république Cisalpine. Les travaux occupèrent cinq mille ouvriers pendant cinq étés ou deux ans et demi, et on employa 250,000 kilogrammes de poudre pour le percement de 525 mètres de galeries.

Le chemin, aussi uni qu'une allée de parc, est tracé au milieu des rochers, des précipices et des torrents, se ployant avec élégance pour suivre les ondulations et la pente des montagnes; insensiblement il s'élève jusqu'à la hauteur de 4,014 pieds au-dessus de Brieg pour redescendre de 5,255 pieds jusqu'à Domo d'Ossola; toujours bordé dans les passages dangereux de bouterones

uniformes et placés à distances égales, il traverse dans cet espace vingt-deux ponts, sept galeries suffisamment larges pour donner passage à trois voitures de front, et dont la principale, de près de 600 pieds de longueur, est creusée dans le granit. Un vaste hospice, dont la destination est la même que celle du couvent du grand Saint-Bernard, est situé presque au sommet de la montagne ; et sur divers points, d'autres bâtiments, appelés *refuges*, ont été construits pour recevoir le voyageur fatigué ou surpris par les neiges.

Il est peu de montagnes où la nature déploie plus de variété que sur le Simplon. Si l'on contemple successivement chaque site, on ne voit partout que des oppositions et des contrastes ; si l'on examine l'ensemble, tout est grandeur et majesté. Ici, c'est une forêt sombre, un chalet solitaire ; là, un rocher menaçant et des eaux bouillonnantes ; si, fatigué des objets rapprochés, on cherche des tableaux plus vastes, à l'instant même les regards plongent dans une vallée profonde, ou bien ils errent sur les escarpements des monts et peuvent à peine en mesurer les cimes éclatantes. A mesure qu'on avance, ce sont de nouveaux spectacles, des aspects tour à tour sauvages et terribles, aimables et riants, mais toujours sublimes. Enfin, dans le même jour, on peut voir le Valais et le Rhône, s'élever jusque dans la région des glaces, en admirant à chaque pas le triomphe de l'art sur les obstacles de la nature, et se reposer le soir sous le beau ciel de l'Italie.

Comme le grand Saint-Bernard, le Simplon a livré passage à nos armées ; mais alors la nouvelle route n'existait pas, et il fallut, pour ainsi dire, emporter la montagne d'assaut. En 1799, les Français chassèrent les Autrichiens des postes qu'ils occupaient sur le Simplon, et descendirent jusqu'à Domo d'Ossola, d'où ils ne tardèrent pas à être chassés à leur tour. Telles sont les chances de la guerre; telle est la fortune des empires; aujourd'hui la victoire, demain la défaite; le matin Austerlitz, le soir Waterloo.

L'année suivante, tandis que le premier consul triomphait à Marengo, le général Bétheneourt, à la tête d'une colonne de 1,000 hommes composée de Français et d'Helvétiens, allait occuper le val d'Isella; mais dans le Simplon, des chutes de neiges et de rochers avaient détruit un pont, de sorte que le chemin se trouvait interrompu par un abîme épouvantable de soixante pieds de largeur, au fond duquel mugissait un torrent. Un volontaire, plein d'intrépidité, s'offrit alors pour tenter l'entreprise la plus hasardeuse : il descendit, au péril de sa vie, le long de la paroi verticale du précipice, en posant alternativement les pieds et les mains dans les trous qui avaient été pratiqués pour recevoir les poutres du pont. De cette manière il arriva au fond du ravin, traversa le torrent à la nage, puis remonta de même de l'autre côté. Une corde qu'il avait emportée avec lui fut tendue d'un bord à l'autre; le général s'aventura le premier à franchir le précipice en se suspendant à cette corde; puis les 1,000 sol-

dats qu'il commandait le suivirent tous, chargés de leurs armes et de leurs havre-sacs. Qu'on s'étonne après cela des exploits de la campagne d'Italie ; y avait-il donc rien d'impossible avec de tels hommes ?

En mémoire de cette action hardie, on a gravé dans le roc le nom des officiers français et helvétiens qui faisaient partie de la colonne du général Béthencourt.

Il se trouvait plusieurs chiens à la suite des bataillons ; lorsque le dernier homme eut franchi le pas, ces pauvres animaux se précipitèrent tous à la fois dans l'abime. Trois d'entre eux furent entrainés à l'instant par les eaux impétueuses du torrent ; les autres eurent assez de force pour lutter avec succès contre le courant ; et parvenus sur la rive opposée, ils grimpèrent jusqu'au haut de la paroi du rocher et arrivèrent tout meurtris auprès de leurs maitres.

L'hospice qui occupe le sommet du Simplon a été fondé par l'Empereur ; mais il demeura longtemps inachevé, faute de fonds. Il n'a été terminé que depuis peu par les religieux du Saint-Bernard, qui, en 1825, achetèrent moyennant 15,000 francs les constructions existantes. C'est un vaste édifice, aussi solide que simple, renfermant quelques chambres à coucher très propres, un réfectoire, une chapelle, et environ trente lits pour les voyageurs pauvres. Il est habité par trois frères religieux de l'ordre de Saint-Augustin, membres de la même communauté que les moines du grand Saint-Bernard. De même que ces derniers, ils vouent leur existence tout

entière au soulagement de l'humanité. Comme eux, ils s'exposent aux périls, aux intempéries des saisons, pour venir en aide à leurs semblables.

Si, dans les beaux jours de l'été, lorsque le gazon des hautes Alpes est émaillé de fleurs et couvert de troupeaux, l'on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse et d'effroi en parcourant ces lieux solitaires, quels sacrifices ne font pas ces généreux ecclésiastiques qui se condamnent eux-mêmes à vivre dans ces déserts, au milieu des frimas, pour exercer l'hospitalité? L'affreux hiver règne presque continuellement sur le plateau du Simplon, et tandis que la nature prodigue ses fleurs et ses fruits aux habitants des plaines, tout y est enseveli sous des amas de neige; souvent les traces de la route disparaissent; on les distingue à peine au moyen de longues perches plantées de loin en loin; quelquefois même cette précaution est insuffisante, et le voyageur égaré, épuisé de fatigue, et prêt à se livrer à un découragement funeste, succomberait infailliblement s'il n'était soutenu par ces bons religieux, qu'on rencontre partout où il y a des dangers à affronter et des malheureux à secourir. Honneur, encore une fois, à ces vénérables martyrs de la charité chrétienne!

Un peu au-dessous du couvent est situé l'ancien hospice, grosse tour carrée, construite par la famille Stokalper de Brieg. Le fermier qui l'habitait devait, selon les généreuses intentions du propriétaire, héberger les voyageurs pauvres. Cet édifice s'élève dans un vallon sans

arbres, sans vue, entouré de cimes pelées, qui présentent l'aspect le plus triste. De là une descente bien ménagée, mais peu intéressante et aride, conduit au village du Simplon. La grande élévation de ce lieu, situé à 4,548 pieds au-dessus de la mer, et les hautes montagnes qui l'enveloppent et le privent pendant plusieurs mois de l'année des rayons du soleil, concourent à y rendre les hivers fort longs et fort rigoureux. Ses habitants, endurcis aux rigueurs du climat, s'occupent du transport des marchandises et travaillent, pendant la mauvaise saison, à déblayer les chemins, ce qui leur procure quelques profits; aussi ce village est-il moins misérable qu'on ne devrait s'y attendre d'après sa position.

Sur le même emplacement se trouvait anciennement un autre village, qui fut détruit, le 31 août 1597, par la chute d'une montagne, sous les débris de laquelle furent englouties quatre-vingts personnes. Ce terrible accident, qui pourrait se renouveler aujourd'hui, n'effraie guère les habitants du nouveau village. Les montagnards sont ainsi faits : ils oublient le danger qui les menace chaque jour; chez eux le courage est moins une vertu qu'une habitude. Il faut qu'ils meurent là où ils sont nés. Si l'avalanche qui a renversé la cabane de leur père vient à écraser leur demeure, ils la reconstruisent à la même place, au risque d'être anéantis un jour sous ses décombres.

Au sortir du village, la route prend une physionomie nouvelle. C'est du côté de l'Italie que les travaux d'art

de cette admirable voie sont le plus imposants ; c'est de ce côté aussi qu'ils ont présenté le plus de difficultés dans l'exécution. Dans la vallée sauvage de Gondo, au fond de laquelle coule avec fracas la Doveria, le chemin est en partie taillé dans le roc, en partie conquis sur le torrent. A droite et à gauche, les rochers s'élèvent et se rapprochent, et c'est à peine si, à une hauteur de deux mille pieds, on peut entrevoir une étroite bande de ciel.

En avançant vers la Grande-Galerie, ou galerie de Gondo, la plus belle et la plus longue de toutes celles du Simplon, il semble que la vallée va s'élargir ; mais à peine a-t-on traversé le torrent sur le *Ponte-Alto*, qu'on se trouve resserré de nouveau entre les montagnes. Un peu plus loin, une énorme forteresse de rochers occupe le milieu du vallon, et rendrait tout passage impossible si les ingénieurs n'avaient pas creusé un chemin dans les entrailles mêmes de la pierre. C'est la Grande-Galerie. Elle n'a pas moins de 224 mètres de longueur, et il a fallu dix-huit mois pour la percer, quoique les ouvriers travaillassent jour et nuit, et que l'on attaquât le rocher de quatre côtés à la fois. Les ouvertures latérales servent maintenant à éclairer l'intérieur ; en face de l'une d'elles, on lit cette inscription gravée sur le roc : *Ære italo*, 1805. Cette galerie, de même que toutes les autres, a plus de trente pieds d'élévation et une largeur au moins égale à celle de la chaussée.

A l'extrémité de la voûte, le Fraseinone, se précipitant en cascade du haut des rochers qui dominent le

chemin, passe sous un pont d'une construction hardie et pittoresque, et va se jeter dans la Dovéria. Plusieurs détours conduisent ensuite à un autre pont, qui fut emporté par une avalanche de pierres durant le terrible orage du 24 août 1834, et qui a été tout récemment reconstruit. Puis on arrive à Gondo, dernier village du Valais. Il se compose de quelques misérables cabanes, groupées autour d'un vaste bâtiment carré, qu'on prendrait pour une roche énorme, si ses huit étages et ses petites fenêtres grillées ne le faisaient ressembler plutôt à une prison. C'est une auberge bâtie par la famille Stokalper. Avant l'établissement de la route actuelle, les marchandises étaient transportées à dos de mulet, et lorsqu'il survenait un orage, les muletiers trouvaient un asile dans cette auberge, où des centaines de bêtes de somme étaient quelquefois obligées de passer plusieurs jours de suite.

Le premier village italien que l'on rencontre est San-Marco. « Mais, hélas! comme le dit si justement M. Raoul Rochette, écartez les riantes images que ce nom d'Italie peut élever dans votre esprit. Il semble, au contraire, que la nature ait redoublé d'efforts pour semer de plus d'horreurs l'entrée de cette région favorisée d'un ciel si pur, d'un climat si doux et d'une langue si harmonieuse. Le val d'Isella, qui succède à celui de Gondo, surpasse en scènes de désolation tout ce que la vue même de celui-ci a pu vous faire imaginer; ce ne sont de toutes parts qu'horribles rocs fracassés, que vastes éboule-

ments ; et ce qui ajoute au sentiment de terreur dont on est ici pénétré, c'est de reconnaître, au sommet de ces effroyables montagnes, la place encore fraîche d'où se détachèrent, à une époque probablement très récente, les énormes quartiers de roche qui encombrent le lit du torrent. »

Ce n'est qu'à l'approche du riant vallon de Dovédro, que le voyageur commence à éprouver quelque soulagement; il se trouve alors dans la situation d'esprit d'un homme qui, tourmenté par un songe pénible, voit au moment du réveil se dissiper les images sinistres qui l'agitaient, et sent le calme succéder insensiblement au désordre de ses pensées. Cette belle contrée présente, en effet, un aspect aussi gracieux et aussi tranquille que celui de la vallée de Gondo est sauvage et terrible. Mais ce n'est encore là qu'un repos, car on ne tarde pas à être ramené entre les rochers où l'on retrouve l'inévitable Dovéria et ses flots tumultueux. Cependant peu à peu les lignes s'adoucissent, les aspérités disparaissent; les prairies remplacent les ravins; la végétation renaît; le gazon a succédé à la neige : c'est le printemps après l'hiver.

Nous arrivons enfin dans l'admirable vallée d'Ossola. Une vaste plaine bien cultivée et parsemée d'habitations s'étend devant nos yeux. Deux rivières réunissent leurs eaux fécondantes pour l'arroser ; aussi toute la campagne est fraîche; la verdure la plus tendre couvre les montagnes et se perd au loin dans l'azur du ciel; une vapeur

légère se répand sur les objets comme un voile transparent. Les couleurs sombres et ternes ont fait place à la splendeur d'une nature luxuriante. Tout à l'heure nous respirions à peine au milieu de ces défilés étroits qui nous étouffaient; maintenant nos poumons se dilatent, nous savourons à longs traits une douce et tiède atmosphère. Mille bruits confus nous étourdissaient et jetaient l'épouvante dans notre âme, ici, tout est calme et silencieux; une sorte de tranquillité magique et harmonieuse repose tous nos sens. Assis sur le bord de la route, nous contemplons avec ivresse le plus magnifique des spectacles; de tous côtés les sites les plus riants s'offrent à notre vue charmée, attirent tour à tour et captivent notre attention. Nos regards embrassent le cours sinueux de la Toccia, les coteaux de Trontano, de Mazera, de Monte-Crestese, et les jolis villages aux maisons éclatantes disséminés dans la plaine.

La petite ville de Domo d'Ossola n'a de curieux que son aspect même, ses maisons ornées de colonnades, ses rues garnies de tentes de toutes couleurs, ses lazzaronis indolents, en bonnet rouge, aux jambes nues, hâlées et noircies par le soleil; ses mulets bizarrement caparaçonnés, et ses femmes voilées de leurs mantilles, à la façon espagnole.

Quelques lieues nous séparent encore du lac Majeur; hâtons-nous de les franchir, car c'est là seulement que nous voulons nous reposer complétement des fatigues de notre traversée du Simplon.

Le reste de la vallée inférieure d'Ossola présente peu d'intérêt jusqu'à Villa, qui se trouve à l'autre extrémité. Après Villa, on traverse plusieurs plaines fertiles, puis les villages de Magiandone, de Gravellona, de Fariolo, et enfin de Baveno, sur les rives enchantées du lac Majeur.

V

Le lac Majeur — L'Isola-Bella — L'Isola-Madre. — L'île des Pêcheurs. — L'Isolino — Arona. — Saint Charles Borromée.

Lorsqu'on vient du Simplon, c'est à Baveno qu'on s'embarque pour aller visiter le lac Majeur et les îles Borromées.

Une majesté sauvage, jointe aux beautés d'une nature douce et riante, caractérise le lac Majeur, qui présente tour à tour les plus étonnants contrastes : tantôt la vue y est resserrée dans les plus étroites limites, tantôt elle embrasse un horizon immense. De hautes montagnes

l'entourent du côté du nord, entre autres le Gamborogno, dont les sombres escarpements s'élèvent rapidement du sein des ondes jusqu'à la hauteur de 6,000 pieds au-dessus de leur surface ; mais, au sud, les montagnes s'abaissent par degrés jusqu'aux plaines de la Lombardie. Les flancs boisés du Pino et du Canobbio semblent fermer le lac, de sorte que sa partie septentrionale forme un bassin de trois lieues de longueur qui porte le nom de lac de Locarno : ce bassin est situé sur le territoire de la Suisse, et contient deux ou trois petites îles d'un aspect très romantique, sur l'une desquelles on aperçoit les ruines d'un vieux château. Au-dessous de Canobbio, le lac s'élargit vers le sud-ouest et présente un golfe ovale de deux à trois lieues de largeur. C'est dans cette partie du lac que se trouvent les îles Borromées.

L'*Isola-Bella*, vue à une certaine distance, présente un coup d'œil vraiment magique. Cette île, en 1670, n'était qu'un rocher nu et stérile ; le comte Vitiliano Borromée et ses successeurs l'ont couverte de palais et de jardins somptueux. Dix terrasses, chargées d'arbres rares, et s'élevant en étagères les unes sur les autres, lui donnent la forme d'une immense pyramide de verdure, que surmonte une statue colossale représentant une licorne, arme des Borromées. La vue dont on jouit de la terrasse supérieure, élevée de plus de cent pieds au-dessus des eaux, est magnifique : elle s'étend sur la plus grande partie du lac, sur toutes les montagnes qui

l'environnent, et, dans le lointain, jusqu'aux glaciers du Simplon. D'un autre côté, l'île est remplie de bosquets et de berceaux qui étalent tout l'éclat d'une végétation splendide. Là, l'oranger et le citronnier croissent aussi vigoureusement qu'à Naples et à Palerme; auprès de ces arbres, chargés en même temps de fleurs et de fruits, on voit mûrir la vigne et s'épanouir la rose, le myrte et le jasmin. Pendant le temps de la floraison, les doux parfums de ces jardins suspendus, comme ceux de Sémiramis, se répandent au loin sur le lac et embaument l'atmosphère.

« J'ai vu dans l'Isola-Bella, dit M. Valéry, les deux plus grands lauriers qu'il y ait en Europe; on les prendrait presque pour deux arbres des Champs-Élysées. Ces arbres jumeaux semblent plus particulièrement un emblème de la gloire. On ne connait point leur origine; ils n'ont été plantés par personne; ils sont antérieurs à la création du jardin actuel, formé de terres rapportées, et d'eux-mêmes ils avaient pris racine au milieu des rochers. On raconte que dans une des premières campagnes d'Italie, Bonaparte, étant à l'Isola-Bella, grava sur le plus grand de ces lauriers le mot *battaglia.* » Ce mot résumait bien la destinée de cet homme extraordinaire, dont toute la vie ne fut qu'un combat perpétuel, qui ne se reposa pas un seul instant, et qui, porté au trône par la fortune des armes, perdit ce trône par une seule bataille.

Le palais de l'Isola-Bella renferme une collection de

tableaux fort remarquables, exécutés par le fameux Tempesta. Ce peintre, condamné à mort pour avoir tué sa femme dans un accès de jalousie, vint se réfugier dans cette île. Ce fut pendant son séjour au château du comte Borromée, et sans doute pour payer l'hospitalité généreuse qu'il y avait reçue, qu'il forma, à lui seul, cette espèce de musée qu'on admire avec une certaine épouvante, lorsqu'on songe qu'il est l'ouvrage du crime et des passions.

Sous les bâtiments se trouve un autre palais tout en coquillages, comme une grotte de naïades, et rempli de statues, de vases et d'autres objets d'art. La fraîcheur de ce palais souterrain est entretenue par de riches fontaines.

L'*Isola-Madre*, située à une demi-lieue de l'Isola-Bella, se compose de sept terrasses, dominées par un château. L'ensemble de cette île offre une simplicité champêtre bien préférable à la recherche et au luxe apprêté de l'Isola-Bella ; l'art s'y fait moins sentir, mais en revanche la nature y est plus belle et plus franche. Comme l'Isola-Madre est plus rapprochée de la rive septentrionale du lac, les hauteurs qui bordent cette rive la tiennent à l'abri du vent du nord ; aussi le climat y est plus doux, et les orangers n'y ont besoin d'aucun abri, tandis que ceux de l'Isola-Bella doivent être garantis, pendant l'hiver, par des planches qui convertissent toutes les terrasses en autant d'orangeries. Une longue rampe, ombragée de vignes, forme un portique de verdure à l'entrée

de l'Isola-Madre. L'aloès et les arbustes des pays chauds y sont cultivés en pleine terre; les oiseaux du midi, les pintades, les faisans, y volent en liberté dans une forêt de lauriers, de cyprès et de pins gigantesques. La tranquillité, la fraîcheur des ombrages, le parfum des fleurs, le murmure de l'eau qui se brise sur les bords de l'île, et la beauté des paysages qui l'entourent, en font un séjour délicieux.

L'*Isola-Superiore*, ou *Ile-des-Pêcheurs*, semble placée auprès des deux îles que nous venons de décrire pour rehausser leur magnificence. Dix minutes suffisent pour en faire le tour, et cependant elle ne compte pas moins de deux cents habitations; mais ces demeures modestes contrastent singulièrement avec la pompe aristocratique et presque royale du palais de l'Isola-Bella et des jardins de l'Isola-Madre. Toutefois ce rapprochement bizarre ne fait pas de tort à cette petite île. On contemple avec plaisir cette population de pauvres pêcheurs, qui est venue s'abriter sous la puissance protectrice des Borromées. La simplicité de leurs mœurs, leur industrieuse activité, la régularité et le calme de leur vie, leur aisance laborieuse, tout cela est pour le voyageur un spectacle curieux. Là aussi, le peintre trouve, dans l'originalité des costumes, dans le pittoresque des sites, un intéressant sujet d'étude. Ce ne sont pas toujours les parcs les mieux peignés, les châteaux les plus somptueux, qui prêtent le plus à la peinture; les ruines, les cabanes, les plus humbles masures ont souvent un charme *ar-*

tistique que ne présentent pas des monuments riches et splendides ; et les grandes terrasses rectilignes de l'Isola-Bella feraient peut-être moins d'effet dans un tableau que la plus pauvre maison de l'Ile-des-Pêcheurs.

Enfin, l'*Isolino*, situé près du rivage et du côté du promontoire de Pallanza, est la moins grande des quatre îles de ce petit archipel ; on la nomme aussi *Ile-Saint-Jean-et-Saint-Michel.* Elle n'a rien de remarquable ; on n'y voit qu'une maisonnette entourée de petits jardins, et qui n'est pas toujours habitée.

Après notre promenade aux îles Borromées, montons dans une barque conduite par de vigoureux rameurs qui nous mèneront à Sesto-Calende. Le bateau à vapeur va trop vite, et nous ne pourrions pas nous arrêter à Arona, patrie de saint Charles, le bienfaiteur et le patron de la contrée. Tous ceux qui vont à Milan par le Simplon ne doivent pas manquer de faire ce pèlerinage.

Arona, petite ville de quatre mille âmes, est un port commerçant du lac Majeur. Elle attire l'attention des touristes par sa fameuse statue de saint Charles, située sur une colline au bord du lac. C'est un colosse gigantesque, haut de soixante-quatre pieds, et posé sur un piédestal de quarante-six pieds d'élévation. Il fut construit, en 1697, par Siro Zanetta de Pavie et Bernard Falconi de Lugano, aux frais de la famille Borromée et des habitants d'Arona. Malgré sa hauteur, cette statue est néanmoins assez bien proportionnée dans toutes ses parties. Les pieds, les mains et la tête sont de bronze

fondu ; le reste se compose de lames de cuivre fort épaisses ; au dedans est une masse de grosses pierres destinées à la consolider. Au moyen d'un escalier pratiqué dans les plis des vêtements, on peut monter jusque dans la tête du colosse ; le nez est assez grand pour qu'il soit possible de s'y asseoir comme dans un fauteuil. La tête est, en outre, percée à jour en plusieurs endroits, de sorte qu'on peut se donner le plaisir, fort ridicule du reste, d'écouter par les oreilles de la statue, de respirer par ses narines, et de voir par ses yeux comme par des fenêtres.

L'attitude du saint est à la fois simple et noble ; il est représenté debout, la tête découverte, en habit de cardinal ; dans sa main gauche il tient un livre ouvert ; sa droite, étendue vers le lac, semble bénir tout ce pays, d'où le souvenir de ses vertus ne s'effacera jamais.

La mémoire du bienfaisant prélat plane sur toute la Lombardie : son nom est sur toutes les lèvres ; on l'invoque partout, dans les occasions solennelles ; l'anniversaire de sa naissance est un jour de fête publique : il n'est donc pas étonnant que son image soit un objet de vénération pour ses compatriotes. Cette image, d'ailleurs, est encore une espèce de sauvegarde pour les habitants d'Arona. Du haut de son piédestal, saint Charles protége les mariniers du lac Majeur et les guide au port dans les jours de tempête ; car sa statue leur sert de fanal et de point de mire pour éviter les écueils et reconnaître leur route.

Saint Charles Borromée est un personnage trop célèbre dans la Lombardie, il occupe dans l'histoire du Milanais une place trop importante pour qu'il nous soit permis de passer sous silence les faits les plus saillants de sa vie. Nous pouvons d'ailleurs, sans sortir des limites que la narration de notre voyage nous impose, consacrer quelques pages à la biographie de cet illustre saint, qu'un de nos prédicateurs modernes, M. l'abbé de Ravignan, regarde comme le type du pontife chrétien. Voici comment s'exprime cet éloquent orateur : « Je choisis un nom qui va tout dire : saint Charles Borromée. Dans la lutte qu'est venu établir le christianisme, marcher le premier et le premier combattre, enseigner, reprendre, défendre un nombreux troupeau contre l'erreur, le relâchement ou la persécution, être ferme sans rigueur, indulgent sans faiblesse, se sacrifier pour tous, ce sont quelques traits qui appartiennent au caractère de pontife. — Quand Charles Borromée parut, la réforme grondait, menaçait ; de grands abus étaient à corriger au milieu d'oppositions violentes et d'habitudes invétérées ; le jeune évêque suffit à tout. Il s'arrache au danger des cours, renonce à la magnificence et à la grandeur, distribue aux pauvres d'immenses richesses, arme son corps de la haire, vit de pain et d'eau ; son intérieur est une pieuse et sacerdotale famille ; tout y respire le travail, la prière, l'ordre et la régularité. Il exerce avec une douceur ineffable son indomptable force ; il met la hache à la racine du mal ;

il ne recule devant aucune résistance, devant aucun pouvoir, devant aucun fléau. La peste envahit et ravage Milan : Charles accourt, se répand et se consume en effusion de tendresse, caressant la mort, la réchauffant dans son sein. Jeune, il a vécu beaucoup et longtemps. Arrive sa dernière heure, il la salue avec joie; sa mort comme sa vie est un exemple aux hommes. C'est le modèle de l'évêque : mâle et persévérant courage, charité compatissante et tendre, puissance inflexible du bien, volonté indomptable de la foi, charme enchanteur de la prudence et de la bonté; héroïsme qui va bien au-delà de l'héroïsme humain, héroïsme dignement compris, car on le vénère, on lui dresse des autels, au pied desquels, chaque jour encore, ses frères viennent l'invoquer. Et maintenant, je demande avec tristesse à la philosophie, à la réforme, leur pontife, leur prêtre, cette grande figure de force et de charité. Elles répondent : Nous ne l'avons pas. Non, vous ne l'avez pas! Vous n'avez pas donné au monde un Charles Borromée!... »

C'est ainsi que M. l'abbé de Ravignan résume en quelques mots la vie de saint Charles; l'on va voir combien ce portrait est ressemblant.

Charles Borromée naquit à Arona, le 2 octobre 1538; il était fils du comte Gilbert Borromée et de Marguerite de Médicis, sœur du cardinal de Médicis, qui fut élevé depuis au souverain pontificat sous le nom de Pie IV.

Charles commença ses études à Milan et alla les ter-

miner à Pavie, où son père l'envoya, à l'âge de seize ans, étudier le droit civil et la théologie. Il eut pour professeur le célèbre François Alciat, qu'il fit dans la suite élever à la dignité de cardinal. A vingt-un ans, il avait pris le grade de docteur, et était revenu auprès de ses parents, qui, à la mort de son père, lui avaient confié la gestion des affaires de toute la famille.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu l'élection de son oncle comme pape. Cet événement glorieux, qui ouvrait à Charles une brillante carrière dans l'état ecclésiastique, ne fit naître dans son âme ni ambition ni orgueil. Mais, quelle que fût son humilité, il ne put se soustraire aux honneurs qui l'attendaient. Il fut successivement nommé cardinal, archevêque de Milan, protonotaire, et chargé par le pape de faire, en sa présence, le rapport des affaires importantes déférées au Saint-Siége et des requêtes soumises à la signature pontificale. Il mit tout en œuvre pour ne pas accepter ces dignités et refusa constamment celle de camerlingue, la plus lucrative de la cour de Rome. Le pape le chargea encore de la légation de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancône; il le fit protecteur du Portugal, des Pays-Bas, des cantons catholiques de la Suisse, des ordres religieux de Saint-François et des Carmes, des chevaliers de Malte, etc. La confiance que son oncle avait en lui était sans bornes, et il gouvernait, en quelque sorte, l'église sous son nom. On put s'étonner d'abord de voir tant de faveurs accumulées sur

un homme si jeune; mais bientôt on applaudit au choix de Pie IV, car jamais confiance ne fut mieux justifiée.

Par un abus assez commun dans ce temps-là, Charles, quoique cardinal et archevêque de Milan, n'avait pas encore reçu l'ordination sacerdotale. Son frère aîné, le comte Frédéric, étant mort, on pensa qu'il renoncerait aux dignités de l'église pour prendre dans sa famille la place laissée vacante par cette mort inattendue. Il devenait le seul héritier des Borromées, et tout le monde s'empressa autour de lui pour le conjurer de s'allier à quelque grande maison par un mariage, et de ne pas laisser s'éteindre son illustre race. Mais toutes les sollicitations furent inutiles, et il ne tarda pas à recevoir l'ordre de la prêtrise; et comme le pape lui même lui disait un jour qu'il aurait pensé qu'au lieu d'entrer dans les ordres il se serait marié : « Saint père, lui répondit-il, je suis au comble de mes vœux, car en m'attachant à l'église, j'ai pris une épouse que j'aimais et que je désirais depuis longtemps. »

Nous arrivons à une époque mémorable dans les fastes de l'église, à la clôture du concile de Trente, qui fut l'œuvre de saint Charles Borromée. On sait que ce concile avait été convoqué dans le but de s'opposer aux progrès des protestants, de condamner leurs erreurs, et de rappeler au catholicisme ceux qui s'étaient laissé entraîner et séduire par les hérésies de Luther.

Le concile s'était assemblé pour la première fois en 1545; mais, après de longues discussions sans ré-

sultat, il avait suspendu ses conférences en 1549, puis les avait reprises en 1551, pour les interrompre encore un an après, effrayé du voisinage de l'armée des protestants qui se trouvait alors dans les environs de Trente. Pendant cet intervalle, trois papes s'étaient succédé sur le trône de saint Pierre, et les troubles qui accompagnèrent leurs pontificats avaient empêché de songer au concile et semblaient rendre impossible sa conclusion. Mais saint Charles, vivement préoccupé des besoins de l'église, réussit à lever tous les obstacles. Le concile fut réuni de nouveau le 18 janvier 1562. Charles, resté à Rome auprès du souverain pontife, n'en dirigeait pas moins les travaux. Il recevait à chaque instant des dépêches; il surveillait toutes les démarches de l'illustre assemblée; il faisait examiner les questions importantes par une congrégation de dix-huit ecclésiastiques travaillant sans cesse autour de lui, et qui lui rendaient compte de leurs délibérations; puis il soumettait les décisions au pape; après quoi il répondait aux légats et leur indiquait la marche qu'ils devaient suivre. Grâce à son activité prodigieuse, il fit en moins de deux années ce qu'on n'avait pu faire en seize ans. Enfin, la dernière session eut lieu le 4 décembre 1563, et il eut ainsi la gloire de terminer heureusement ce célèbre concile, qui a exposé avec tant d'élévation et de clarté les points de la doctrine chrétienne attaqués par les hérétiques, et qui a réglé d'une manière complète la discipline ecclésiastique.

Après tant de travaux, saint Charles aurait voulu retourner immédiatement dans son diocèse de Milan; mais le pape ne pouvant se résoudre à se séparer de lui, il lui fallut attendre longtemps avant d'obtenir, à force d'instances, la permission de s'éloigner. Il partit de Rome le 1er septembre 1565, accompagné de plusieurs personnages illustres dans les sciences sacrées et profanes. On lui fit à Milan la réception la plus brillante: partout sur son passage s'élevaient des arcs de triomphe; les populations couraient à sa rencontre et se prosternaient à ses pieds, tant ses diocésains éprouvaient de joie de posséder au milieu d'eux leur premier pasteur.

Il dut cependant retourner à Rome quelque temps après, pour assister le pape, son oncle, à ses derniers moments, et pour lui prodiguer les soins les plus dévoués en même temps que les plus pieuses exhortations.

Aussitôt après la mort de Pie IV, les cardinaux s'occupèrent de lui choisir un successeur : ici encore la conduite de notre saint fut admirable. Dans une lettre qu'il écrivait à cette époque, il disait : « Mon principal soin est de veiller sur moi-même et de bien examiner mon cœur, afin qu'aucun intérêt humain n'influe sur mon choix. » Plein de ces sentiments, il rechercha quel était le plus digne du souverain pontificat, et, croyant l'avoir trouvé dans la personne du pieux cardinal Alexandrin, il appuya son élection de toutes ses forces, bien

qu'il appartînt à une famille ennemie de la sienne. L'élection du nouveau pape eut lieu le 7 janvier 1566; il prit le nom de Pie V.

De retour à Milan, saint Charles entreprit la réforme de son diocèse. Jusqu'alors les archevêques de Milan, ses prédécesseurs, n'avaient résidé que fort rarement dans cette ville, et leur absence avait causé un grand relâchement dans la discipline ecclésiastique. Par ses efforts, son zèle, sa douceur, sa fermeté, il réussit à former autour de lui un clergé vertueux, à relever l'honneur du culte, à améliorer les mœurs publiques, à rétablir la régularité dans les monastères, en un mot, à changer la face de son eglise. Mais, pour accomplir tant de choses, il lui fallut d'abord imposer à sa propre maison la règle la plus austère, car il comprit qu'il devait être un exemple pour tous et se montrer plus sévère pour lui-même que pour les autres. Il se soumettait aux plus dures privations, vivait de peu, couchait sur la dure et passait une partie des nuits à étudier, quoiqu'il fût très enclin au sommeil; il était même quelquefois tellement fatigué par les veilles que, malgré lui, il s'endormait pendant les sermons auxquels il assistait; c'est ce qui fit dire plaisamment à un évêque: « Si j'étais le confesseur du cardinal Borromée, je l'obligerais à dormir dans son lit et à être éveillé au sermon. » Quand on l'exhortait à prendre du repos pour réparer ses forces, il avait coutume de citer l'exemple de son oncle, Jean-Jacques de Médicis, célèbre capitaine, qui ne se cou

chait jamais, dormait peu et assis : « Est-ce qu'un évêque, ajoutait-il, n'en pourrait faire autant, lui qui est obligé de faire la guerre à l'enfer ? » Sa patience à supporter la rigueur des saisons était incroyable. Un jour qu'on voulait lui bassiner son lit, il dit en souriant : « Le meilleur moyen de ne pas trouver le lit froid, c'est de se coucher plus froid que le lit. » Des personnes éminentes dans l'église, et le pape Grégoire XIII lui-même, l'engagèrent, mais inutilement, à modérer ses austérités ; il leur répondait qu'une vie pénitente n'était jamais nuisible à la santé, et que, d'ailleurs, il valait mieux soigner l'âme que le corps.

Malgré cette grande sévérité pour lui-même, il se montrait doux et indulgent envers les autres, et il était le premier à détourner ses prêtres des pratiques de mortification qu'il avait adoptées et qui auraient excédé leurs forces.

Sa bienfaisance était inépuisable : il soutenait un grand nombre de familles, et vivait pauvrement, afin de pouvoir secourir les pauvres. Son premier aumônier tenait une liste exacte de tous les indigents de la ville, et chaque mois il leur distribuait des secours, indépendamment des sommes considérables dont saint Charles disposait en leur faveur. Ainsi, pour ne citer que trois exemples, à la mort de son frère Frédéric, il vendit une grande quantité d'objets précieux, provenant de sa succession, et en distribua le produit. Sa belle-sœur, en mourant, lui ayant légué vingt mille écus, cette somme

fut aussi employée en aumônes. Enfin, les pauvres et les hôpitaux partagèrent le prix de la vente d'une principauté qu'il possédait dans le royaume de Naples.

Sa libéralité et le sentiment qu'il avait des grandes choses éclatèrent dans les monuments dont il embellit plusieurs villes. Il rebâtit, à Rome, les églises de Sainte-Praxède et de Sainte-Marthe ; il décora celle de Sainte-Marie-Majeure, dont il était archiprêtre. A Bologne, dont il était légat, il fit construire, par les artistes les plus célèbres de son temps, des écoles et des fontaines publiques. A Milan et dans le diocèse, il répara le palais archiépiscopal, fit bâtir cinq séminaires, un collége, des couvents et plusieurs hôpitaux. Il éleva encore à Pavie, à Ascone, etc., des colléges pour les jeunes gens pauvres. Il est vrai que son immense fortune le mettait à même d'entreprendre tout cela ; mais il eut du moins le mérite de ne pas la dépenser en prodigalités folles et inutiles, dans le faste et le luxe ordinaires aux grands seigneurs.

On doit à la sollicitude de saint Charles pour les besoins de son diocèse plusieurs ouvrages remarquables, entre autres les *Instructions aux confesseurs*, plusieurs volumes de *Sermons*, et la collection intitulée *Actes de l'église de Milan*. Tout ce qu'il a écrit est plein de raisonnements, d'observations, de conseils utiles; en sorte qu'on peut lui appliquer ce qu'on a dit d'un ancien philosophe : *qu'il trempait sa plume dans le bon sens*.

Il ne se contentait pas de surveiller scrupuleusement

l'administration des affaires spirituelles de Milan ; de temps en temps il faisait dans les pays voisins des visites pastorales : c'est ainsi qu'il parcourut plusieurs vallées de la Suisse qui relevaient de son archevêché. Il eut à supporter, durant ces voyages, de très grandes fatigues, car il ne craignait pas de se rendre dans les lieux les plus inaccessibles, s'il devait trouver au terme de sa course quelque âme à sauver, quelque malheureux à secourir, quelque opprimé à défendre. Il allait à cheval quand les chemins le permettaient ; mais, dans les contrées montagneuses, il était souvent obligé de marcher, un bâton à la main, avec des crampons sous ses souliers, pour ne pas tomber dans les précipices ; quelquefois, pour gravir des rochers escarpés, il s'aidait des pieds et des mains, et dans les endroits les plus pénibles il portait sa part du bagage, afin de soulager ses domestiques. Quand il arrivait dans une paroisse, quoique las de la route, il allait droit à l'église, où il montait en chaire pour commencer de suite ses saintes prédications et répondre à l'empressement religieux du peuple qui s'était porté à sa rencontre. Enfin, comme l'a dit l'évêque de Venec, auteur d'une *Vie de saint Charles Borromée*, « il imitait vraiment le fils de Dieu, qui allait de ville en ville, de bourgade en bourgade, faisant du bien à tout le monde et laissant partout une admirable odeur de sa piété. »

Voici un fait qui prouve la bonté de son âme et les dangers auxquels il s'exposait dans ses visites pastorales.

Un jour qu'il parcourait la montagne d'Introzzo, dans la Valteline, il voulut absolument visiter quelques chaumières isolées de pauvres montagnards. Pour cela, il quitta les personnes de sa suite, prit un guide et se dirigea seul avec lui vers le hameau. Il fallait traverser un torrent qui se précipitait avec impétuosité du haut des montagnes, et que des pluies récentes avaient considérablement augmenté. Comme il cherchait le moyen de passer, son guide lui offrit de le prendre sur son dos; il y consentit. Mais à peine étaient-ils au milieu du courant que cet homme, fatigué ou maladroit, le laissa tomber; puis, au lieu de le relever, et craignant de se noyer lui-même, il retourna sur ses pas, et aussitôt qu'il eut regagné la rive, il s'enfuit à toutes jambes. Malgré la hauteur des eaux et l'embarras de son costume épiscopal, saint Charles réussit à se tirer de ce mauvais pas, et se rendit tout mouillé à la plus prochaine habitation. Dès qu'il y fut arrivé, il fit chercher son guide infidèle, et, loin de lui faire des reproches, il l'embrassa comme un malheureux compagnon de voyage, et, sachant qu'il était dans la misère, lui donna une forte aumône. La contrée où cet accident eut lieu a pris, depuis, le nom de *vallée du Cardinal.*

Cependant, au milieu de toutes ces réformes, saint Charles devait nécessairement rencontrer des résistances et susciter contre lui des inimitiés. Quelles que fussent sa vertu, sa douceur, sa charité indulgente, et quoiqu'il fît la guerre aux abus et non aux personnes, on com-

prend aisément que certains esprits, profondément pervers, dussent repousser de toutes leurs forces la réformation des scandales qui leur profitaient. Il s'établit donc entre eux et l'archevêque de Milan une sorte de lutte, franche et loyale de la part du saint prélat, malicieuse et occulte de la part de ses adversaires. Tous les moyens leur semblaient bons pour se soustraire à la réforme, et ils ne reculèrent même pas devant l'assassinat. Un religieux de l'ordre des *Humiliés*, nommé Farina, se posta un soir à l'entrée de la chapelle de l'archevêché, tandis que saint Charles y faisait sa prière devant l'autel, et lui tira un coup d'arquebuse. Mais Dieu couvrit, en cette occasion, son fidèle serviteur d'une protection presque miraculeuse. Charles, se sentant frappé, s'écria : « O Dieu, mon créateur, je vous offre le sacrifice de la vie que vous m'avez donnée, et je vous rends grâce si je la perds pour la défense de la justice. » Cependant il n'avait reçu qu'une forte contusion ; la balle, bien que tirée à bout portant, n'avait pas pénétré dans le corps ; et quand on le déshabilla, on ne trouva sur sa peau qu'une enflure légère, qui était plutôt une marque du péril dont il avait été préservé qu'une blessure.

En expiation de ce crime, en même temps que pour rendre à Dieu des actions de grâces solennelles, on fit à Milan une procession générale, à laquelle tout le clergé assista. Une partie de la population se porta aux abords du palais de l'archevêque pour avoir de ses nouvelles ;

toutes les autorités de la ville, tous les personnages de distinction se rendirent auprès de lui et lui exprimèrent l'indignation profonde qu'ils ressentaient de ce lâche attentat. Le saint fut vivement touché de l'amour dont il était l'objet de la part des gens de bien ; et comme ses parents et ses amis lui reprochaient de n'avoir pas accepté les offres du gouverneur qui voulait lui donner une garde, il répondit : « Les prières qu'on fait pour moi me préserveront mieux qu'un régiment de soldats. »

Farina et ses complices furent arrêtés quelque temps après et livrés au supplice, malgré les vives instances de saint Charles, qui ne put parvenir à les sauver. Un des condamnés, au moment suprême, lui recommanda une de ses parentes dans la misère ; Charles eut la générosité de la prendre sous sa protection et de lui envoyer des secours.

Cette circonstance ne fut pas la seule où l'on conspira contre sa vie. Toutes les fois qu'on se dévoue à l'amélioration des mœurs publiques, on est sûr d'être en butte aux mauvaises passions. Charles l'éprouva souvent ; mais ce furent pour lui autant d'occasions de manifester son courage, sa charité et la paix de son âme. On rapporte qu'un jour le chevalier Visconti, son parent, vint l'avertir d'une conspiration qui se tramait contre lui, et que l'évêque de Savone avait découverte. Le chevalier lui apportait des pièces écrites que ce prélat s'était procurées, et qui ne laissaient aucun doute sur le projet homicide des coupables. Charles prend les papiers et les

jette au feu sans les avoir lus, en disant : « Monsieur, je vous suis infiniment obligé de ce charitable office ; je vous prie d'en remercier de ma part monseigneur l'évêque de Savone ; mais je ne veux pas apprendre le nom de ceux qui ont de si mauvais desseins contre moi. Vous savez que je vais dans quelques instants dire la sainte messe ; je tiens à ne m'exposer à aucune tentation de haine contre personne. »

Le 1er mai 1572, Pie V mourut ; Charles sentit toute la perte que faisait l'Église par la mort de ce pape, et bien que malade, il se rendit à Rome avec empressement pour coopérer à l'élection d'un nouveau pontife et faire tous ses efforts afin de donner à Pie V un digne successeur. Son choix se porta sur le cardinal Buocompagno, de Bologne, dont il connaissait le mérite, et qui fut, en effet, élu sous le nom de Grégoire XIII.

Pendant le séjour de Charles à Rome, l'exemple de sa sainteté exerça sur la population de cette ville la plus salutaire influence ; il édifia surtout ses collègues par sa piété et par ses sages conseils. Non seulement il leur offrait le modèle d'une vie parfaite, mais il travaillait sans relâche à les éclairer sur leurs devoirs, en leur disant que les princes de l'église devaient être aussi distingués par leurs vertus que par leurs dignités. Il les exhortait à fuir le luxe et à se montrer simples et modestes comme les premiers apôtres ; et, comme pour exciter en eux un redoublement d'humilité, il leur répétait sans cesse que leur éclatant costume, loin de servir uniquement à leur

attirer des hommages et des respects, ainsi que le vulgaire pouvait le croire, ne devait être à leurs yeux qu'un avertissement continuel, qu'un signe extérieur de leur haute mission : « Quant à moi, ajoutait-il, je ne porte cette robe rouge que pour me faire ressouvenir que je dois être toujours prêt à verser mon sang pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'Église. »

La peste de Milan, qui éclata en 1576, prouve bien, en effet, la sincérité de ces paroles et l'héroïque charité de saint Charles.

Il se trouvait à Lodi, où il était allé pour assister l'évêque mourant, lorsqu'il apprit que ce terrible fléau avait envahi la capitale de la Lombardie. Il vole aussitôt au secours de la ville désolée qu'avaient abandonnée les magistrats et les nobles. Quelques personnes le supplient de ne pas s'exposer à la contagion; il repousse leurs prières et leur répond par ces mots de Jésus-Christ : *Un bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

Comme s'il eût été sur le point de mourir, il fit son testament, laissant seulement à ses héritiers la part réservée par les lois, faisant quelques legs aux personnes de sa maison et à plusieurs églises, et disposant de tout le reste en faveur du grand hôpital de la ville. Puis il ordonna des quêtes dans tout le diocèse, de sorte que les secours pécuniaires ne tardèrent pas à arriver en assez grande abondance. Il n'en était pas de même des secours personnels. L'épidémie était si cruelle et la terreur si grande, que personne n'avait le courage de soigner les

pestiférés, et que l'émigration augmentait chaque jour; mais bientôt les exhortations de l'archevêque parvinrent à retenir une partie de la population; il publia des règlements, assigna à chacun son poste et organisa un service de santé dans tous les quartiers de Milan; grâce à son admirable fermeté, il sut établir une administration régulière dans cette malheureuse ville, et la sauver d'une effroyable confusion.

Cependant le commerce avait cessé entièrement et une multitude d'ouvriers se trouvaient sans pain et sans asile. Dans leur désespoir, ils se rendirent tous un matin au palais, et ayant appelé à grands cris l'archevêque, ils se jetèrent à ses pieds, l'implorant comme leur unique protecteur dans cette affreuse détresse. Ce spectacle émut profondement le cœur paternel de Charles et fit couler ses larmes; mais il ne pouvait presque rien pour eux: déjà il avait vendu son argenterie et ses meubles et avait tout distribué aux pauvres. Il trouva pourtant encore, dans son ingénieuse charité, le moyen de les secourir, en les employant à divers travaux de salubrité et en les plaçant dans des maison religieuses, où ils purent trouver de quoi vivre.

L'hiver vint ajouter aux horreurs de la situation. Le froid était excessif, et le peuple n'avait ni bois pour se chauffer, ni vêtement pour se couvrir. Saint Charles fit une revue de ce qui restait encore dans son palais, enleva toutes les tentures qui garnissaient les murailles, les tapis qui couvraient les planchers, les draperies des lits et des fenêtres; puis il distribua tout ce qui put ser-

vir à faire des vêtements, et donna même ses propres habits, ne s'en réservant qu'un seul.

Non content de prodiguer sa vie pour ses concitoyens, il essaya de désarmer le courroux du ciel par ses austérités et par des actes solennels d'humilité et de pénitence, et ordonna plusieurs processions générales. Avant de les commencer, et dès le matin, il se rendait à l'église; là, il se couvrait de cendres, ainsi que tous les assistants, en signe de deuil; puis il implorait la clémence divine, se dévouant à Dieu comme une victime publique chargée d'expier les fautes de tous, et lui demandant de frapper le pasteur et d'épargner le troupeau. Ensuite, commençaient les processions; on le voyait revêtu d'une chape de couleur lugubre, une grosse corde au cou, tenant à la main un grand crucifix qu'il arrosait de ses larmes, et suivi du clergé et de la multitude. Dans une de ces processions, comme il ne regardait pas où il posait les pieds, il marcha sur un clou qui lui entra fort avant dans le pouce et lui enleva l'ongle; cet accident douloureux ne l'empêcha pas de continuer sa marche, et s'estimant heureux de souffrir quelque chose au milieu de la désolation universelle, il attendit, pour faire panser sa blessure, que toutes les cérémonies fussent terminées. Malgré la recommandation des médecins, il ne voulut pas garder la chambre ni s'abstenir un seul jour de parcourir la ville pour vaquer aux besoins publics.

A la fin de janvier 1577, le fléau s'apaisa au point qu'on crut en être délivré sans retour; mais au mois de

juin il reprit quelque intensité, et bien que ses ravages fussent moins considérables que précédemment, il jeta de nouveau la population dans les plus vives alarmes.

Il faudrait des volumes pour consigner tous les actes de charité du saint archevêque pendant la durée de la peste à Milan. On ne sait ce qui doit étonner le plus, ou de son dévouement, ou de la multitude de ses travaux, auxquels il est inconcevable qu'un seul homme ait pu suffire ; car ses soins ne se bornèrent pas à sa ville épiscopale : quand la peste eut envahi les campagnes, il alla de même les visiter, s'occupant des besoins du corps et de l'âme, organisant partout des moyens de secours, exhortant les timides ; encourageant les forts, administrant les sacrements aux malades. Il était insensible à tout danger personnel, pourvu qu'il se rendît utile. Mais s'il méprisait les périls pour lui-même, il se montrait plein de prudence pour les autres. Quand il avait assisté quelque pestiféré, il s'interdisait pendant plusieurs jours de communiquer avec personne; il ne voulait même pas que ses domestiques le servissent, de peur de leur transmettre la maladie, et il alla jusqu'à ordonner qu'on le regardât comme *suspect* et qu'on ne s'approchât pas de lui.

La peste dura pendant quinze mois et sévit fortement pendant près d'une année. Dix-huit mille personnes moururent à Milan, et huit mille dans le diocèse. Cet épouvantable fléau avait déjà enlevé, en 1524 et dans l'espace de quatre mois, plus de cinquante mille individus dans

la même ville, et un nombre bien plus considérable dans le reste de la province.

Dès que la disparition du danger eut rendu sa présence moins nécessaire à Milan, Charles reprit ses visites pastorales. On le vit de nouveau parcourir la Suisse pour combattre le progrès des doctrines protestantes et propager les lumières de l'Évangile. Chaque jour il ramenait au bercail quelque brebis égarée ; chaque jour l'autorité de sa parole et l'exemple de ses vertus triomphaient de l'hérésie et entraînaient à sa suite de nombreux adeptes. Dans les pays qu'il ne pouvait visiter lui-même, il envoyait en son nom de saints prêtres, de vénérables religieux qui l'aidaient dans ses prédications.

Tous les ans, Charles allait faire des retraites dans quelques monastères. Pendant un pélerinage qu'il fit au mont Varalle*, au mois d'octobre 1584, il tomba malade, et telle était la ferveur de sa piété qu'il n'en voulut rien dire, dans la crainte qu'on ne l'engageât à modérer ses austérités. La fièvre fit de rapides progrès, et bientôt il lui fut impossible de cacher son état de maladie ; comme on l'invitait à se soigner, le seul adoucissement qu'il voulut bien introduire dans son genre de vie habituel, fut de faire mettre un peu de paille sur les planches qui lui servaient de lit.

Retourné à Milan quelques jours après, il sentit que sa fin était proche, et n'eut plus d'autre pensée que de se préparer saintement à la mort. Il reçut les derniers sacrements avec un calme parfait, et rendit son âme à Dieu

en prononçant ces paroles de l'Écriture : *Ecce venio* (voici que je viens).

Saint Charles Borromée mourut le 3 novembre 1584, à l'âge de 46 ans.

Quand la nouvelle de sa maladie s'était répandue dans la ville, l'inquiétude avait été générale ; la foule s'était portée aux églises pour demander à Dieu sa conservation. Mais quand le son funèbre des cloches annonça sa mort à toute la cité, on vit aussitôt l'inquiétude faire place à une profonde douleur. Ce peuple, auquel il avait fait tant de bien, vit dans cet événement une calamité publique : chacun crut avoir perdu son père ou son ami, et « Milan, dit un historien, fut plongé dans une aussi grande consternation que si les ennemis s'en fussent rendus maîtres par surprise. » Toute la population assista à ses funérailles, qui furent présidées par le cardinal Spondrat, évêque de Crémone, depuis pape sous le nom de Grégoire XIV.

En 1610, le souverain pontife, Paul V, mit au nombre des saints celui que la voix du peuple avait déjà canonisé.

Aujourd'hui, après plusieurs siècles, la grande renommée de saint Charles brille de tout son éclat ; le souvenir de ses vertus ne s'est point effacé, la reconnaissance due à ses bienfaits vit au fond de tous les cœurs, la vénération de ses concitoyens est restée la même. « C'est que, comme le dit fort bien M. Henri de Bonald, dans son livre intitulé *Sagesse de l'Église catho-*

lique dans la canonisation des saints, ce ne sont pas tout à fait les hommes et les préjugés du monde qui disposent de la gloire même humaine, et qu'il est un autre dispensateur invisible qui la donne à qui il lui plaît, la répand sur les humbles comme il la retire souvent aux superbes, et accorde ici-bas des temples et des autels à ses élus, tandis que le monde n'a à offrir aux siens que quelques éphémères applaudissements, quelques vaines effigies délaissées et solitaires sur nos places publiques, et quelques fastueuses inscriptions que la foule ne lit pas. »



Cathédrale de Milan.

VI

Sesto-Calende — L'Arc de la Paix — Milan — [illegible] — Aspect général — Églises — Palais — Musées — Établissements publics

Sesto Calende est situé à l'extrémité méridionale du lac Majeur. Ce bourg était appelé anciennement *Sextum Calendarum*, à cause d'un marché qui s'y tenait le 1er de chaque mois. Il n'offre rien de remarquable, si ce n'est sa position sur les bords du lac.

C'est, dit-on, à Somma, lieu situé près de Sesto, que les éléphants d'Annibal passèrent le Tessin sur des radeaux, et que ce général carthaginois battit le consul

Scipion, 300 ans avant J.-C. On voit un certain nombre de tombeaux épars dans la plaine, où l'on a trouvé beaucoup d'inscriptions antiques, ainsi que dans toutes les contrées voisines. A quelque distance de là on remarque encore des restes d'un ancien pont romain.

De Sesto-Calende à Milan, le pays est tout à fait plat, fort peu pittoresque, mais très fertile; ce qui n'empêche pourtant pas d'y être volé en plein jour, tandis que sur le sol ingrat de la Suisse l'on dort sans inquiétude dans des maisons fermées seulement d'un loquet de bois.

La magnifique route du Simplon vient aboutir à l'une des portes de Milan, où Napoléon avait ordonné la construction d'un arc de triomphe, destiné à perpétuer la mémoire de ce gigantesque travail. Mais l'arc de triomphe était encore loin de son achèvement, que le triomphateur était déjà tombé. Aujourd'hui ce monument colossal a changé de destination : terminé aux frais de la ville de Milan, il est dédié à l'empereur d'Autriche et porte le nom d'*Arc de la Paix*. Il a été inauguré en septembre 1838, à l'occasion du couronnement de S. M. Ferdinand I. C'est, sans contredit, l'un des monuments les plus remarquables dont puisse s'honorer l'architecture moderne en Italie. Les dessins et l'architecture en furent confiés, en 1804, au célèbre marquis Luigi Cagnola. Mais les vicissitudes politiques occasionnèrent une suspension assez longue des travaux et quelques modifications dans le projet primitif; tou-

tefois elles n'influèrent en rien sur l'ensemble, puisqu'il s'agissait seulement de changer les sujets des sculptures. Cet édifice est construit en entier de marbre blanc, provenant des carrières situées sur les bords du lac Majeur. Pompeo Marchesi, Pacetti, Monti de Ravenne, Pizzi et Acquisti ont sculpté les bas-reliefs, qui se distinguent par une grande finesse d'exécution. Quant à la partie ornementale, elle a été dirigée par le savant professeur Moglia. Un char de triomphe en bronze, attelé de quatre chevaux, est placé sur la plate-forme supérieure, et aux angles se trouvent quatre statues équestres en même métal; ces diverses pièces ont été modelées par San-Giorgio et coulées en fonte par les frères Manfredini. Milan peut s'enorgueillir à juste titre de ce beau monument, qui rivalise avec ce que la Grèce et Rome ont produit de plus riche, de plus élégant et de plus majestueux en ce genre.

Chercher l'origine de Milan au delà de l'époque des Étrusques, ce serait se perdre en conjectures : ce fut une de leurs colonies qui fonda cette cité, ou au moins la choisit pour en faire sa capitale.

Située dans une vaste plaine que bornent au loin les Alpes d'un côté, les Apennins de l'autre, et en deçà les montagnes moins élevées et les collines qui sont les appendices de ces deux grandes chaînes, éloignée des torrents et des gros fleuves, et n'ayant pas à redouter leurs dévastations, cette ville devint en peu

de temps l'entrepôt le plus sûr des produits d'un sol fécond, le centre du commerce des populations environnantes, et en même temps la demeure privilégiée des hommes riches et industrieux. Toutefois, les avantages de sa situation même étaient compensés par des inconvénients graves. Une cité importante, qui n'est défendue ni par les montagnes, ni par la mer, ni par un fleuve, est exposée à de grands dangers : c'est une position toute exceptionnelle en Europe, et que condamnent les maîtres de la politique et de l'art militaire. Les premiers habitants de Milan ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et songèrent à se procurer le secours des eaux navigables qui leur manquaient. Les petites rivières et les cours d'eau qui avoisinent Milan ne pouvaient leur être d'une grande utilité; le Tessin et l'Adda leur offraient seuls quelques ressources. Après plusieurs siècles de travaux, ils parvinrent à établir des canaux à l'aide de ces deux fleuves, et à s'ouvrir ainsi des voies de communication pour le transport des marchandises provenant de la Suisse, du Piémont et de l'Allemagne.

Deux fois les Étrusques furent chassés des contrées où ils s'étaient établis par les Gaulois, d'abord sous la conduite de Bellovèse, puis sous celle de Brennus. Ces derniers formèrent en Italie autant de colonies qu'ils comptaient de peuplades; et de là vient sans doute cette multitude de noms différents que les histoires assignent aux diverses populations éparses depuis le sommet des Alpes jusqu'aux rivages des deux mers qui entourent

la péninsule. Les Romains, dans la suite, ayant chassé à leur tour les Gaulois; laissèrent subsister ces noms, qui parvinrent ainsi jusqu'à nous.

Les nouveaux conquérants jugèrent la position de Milan favorable à leurs opérations militaires sur l'Helvétie, les Gaules et la Germanie : aussi cette ville devint-elle le point central de leurs armées et la résidence des consuls et des généraux, qui contribuèrent à son embellissement et accrurent son importance. Mais plus tard, les Huns, les Goths, les Francs et les Suèves, ayant envahi l'empire romain, ruinèrent la Lombardie, dévastèrent les cités et détruisirent Milan de fond en en comble, de sorte qu'on a lieu de s'étonner quand, par hasard, on y découvre encore quelques fragments de ses monuments antiques.

Pendant le moyen âge, c'est-à-dire depuis la mort de Charlemagne jusqu'à l'établissement de la domination des Visconti, cette ville se gouverna en république; mais, durant cette période, elle eut à soutenir des guerres désastreuses qui finirent par la livrer au pouvoir d'un seul seigneur, et c'est alors que fut érigé le duché de Milan. Plusieurs monuments historiques attestent à quel point de splendeur ce duché était parvenu sous les Visconti; nous n'en citerons qu'un seul, rapporté par un petit nombre d'écrivains et qui jette la plus vive lumière sur l'état de l'Italie vers la moitié du XIVe siècle : c'est l'épitaphe gravée sur la tombe de Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, mort le

5 août 1354, dont le sarcophage existe encore dans l'église métropolitaine de Milan. Cette épitaphe est ainsi conçue :

Quam fastus, quam pompa levis, quam gloria mundi
Sit brevis, et fragilis humana potentia quam sit,
Collige ab exemplo, qui transis, perlege, differ,
In speculo speculare meo, lacrymabile carmen :
Qui sim, qui fuerim dicet, qui marmore claudor.
Sanguine clarus eram, Vicecomes stirpe, Joannes
Nomine; nullus opes possedit latius orbe;
Præsul eram Pastorque fui, baculumque tenebat
Dextera pastoris, gladiumque sinistra gerebat
Felicis domini, magnusque potensque triumphans
Ipse fui vivens. Metuerunt nomina nostra
Æthera, Terra, Mare, suberant urbesque potentes
Imperio, tituloque meo. Mihi *Mediolani*
Urbs suberat, *Laudense* solum, *Placentia* grata,
Aurea *Parma*, bona *Bononia*, pulchra *Cremona*,
Pergama magna satis, lapidosis montibus altis
Brixia magnipotens, *Bobiensis* terra, tribusque
Eximiis dotata bonis *Terdona* vocata,
Cumarum tellus, novaque *Alexandria* pinguis
Et *Vercellarum* terra atque *Novaria* et *Alba*.
Ast quoque cum castris *Pedemontis* jussa subibat,
Janua ab antiquo quondam jam condita Jano
Dicitur, et vasti narratur Janua mundi,
Et *Saronensis* arx, et loca plurima quæ nunc
Difficile est narrare mihi, mea jussa subibant.
Thuscia tota meum metuebat languida nomen,
Per me obsessa fuit populo *Florentia* plena,

Bellaque sustinuit tellus *Perusina* superba,
Et *Pisæ* et *Senæ* timidum reverenter honorem
Præstabant, meme metuebat *Marchia* tota.
Italiæ partes omnes timuere Joannem :
Nunc me petra tenet, saxoque includor in isto,
Et lacerum vermes laniant nunc undique corpus.
Quid mihi divitiæ, quid lata palatia prosunt,
Cum mihi sufficiat parvo quod marmore claudar?
Et clausi diem meum MCCCLIV, Augusti V.

Après les Visconti et les Sforzi, leurs successeurs, le duché passa au pouvoir de l'Espagne, jusqu'à la fameuse guerre de succession, époque à laquelle il fit partie des états de la maison impériale d'Autriche. Les mémorables événements qui agitèrent toute l'Europe dans les dernières années du XVIIIe siècle et au commencement de celui-ci, rendirent Milan capitale de la république Cisalpine et plus tard du royaume d'Italie. Mais, depuis 1815, Milan, rendue à l'Autriche, est redevenue la capitale de la Lombardie.

Il est impossible de n'être pas frappé de l'aspect français de Milan. Cette remarque a été faite par la plupart des voyageurs, et la ressemblance de cette ville avec Paris est depuis longtemps consacrée par des témoignages authentiques, entre autres par celui du Tasse, qui passa deux années à Paris à la suite du cardinal d'Este, et par celui de Montaigne qui disait que Milan avait beaucoup de rapport avec les villes et la capitale de la France.

Un poëte de la fin du XVI[e] siècle, appelé Chiabrera, écrivait : *Milan dall' ampie strade* (Milan aux larges rues), quoique de son temps il y en eût bien peu qui méritassent cette honorable épithète ; mais il habitait Gênes, dont les rues étaient alors fort étroites, de sorte que la comparaison était toute favorable à Milan. Depuis cette époque il y a eu progrès, et l'épithète de Chiabrera est mieux méritée aujourd'hui. Les rues de cette ville sont donc larges, et de plus généralement bien alignées, surtout celle qu'on nomme *la Corsia de' Servi*, qui s'embellit de jour en jour et que bordent d'élégantes et somptueuses habitations.

Les places publiques ne répondent pas, en général, à l'opulence et à la grandeur de Milan, si ce n'est la Place d'Armes, qui est très spacieuse et décorée de deux magnifiques monuments : l'Arc de la Paix, dont nous avons déjà parlé, et l'Arène, espèce de cirque immense, à l'instar de ceux des Romains. De toutes les capitales de l'Europe, Milan est la seule qui possède un amphithéâtre aussi vaste et aussi bien distribué pour les spectacles publics. Construit en 1806, par ordre de Napoléon, ce monument a 750 pieds de long sur 575 de large et peut contenir 40,000 spectateurs. Un grand édifice, soutenu par des colonnes de granit d'ordre corinthien, s'élève sur le côté méridional de l'arène ; au pied et le long de ce bâtiment règnent plusieurs rangs de gradins, également en granit, et servant de siéges aux personnes attachées à la cour : ce sont là les places

d'honneur. Les autres gradins qui entourent le cirque sont des bancs de gazon appuyés sur des massifs de maçonnerie. Cet amphithéâtre est destiné aux courses, aux exercices d'équitation, aux ascensions aérostatiques, etc. On peut aussi y représenter des naumachies, car l'arène se transforme au besoin en une pièce d'eau alimentée par un ruisseau voisin.

La Place du Dôme est belle sans doute, surtout dans la partie qui s'étend devant le portail; mais elle serait plus digne de ce magnifique monument, si elle offrait plus de régularité et si elle s'élargissait davantage sur les deux côtés de l'église. Un édifice aussi grandiose a besoin d'être plus isolé, et il ne faudrait pas que ses abords mesquins nuisissent à l'effet de sa colossale stature. Le gouvernement a senti cet inconvénient, et a déjà fait déblayer la partie postérieure de la cathédrale; mais on ne doit pas se borner là, et il est indispensable qu'on fasse disparaître, à droite et à gauche, les constructions trop voisines du Dôme.

La Place des Marchands est rectangulaire et bordée par d'élégants édifices à portiques et à colonnes, occupés par les tribunaux; mais elle manque aussi d'ensemble et est défigurée par le bâtiment disgracieux qui sert de dépôt aux archives, et sous les arcades duquel se tiennent les marchés hebdomadaires.

Quelques autres places méritent encore une mention honorable, telles sont : celle appelée *Piazza Fontana*, ornée d'une belle fontaine se composant d'une vasque

de granit rouge que soutiennent deux sirènes en marbre de Carrare; la Place de Saint-Fidèle, sur laquelle se trouve la façade nouvellement terminée de l'église du même nom; la Place Borromée, où l'on voit la statue de Saint-Charles, située vis-à-vis du palais de son illustre famille; et la Place de la Cour, qui serait plus remarquable si elle ne communiquait pas immédiatement avec celle de la cathédrale.

Les Milanais professent la religion catholique romaine; mais ils suivent un rite tout particulier appelé *Ambrosien*, du nom de l'illustre archevêque qui gouverna l'église de Milan avec tant d'éclat, au temps de Théodose. Leurs églises, comme d'ailleurs toutes celles de l'Italie, se font remarquer par un luxe et une richesse dont nous n'avons aucune idée en France, « le pays peut-être, dit spirituellement M. Valery, où Dieu est le plus mal logé. » La profusion des ornements qui couvrent les autels est vraiment prodigieuse : indépendamment des marbres les plus rares, ce ne sont partout que pierres précieuses, rubis, émeraudes, topazes, etc. Et tout cela est entassé au milieu des plus belles productions des arts, au milieu des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, de Titien ou de Véronèse. Quoi qu'en disent certains économistes à idées étroites, cette richesse n'est pas mal placée; ce luxe n'est pas une parade vaine et blâmable, car il ajoute à la majesté de la religion, et il n'excite ni haine ni envie, comme le luxe corrupteur du monde.

Malheureusement les Italiens poussent trop loin la manie des décorations : ainsi, les jours de fêtes, les murs de leurs églises sont couverts du haut en bas d'immenses tentures à franges d'or et d'argent, en sorte que l'architecture, les tableaux, les statues, tout disparaît sous des oripeaux du plus mauvais goût. De longues pièces d'étoffe jaune, rouge, bleue, pendent çà et là, accrochées aux voûtes et aux colonnes des vieilles basiliques, comme dans les magasins de nos marchands de nouveautés. Certes, voilà un excès de zèle, un faste ridicule, dont on pourrait bien se dispenser sur cette *terre classique des beaux arts*.

De midi à quatre heures, la plupart des églises sont fermées. C'est encore là un usage mal entendu, car on ne peut les visiter qu'aux heures du service divin, et on éprouve quelque gêne à se promener curieusement au milieu de la foule qui se prosterne et qui prie. Il serait plus convenable de consacrer la matinée uniquement aux exercices du culte, et de réserver ensuite, dans l'intervalle des offices, quelques heures pendant lesquelles le voyageur pourrait, sans troubler personne, parcourir ces admirables églises, moitié temples, moitié musées.

La principale église de Milan est celle qu'on appelle le Dôme, autrement dit la cathédrale, car ces deux mots sont synonymes dans ce pays. Dôme, en italien *duomo* et en latin *domus*, signifie proprement *maison* : la cathédrale, c'est donc la maison par excellence.

Le duc Jean Galéas Visconti commença, en 1386, cet édifice merveilleux, en entier de marbre blanc. On ignore le nom de l'architecte qui en fit les dessins et en arrêta le plan ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un grand nombre d'artistes en dirigèrent l'exécution depuis cette époque jusqu'à nos jours, la construction du monument ayant duré plus de quatre siècles. Aujourd'hui cette église n'est pas encore complétement terminée ; mais il ne reste plus à y faire que des travaux accessoires d'entretien, de réparation et d'embellissement.

Je ne partage pas tout à fait l'opinion de M. Valery qui dit que « le Dôme, avec ses cent aiguilles et les trois mille statues que l'on y voit perchées, n'est qu'un énorme colifichet, plus hardi, plus extraordinaire que beau ; et que toute cette population de pierre est commune de forme et d'expression. » J'avouerai avec lui que le gothique du Dôme manque de naïveté ; qu'il est à la fois vague et recherché, et que ce n'est pas là le gothique pur et primitif de la cathédrale de Cologne à laquelle on l'a comparé quelquefois ; mais il faut cependant reconnaître que cet édifice a un caractère de grandeur, de majesté même, qui le classe parmi les plus beaux monuments de l'Italie. Il y a beaucoup à reprendre sans doute dans les détails : ainsi, les portes et les fenêtres de la façade, qui sont d'ordre romain, contrastent d'une manière bizarre avec le style général du reste de l'architecture ; toutefois, ce défaut grave ne détruit pas entièrement le mérite de l'ensemble, ni surtout le

grandiose des proportions. Ajoutons qu'il ne serait pas impossible de remédier aux fautes signalées par les *puristes*, et qu'il suffirait de travaux peu considérables pour remettre toutes choses en état, du moins quant à la façade, qui est la partie la plus disparate. M. Valery dit lui-même que lors de la reprise des travaux, en 1806, les fenêtres furent faites romaines par économie; mais qu'on se propose de les arranger à la manière gothique. Cette transformation, qu'on n'a pas encore exécutée jusqu'à présent, se fera certainement quelque jour, car le gouvernement autrichien consacre tous les ans des sommes importantes à l'achèvement de la cathédrale.

Le plan du Dôme présente une croix latine. Cinq portes correspondant aux cinq nefs, c'est-à-dire à la nef principale et aux doubles bas-côtés, donnent accès dans le temple, indépendamment d'une galerie souterraine qui sert de communication avec le palais archiépiscopal situé auprès de l'église. Les deux colonnes de granit placées de chaque côté de la grande porte du milieu sont d'un seul bloc et d'une dimension gigantesque. Les voûtes reposent sur cinquante-deux piliers d'égale grosseur, sauf les quatre qui supportent la coupole et qui sont plus gros d'un cinquième. Au-dessus s'élève une forêt de pyramides, d'aiguilles, de clochetons, de statues, qui produisent un effet magique; on est frappé d'étonnement à la vue de tant de magnificence, en même temps qu'on éprouve une sorte d'effroi en songeant aux

sommes énormes qu'ont dû coûter de pareils travaux ; aussi l'empereur Joseph II s'écria-t-il un jour, dans son admiration, que le Dôme de Milan était une montagne d'or convertie en marbre.

La description des bas-reliefs, des ornements et des quatre mille cinq cents statues de cette cathédrale exigerait de trop longs développements ; nous nous contenterons donc d'indiquer sommairement les objets les plus remarquables.

Le vase de porphyre qui orne le baptistère vient, dit-on, des thermes de Maximilien Hercule, collègue de Dioclétien. Cet empereur, en effet, avait habité le nord de l'Italie, et les restes d'un de ses palais ont été découverts, à Milan, près de l'amphithéâtre.

Parmi les mausolées du Dôme, il en est plusieurs dignes d'attention. Celui d'Othon-le-Grand et de son neveu Jean Visconti, tous deux archevêques et seigneurs de Milan aux XIIIe et XIVe siècles, est surmonté de la statue assise de Pie IV, ouvrage estimé de Brambilla.

Le tombeau du cardinal Marin Caracciolo est aussi un magnifique monument dû au ciseau du Bambaja. Il est décoré d'une statue de Martin V, du célèbre Jacopin Tradate, le même qui a fait le maître-autel en 1418.

La chapelle de Jean-Jacques Médicis contient le mausolée de ce grand capitaine ; il a été exécuté sur les dessins de Michel-Ange, et élevé par Pie IV ; les statues et les bas-reliefs en bronze sont l'ouvrage de Lioni, célèbre sculpteur, fondeur et graveur toscan du XVIe siècle.

C'est dans une chapelle souterraine que repose le corps de saint Charles Borromée, objet de la vénération des Milanais. Cette chapelle, de forme octogone, est située au centre de l'église, au-dessous de la coupole; la voûte est soutenue par huit colonnes; les murs sont couverts de bas-reliefs en argent, qui reproduisent les faits les plus saillants de la vie du célèbre archevêque; et huit cariatides, aussi en argent, représentent ses principales vertus. L'architecte Pestagalli changea l'aspect de cette chapelle en 1817, et la rendit plus élégante et plus somptueuse encore qu'elle ne l'était auparavant. Sur l'autel se trouve le sarcophage renfermant la dépouille mortelle du saint; le corps est revêtu d'habits pontificaux enrichis de diamants, et la tête, coiffée de la mitre, repose sur un coussin d'or. On peut contempler à loisir les traits de ce grand homme, car le sarcophage est en cristal de roche. Ce riche cercueil est un don de Philippe IV, roi d'Espagne, dont le chiffre en or est enchâssé dans le cristal. Une large ouverture horizontale, pratiquée dans le pavé de l'église, éclaire cette chapelle souterraine et permet aux fidèles d'assister aux offices qu'on y célèbre.

L'enceinte du chœur est couverte de bas-reliefs, dessinés et sculptés par François Brambilla, et qui sont d'un fini précieux. Le même artiste a fait les figures en bronze des deux chaires, représentant les quatre Évangélistes et les quatre Pères de l'Église.

Au-dessus du maître-autel est le brillant reliquaire

du *Santo Chiodo* (un des clous de la vraie croix), objet vénéré, qui, le 3 mai de chaque année, anniversaire de la terrible peste de 1576, est porté processionnellement par l'archevêque de Milan, à l'exemple de saint Charles.

Les stalles en bois du chœur sont revêtues de superbes sculptures, d'après les dessins de Pellegrino, de Brambilla, de Figini et de Meda, et représentent divers traits de la vie de saint Ambroise et d'autres archevêques de Milan.

La sacristie méridionale renferme une partie de l'ancien et riche trésor de la cathédrale. On y voit un beau tableau du *Christ lié à la colonne*, du Gobbo ; les deux grandes statues en argent de saint Ambroise et de saint Charles, deux diptiques, plusieurs calices, une patène, etc., chefs-d'œuvre de ciselure; enfin, le célèbre *pallium*, représentant la *naissance de la Vierge*, magnifique tapisserie brodée par Louise Pellegrini, que son habileté fit surnommer la Minerve lombarde. Dans la sacristie septentrionale, dont la voûte a été peinte par Camille Procaccini, on remarque des pupitres de métal doré avec des ornements et des statues de bronze assez bien modelés.

N'oublions pas, dans l'énumération des statues qui décorent la cathédrale, celle de l'*Écorché* ou de saint Barthélemy, qui jouit d'une réputation européenne. Quelle que soit sa renommée, je n'estime guère cette sorte de chef-d'œuvre; c'est, selon moi, la complète

dégénérescence de l'art ; car je ne vois pas quelle poésie, quelle beauté artistique il y a dans une pareille conception. Cependant, le statuaire auteur de l'Écorché s'est modestement comparé à Praxitèle, dans l'inscription gravée sur le piédestal et ainsi conçue :

Non me Praxiteles, sed Marcus finxit Agrates.

Assurément les anciens comprenaient tout autrement le beau dans les arts, et, comme dit M. Valery, « je ne crois pas que les Grecs, qui ont fait tant de statues d'Apollon, aient jamais représenté le squelette de Marsyas. »

Une des choses les plus choquantes dans le Dôme de Milan, sous le rapport de l'art, c'est la peinture architecturale de la voûte : cette sorte de *trompe-l'œil* n'est pas à sa place dans une église, surtout dans un monument gothique, où rien ne doit être mesquin ni fictif. Il faut laisser ce système de décoration aux antichambres de nos banquiers de la Chaussée-d'Antin.

Une partie des anciens vitraux ont été brisés par la détonation des coups de canon tirés lors du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie. Ils ont été remplacés par des carreaux blancs à plusieurs fenêtres; mais il y a lieu d'espérer qu'on réparera peu à peu ce désastre ; déjà, il y a quelques années, deux petites fenêtres en verres de couleur ont été refaites à Milan, et leur effet égale presque celui des anciens vitraux.

Au fond de l'église, à droite, se trouve une petite

porte qui mène par un escalier commode à la partie supérieure de la cathédrale. Moyennant une légère rétribution, le gardien en ouvre l'accès à ceux qui veulent admirer le superbe panorama dont on jouit du haut de cet édifice. On découvre de là, outre la ville entière, les vastes plaines de la Lombardie, couvertes de villes, de châteaux, de villages, et qui s'étendent des Alpes jusqu'aux Apennins.

Nous ne décrirons pas ainsi, une à une, toutes les églises de Milan : notre volume n'y suffirait pas ; mais cependant nous en signalerons à nos lecteurs quelques-unes qu'il n'est pas possible d'omettre.

Saint-Ambroise est une des plus anciennes basiliques de la ville, et porte le nom du célèbre archevêque, son premier fondateur.

L'architecture de cette église offre un véritable chaos : tous les styles, tous les âges sont en quelque sorte greffés sur le tronc primitif ; cela vient de ce que les architectes italiens, au lieu de restaurer les édifices suivant le caractère et l'époque de la construction, ne manquent presque jamais d'y implanter le goût de leur siècle ; et comme Saint-Ambroise est le plus vieux temple chrétien de Milan, il présente plus que tout autre une singulière bigarrure de travaux divers et disparates. Quoi qu'il en soit, c'est encore un monument fort curieux. Au-devant de l'église est un vaste parvis, comme dans les temples grecs : cette disposition a été empruntée à l'antiquité profane par les architectes du moyen âge,



Saint-Ambroise, à Milan.



et se retrouve dans plusieurs églises d'Italie. C'était dans ces parvis qu'avaient lieu les rigoureuses pénitences publiques des premiers temps du christianisme; et ce fut dans le parvis même de Saint-Ambroise que Théodose, après le massacre de Thessalonique, reçut la sévère censure de l'archevêque de Milan et se vit fermer les portes de l'église. A cette époque, la liberté s'était réfugiée dans la religion, et les remontrances des prélats, élus par le peuple, étaient les seuls actes possibles de protestation contre les violences et le pouvoir absolu des empereurs.

Le portique date du IXe siècle, ainsi que les portes décorées de bas-reliefs et défendues par une grille de fer. L'intérieur du temple se divise en trois nefs d'architecture gothique. A gauche, vers le milieu de l'église, s'élève une colonne de beau granit, qui appartient à des temps fort reculés, et que l'on prétend avoir fait partie d'un antique palais impérial. Sur cette colonne est placé le fameux serpent de bronze qui a tant occupé les savants et qui a été l'objet de conjectures si extravagantes, qu'on a osé soutenir que c'était bien le serpent élevé par Moïse dans le désert.

Une des principales curiosités archéologiques de cette église est certainement l'ancienne chaire de marbre qui fait face à la chaire nouvelle; c'est une espèce de tribune spacieuse dans laquelle les orateurs pouvaient agir et marcher tout à leur aise.

Au-dessous de cette chaire se voit un grand sarcophage

orné de figures en demi-relief, que l'on dit être un ouvrage du IVe siècle et le tombeau de Stilicon. Inutile de dire que cette opinion est fort incertaine.

Le maître-autel est décoré d'un diptique en or, chef-d'œuvre de Volvino, célèbre artiste lombard ; quatre colonnes de porphyre le soutiennent ; des lames d'argent doré, sculptées et enrichies de pierres précieuses, l'entourent de tous côtés.

Plusieurs chapelles contiennent, outre de fort belles mosaïques, des tableaux remarquables.

Un vaste monastère, bâti au VIIIe siècle, et reconstruit au XVe par Louis-le-Maure sur les dessins du Bramante, était annexé autrefois à la basilique de Saint-Ambroise. Ce vieux monastère est converti maintenant en hôpital militaire.

Non loin de là est située l'église de *Sainte-Marie-des-Grâces*. C'est dans le réfectoire de l'ancien couvent contigu à cette église que se trouve le *cénacle* de Léonard de Vinci. Cette magnifique peinture, dégradée par le temps, par le vandalisme des soldats qui campèrent dans le réfectoire monacal, et, qui plus est, par les restaurations inhabiles de quelques artistes, n'a plus que l'ombre de sa beauté première.

Toutes les églises de Milan renferment quelques belles peintures, quelques objets d'art précieux, quelques monuments historiques d'un haut intérêt. Il n'en est peut-être pas une seule (et Milan en compte près de soixante) qui ne mérite l'attention de l'antiquaire ou de l'ar-

tiste : *Sainte-Marie-de-la-Passion*, de l'architecture du Gobbo, se distingue par sa riche collection de tableaux; *Notre-Dame-de-San-Celso*, avec ses colonnes de marbre, ses belles statues, la magnificence de ses fresques, la splendeur de ses ornements, a toute la grandeur et l'éclat des églises de Rome; *Saint-Raphaël* a une belle façade construite par Pellegrino; *Saint-Antoine* possède des peintures admirables; *Saint-Sébastien* est un magnifique monument; *Saint-Laurent* est célèbre par ses belles colonnes antiques, qui attestent l'importance de l'ancien Milan; *Saint-Victor*, *Saint-Simplicien*, *Saint-Ange*, *Saint-Barthélemy*, *Saint-Marc*, etc., etc., se font remarquer aussi par leur architecture et par les chefs-d'œuvre qu'on y admire.

Les palais de Milan sont plutôt d'opulentes habitations que des monuments; toutefois, les portiques qui environnent les cours leur donnent une sorte de grandeur. Le plus beau, sous le rapport de l'art, est le palais *della Contabilità*, de Fabius Mangoni et de Richini; le plus grand est le palais *Marini*, bâti en 1525 par Galéas Alessi et occupé aujourd'hui par le ministre des finances et l'administration des douanes. Quelques-unes de ces résidences princières sont décorées de tableaux des grands maîtres de l'école italienne. Parmi les peintures modernes, nous citerons les fresques d'Appiani et surtout celle de l'*Assemblée des Dieux*. Dans un médaillon qui orne le salon principal du palais du vice-roi, Napoléon est peint *sous les traits de Jupiter;*

c'est une singulière composition que ce portrait moitié historique, moitié mythologique.

Le palais archiépiscopal présente une élégante construction ; mais la partie la plus belle est le bâtiment des écuries précédé d'un vestibule grec, ouvrage du célèbre peintre et architecte bolonais Pellegrino Tibaldi. Saint Charles avait raison de dire que cet édifice méritait une plus noble destination.

Le palais de *Brera* est illustre à plus d'un titre. C'est en quelque sorte le centre de la vie intellectuelle de la Lombardie, puisqu'il sert de résidence à l'*Institut italien des Sciences, des Lettres et des Arts*. Il s'y fait des cours de peinture, de sculpture, de perspective et de gravure, et les élèves y trouvent des salles de modèles dans tous les genres. *Brera* possède en outre des cabinets scientifiques nombreux, un observatoire astronomique, érigé en 1766 sur les plans des mathématiciens célèbres Boscovich et La Grange ; un beau jardin botanique; une riche collection de médailles de tous les temps et de toutes les nations ; et, de plus, un musée, peu considérable, il est vrai, mais composé des ouvrages des plus grands peintres, parmi lesquels on distingue le *Mariage de la Vierge* de Raphaël, *Saint Pierre* et *Saint Paul* du Guide, *Abraham chassant Agar* du Guerchin, *Moïse sauvé des eaux* du Giorgione, l'*Enlèvement de Proserpine* de l'Albani, et plusieurs autres tableaux de Jules Romain, du Titien, de Palma, de Bellini, du Dominiquin, etc. C'est aussi à Brera que se tiennent les expo-

sitions des grands concours de peinture. Enfin, ce palais contient une vaste bibliothèque de cent mille volumes environ, formée en partie des anciens livres des jésuites, des collections bibliographiques qui ont appartenu aux maisons religieuses supprimées en 1797, de la bibliothèque de Haller et de celle du cardinal Durini.

La *Bibliothèque Ambrosienne* est moins nombreuse, puisqu'elle ne compte guère que soixante-dix mille volumes et dix mille manuscrits; mais elle est plus riche en livres rares. Parmi ses curiosités littéraires, il faut citer les *Antiquités judaïques* de Josèphe, traduites par Ruffin, manuscrit sur papyrus qui date, suivant Mabillon, de douze cents ans; le fameux *Virgile*, écrit en entier de la main de Pétrarque; les célèbres palimpsestes des *plaidoyers de Cicéron*, retrouvés après plus de dix siècles sous l'écriture gothique d'un versificateur du moyen âge; les *Lettres de Marc-Aurèle et de Fronton*, qu'on a découvertes aussi sous les lignes d'une histoire du concile de Chalcédoine; enfin, un manuscrit de Léonard de Vinci sur les *mathématiques*, car, ainsi que son émule Michel-Ange, Léonard de Vinci était à la fois peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, chimiste, mécanicien et poëte. L'Ambrosienne a été fondée en 1609 par le cardinal Frédéric Borromée, cousin de saint Charles.

Après avoir parcouru les églises, les palais, les bibliothèques, les musées, il faut rendre visite à quelques autres établissements publics qui nous feront connaître

d'une manière encore plus complète le caractère et les mœurs du peuple milanais. Et d'abord, disons quelques mots de l'enseignement populaire et des écoles de la Lombardie. Le consciencieux ouvrage de M. Valery nous offre sur ce point des renseignements curieux; nous lui emprunterons plusieurs détails qui, sans doute, seront lus avec intérêt.

M. Valery écrivait, en 1831, dans ses *Voyages historiques et littéraires en Italie :*

« Après l'Écosse peut-être, l'instruction populaire est plus encouragée et plus répandue en Lombardie que dans aucun autre pays de l'Europe. Les écoles paroissiales écossaises sont louées et connues de tout le monde, et il a été fort peu parlé des écoles autrichiennes. Fondées par Marie-Thérèse, ces écoles furent étendues, il y a sept à huit ans, au royaume lombard-vénitien; le mot *scuola* s'y lit au-dessous des armes de l'empereur jusque dans les villages; et chaque commune, même la plus petite, doit avoir son école, ou contribuer à l'entretien de celle où ses enfants vont apprendre à lire lorsqu'elle n'en a point; cas du reste infiniment rare. L'effet de cette éducation générale est très sensible en Lombardie, et l'on peut espérer de voir s'y réaliser une parole très belle de l'empereur. Invité à établir une jurisprudence exceptionnelle pour cette province, attendu la trop grande douceur de la loi autrichienne, il s'y refusa; il prétendit que la civilisation devait rendre un jour, là, son code bon comme en Autriche; qu'il ne s'agissait

que de l'y répandre : « Quand le peuple saura lire, ajouta-t-il, il ne tuera plus. » Ce vaste système d'enseignement a excité les alarmes convenues de quelques fortes têtes, et provoqué de singulières remontrances. Quelques seigneurs de Milan, d'ailleurs infiniment respectables, allaient jusqu'à dire qu'avec tant d'écoles la Lombardie était un pays perdu. Le travail des écoles part du cabinet de l'empereur, qui examine lui-même les divers rapports d'inspection : jamais prince, depuis Denys, ne s'est autant occupé de pédagogie, et c'est assurément le seul rapport qu'il y ait entre un monarque aussi honnête homme et le tyran de Syracuse. »

Parmi les colléges et les nombreuses écoles publiques de Milan, nous mentionnerons d'une manière spéciale le collége militaire, destiné aux enfants des soldats des huit régiments italiens. « C'est, dit notre auteur, un établissement très bien conçu, et qui pourrait ailleurs servir de modèle. Il fut commencé par le général français Teulié, dont le portrait se voit encore sous le vestibule. On y compte trois cents élèves, parmi lesquels cinquante sont fils de bourgeois et payent une petite pension : les titres des autres enfants sont les services, les blessures ou la mort de leurs pères sur le champ de bataille. Des instituts semblables, au nombre de cinquante et un, existent pour les autres régiments de l'armée autrichienne ; ils doivent attacher le sous-officier et le soldat à son drapeau, car en son absence l'abandon et le besoin ne mena-

cent point sa famille : ces établissements, peut-être, sont une des causes qui ont conservé cette même armée, défaite, malheureuse pendant vingt années, et jamais détruite. Avec quelques institutions de ce genre, un de nos ministres de la guerre n'eût point été amené à faire l'étrange aveu que la France ne comptait pas assez d'hommes capables d'être sous-officiers. Le collége militaire est une de ces fondations de bon sens, de justice et d'humanité qui laissent au voyageur les plus doux souvenirs; d'autres états entretiennent à grands frais de nombreuses écoles pour des pages ou de brillants officiers : là, l'enfant orphelin du soldat fait l'apprentissage du métier de son père; il apprend l'honneur, l'ordre, l'obéissance, l'amour du prince et de la patrie, et ces vertus militaires si simples, si résignées, si intrépides. Une pareille création était digne de Louis XIV; celui qui avait ouvert un si noble hospice à la vieillesse de nos guerriers méritait de préparer le gymnase de leur enfance. »

Il existe à Milan une foule d'établissements de charité, asiles toujours ouverts à l'indigence. La fondation de ces établissements n'est pas le résultat, comme partout ailleurs, d'une générosité spontanée et passagère, ou simplement d'une administration civile bien organisée; elle est due au caractère même de la population. Les Milanais sont d'un naturel doux, affable, bienfaisant. Il n'est pas de grande famille qui ne répande autour d'elle des secours, des aumônes, qui ne consacre une

partie de sa fortune à des œuvres charitables. De là ce grand nombre d'hospices où sont recueillies toutes les misères, toutes les infirmités de notre pauvre espèce humaine. Nous ne citerons que deux de ces établissements utiles, les plus remarquables et les plus importants de tous.

Le *Lazaret* est un grand bâtiment, situé à peu de distance de la Porte Orientale. Il fut élevé par les ordres de Louis Sforza, dit le Maure, à l'occasion de la peste qui désola Milan en 1461 ; mais il ne fut achevé qu'en 1507 par Louis XII, roi de France. L'édifice, de forme quadrangulaire, est entouré d'un portique et contient deux cent quatre-vingt-seize chambres, habilement disposées et bien aérées. Un canal d'eau vive coule tout autour, contribue à la propreté du local, et empêche toute communication avec l'extérieur. On attribue le plan du Lazaret au Bramente ; mais d'autres veulent que Palazzi en soit l'auteur. La chapelle octogone, placée au milieu de cette vaste enceinte, a été construite par saint Charles Borromée, qui en confia le dessin à Pellegrini. Ce bâtiment fut d'un grand secours aux quatre époques mémorables où le terrible fléau de la peste décima la population de Milan. Aujourd'hui, il sert de refuge à une multitude de familles qui y sont logées presque gratuitement.

Le *Grand Hôpital* est un établissement célèbre et digne de sa réputation, sous quelque titre qu'on le considère. Il fut fondé par François Sforza IV et par sa femme,

Blanche-Marie Visconti, qui firent don d'un de leurs palais et de quelques maisons et jardins avoisinant ce premier édifice. Cet hôpital remonte à 1456, et il reçut le surnom de *Maggiore*, parce qu'on y réunit les divers hospices épars dans la ville et dans le diocèse, ainsi que leurs revenus. Antoine Philarète, architecte florentin, traça le plan de cet édifice, construit dans le style gothique, et dont la forme est celle d'un carré parfait entouré de deux étages d'élégants portiques. En 1610, Jean-Pierre Carcano contribua de ses deniers à l'agrandissement des bâtiments, et cette pieuse libéralité a été consacrée par une inscription gravée au-dessus de la porte principale. Enfin, en 1797, un legs considérable du procureur Machi permit d'ajouter encore à cet hôpital de nouvelles constructions. Pour rendre hommage à la mémoire de ces pieux fondateurs, on expose tous les ans leurs portraits sous les portiques du rez-de-chaussée. Cette exposition a lieu le 26 mars et attire un grand nombre de visiteurs, qui viennent payer leur tribut d'admiration à ces nobles bienfaiteurs de l'humanité. Le Grand Hôpital, grâce aux riches dotations qu'il a reçues et aux legs qu'il reçoit encore tous les jours, est certainement l'un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe.

Pour achever notre tableau de la capitale de la Lombardie, il nous reste à parler des théâtres et des promenades.

On compte à Milan dix théâtres, et, par une singulière coïncidence, il est à remarquer que tous ont été

construits sur les ruines de quelque édifice sacré. Celui d'entre eux qui occupe le premier rang, et qui peut être considéré comme l'un des plus beaux de l'Italie, est le théâtre royal de *la Scala*, ainsi nommé parce qu'il a été bâti sur l'emplacement où existait jadis l'église *Sainte-Marie*, fondée par Béatrix de la Scala, femme de Bernabo Visconti. Ce majestueux edifice a été élevé sur les dessins de Piermarini. La façade se compose de trois arcades qui soutiennent une terrasse ; sur des colonnes d'ordre composite, engagées dans la muraille, reposent un attique et un fronton orné d'un bas-relief. L'intétérieur est vaste et grandiose; il peut contenir trois mille six cents spectateurs. Autour du parterre, qui a environ 75 pieds de long sur 66 de large, et qui, par conséquent, est de forme elliptique, s'élèvent six rangs de loges décorées avec goût : chaque rangée se compose de trente-six loges (sauf les deux premières files qui n'en ont que trente-trois, à cause de l'espace réservé à la loge du souverain et à la porte d'entrée du parterre) ; l'avant-scène, ornée de colonnes d'ordre corinthien et d'un beau plafond, contient en outre quatre loges des deux côtés, de sorte que l'ensemble de la salle présente un total de deux cent seize loges.

Toutes les loges sont pourvues d'une espèce de cabinet, appelé *camerino*, qui est placé vis-à-vis, dans le corridor. C'est là que le voyageur peut se faire une idée de la société de Milan, car la Scala est pour ainsi dire le résumé de la vie extérieure des Milanais.

Comme le même opéra se joue, pendant six semaines, tous les soirs, on va au théâtre pour visiter ses amis, pour causer, pour *faire salon*. La musique n'est là que l'accessoire, la principale affaire est de voir du monde. Aussi on quitte une loge pour aller dans une autre ; on se promène ; on salue ses connaissances ; on s'invite mutuellement à prendre des rafraîchissements dans le *camerino*. Tout cela ne peut se faire sans bruit, sans un bourdonnement continuel, fort désagréable pour le pauvre voyageur ultramontain qui vient goûter la musique italienne sur le terroir même. Combien il regrette la tranquillité des Bouffes, le silence de l'Opéra de Paris ! Comme tous ces gens affairés ou distraits lui semblent insupportables! Mais il finit par en prendre son parti ; peu à peu il trouve de l'intérêt dans ce remuement général, et oubliant les acteurs et la scène, il se met à examiner les spectateurs. Puis, s'il est assez heureux pour connaître quelqu'un dans cette grande salle, il peut se faire présenter et admettre dans quelques loges, et étudier ainsi de près le caractère du peuple de Milan, son genre d'esprit, ses habitudes, ses plaisirs. C'est un spectacle qui vaut bien l'autre.

De temps en temps, néanmoins, les Milanais prêtent un peu d'attention à ce qui se passe sur la scène : c'est lorsque paraît le chanteur ou la cantatrice en vogue, lorsque vient l'*aria di bravura*. Tout se tait pour un moment ; le morceau est écouté en silence ; l'artiste étale complaisamment son riche trésor de *fioriture*, puis

quand il a fini de chanter, ce sont de toutes parts des trépignements et des bravos inouïs, auxquels l'acteur répond par de profonds saluts, fût-ce même au milieu de la situation la plus dramatique. S'il rentre dans la coulisse, il est aussitôt rappelé à grands cris par les spectateurs, et forcé de saluer de nouveau ; après quoi il se retire pour être rappelé encore. Ce manége dure assez longtemps, et il n'est pas sans exemple de voir des acteurs sortir et rentrer ainsi une dizaine de fois : c'est alors un beau succès pour l'artiste. L'ovation terminée, le bruit des conversations particulières recommence, et la pièce est oubliée.

Mais si les Italiens sont inattentifs et turbulents, tandis qu'on chante l'opéra, en revanche, ils écoutent religieusement les ballets, car la danse est leur spectacle favori. Tous les ballets sont donc montés généralement avec un grand luxe de décors et de costumes; les acteurs réservent aussi pour ce genre tous leurs moyens dramatiques : leur jeu est vif et animé; leur pantomime expressive; mais rien n'est plus curieux à voir que les comparses se mouvant comme un seul homme, employant tous, au même moment, le même geste, prenant les mêmes poses, marchant du même pied, levant le même bras, faisant tout enfin de la même manière, avec un ensemble machinal et fort comique.

Sur les théâtres secondaires, on joue nos mélodrames et nos vaudevilles traduits. M. Scribe a presque autant de succès en Italie qu'au théâtre du boulevard Bonne-

Nouvelle, et le nom de plusieurs de nos dramaturges est exploité avec profit par delà les Alpes.

Les principaux théâtres de Milan, après la Scala, sont le théâtre *Re*, celui de *la Canobbiana*, le théâtre *Carcano*, et *les Marionnettes*.

Avant de quitter ce sujet, et puisque l'Italie est réputée la nation par excellence pour la musique, il ne sera pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide sur la situation actuelle de l'art dans ce pays. M. Fétis, qui fait autorité en pareille matière, traite ainsi ce point délicat dans ses *Curiosités de la Musique :*

« Lorsqu'en 1770 Burney parcourut l'Italie pour rassembler les matériaux de son *Histoire de la Musique*, il y trouva une foule de chanteurs du premier ordre, des compositeurs de mérite, de savants maîtres de chapelle, d'excellents organistes ; enfin, il entendit avec ravissement plusieurs violonistes célèbres. Les belles écoles de chant fondées dans les principales villes étaient encore debout et se perpétuaient par leurs élèves. Venise avait cinq conservatoires ; Naples en avait trois. A Milan, les messes et les vêpres se célébraient en musique. A Padoue, le service de la chapelle Saint-Antoine se composait de quarante musiciens ; les dimanches, ce nombre était doublé, et l'on trouvait en outre dans la ville quatre organistes en état de jouer supérieurement les quatre orgues magnifiques qui ornaient le chœur de l'église. Le Dôme de Saint-Marc, à Venise, avait conservé d'habiles maîtres de chapelle. Bologne comptait plusieurs

musiciens recommandables, l'orchestre et les chanteurs de la cathédrale formaient un personnel de plus de cent artistes. Florence, Sienne, Pise, renfermaient une foule de virtuoses distingués dans tous les genres. La chapelle pontificale, à Rome, possédait les plus belles voix de soprano qu'on pût entendre, et la musique, dirigée par un maître renommée, était excellente. Naples était au comble de sa gloire musicale; enfin, c'était alors qu'on pouvait appeler l'Italie la *terre classique de la musique*. Opposons à ce tableau celui de l'Italie actuelle.

« Vingt-quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis le voyage de Burney, lorsque, par suite des événements de la révolution française, ce pays fut envahi par nos armées et devint le théâtre de nos succès et de nos revers. Occupée tour à tour par les Français, les Autrichiens et les Russes, cette malheureuse contrée fut traversée en tous sens pendant sept années et dévastée par des soldats tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Effrayés par les dangers qui les environnaient, les plus grands artistes, chanteurs ou compositeurs, s'éloignèrent de leur pays et portèrent leurs talents dans les cours d'Allemagne, de Russie, d'Espagne et d'Angleterre. La suppression d'une partie des couvents et les contributions dont le clergé fut frappé dispersèrent les musiciens de chapelle et ruinèrent la musique d'église. Venise, déchue de son ancienne splendeur, vit se fermer la plupart de ses conservatoires et de ses théâtres; les querelles de Rome avec la France et l'enlèvement des deux papes

Pie VI et Pie VII causèrent les mêmes dommages aux établissements de musique dans les états du Saint-Siége; les diverses révolutions du royaume de Naples, la translation de la cour en Sicile, l'établissement et la chute d'une nouvelle dynastie portèrent aux écoles de ce pays des coups funestes dont elles n'ont pu se relever; enfin tout s'est réuni pour anéantir en Italie l'art musical. »

Ce tableau est triste, mais il est vrai; il n'y a plus en Italie ni écoles ni traditions. On y trouve encore quelques musiciens remarquables, mais ils ne doivent leur talent qu'à eux-mêmes, et d'ailleurs ils deviennent plus rares de jour en jour. Et cependant les Italiens ont une bonne organisation musicale; si des études sérieuses venaient en aide à leurs facultés naturelles, si des conservatoires habilement dirigés développaient leur goût; en un mot, si leur éducation artistique n'était pas rendue impossible par le manque absolu de maîtres et d'institutions, ils ne tarderaient pas à reconquérir leur gloire éclipsée.

C'est donc à tort qu'on vante l'Italie sous le rapport musical. Ce qui était vrai autrefois, ne l'est plus aujourd'hui; on la juge sur son ancienne réputation; mais les temps sont bien changés, et l'Italie a perdu maintenant un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Il nous reste à dire quelques mots des promenades. Tous les soirs le beau monde va se montrer au *Corso Orientale*, avant d'aller au spectacle; c'est là que se donnent rendez-vous tous les gens à la mode; c'est là

que l'on rencontre les plus élégantes toilettes, les plus somptueux équipages. Il n'y a peut-être pas en Europe de ville, si ce n'est Londres, où l'on trouve une aussi grande quantité de belles voitures et de beaux chevaux. Quant aux toilettes, elles sont en général de fort bon goût : les femmes se coiffent presque toutes en cheveux, avec un voile ou une mantille noire retenue sur leur tête par un grand peigne; elles portent des robes à manches courtes et des mitaines ou des gants longs. Cette mise qui a un air de fête leur sied à merveille.

Dès cinq ou six heures de l'après-midi jusqu'à huit heures du soir, la grande rue qui conduit de la Place du Dôme au Cours Oriental est encombrée de piétons et de voitures. Cette rue est elle-même une promenade agréable; si elle n'est pas fort régulière, elle rachète ce défaut par la beauté de ses édifices, et surtout par son extrême propreté, mérite qu'elle partage du reste avec les autres rues de la ville; cela tient à ce que, dans toutes les rues, les eaux pluviales se dégorgent dans des conduits couverts et souterrains auxquels viennent aussi aboutir celles des maisons, par le moyen de tuyaux également couverts. De plus, les rues sont pavées avec une sorte de luxe : de larges dalles de granit, servant de trottoirs, s'étendent de chaque côté, et le milieu de la chaussée se compose d'un cailloutage coupé dans sa longueur par d'autres dalles plus étroites, sur lesquelles les voitures roulent avec facilité et sans cahot.

Les autres promenades les plus fréquentées de Milan sont le Jardin public, situé au bout de la longue rue dont nous venons de parler, et un second jardin qui avoisine le théâtre de la Scala. Dans la belle saison, le soir, la musique des régiments autrichiens y exécute des sérénades et des concerts. Ces deux jardins renferment en outre des théâtres diurnes où l'on joue la comédie, et qui servent aussi parfois aux exercices d'équitation de quelques troupes nomades.

VII

Environs de Milan. — La Chartreuse de Pavie — Monza — La couronne de Fer — La ville et le lac de Côme.

Parmi les endroits les plus remarquables aux environs de Milan, il en est trois que le voyageur ne peut se dispenser de visiter ; ce sont : la Chartreuse de Pavie, Monza et Côme. Nous allons essayer d'en faire la description à nos lecteurs.

La fondation de la Chartreuse de Pavie est due à un préjugé de la barbarie et de l'ignorance. Les grands coupables pensaient acheter l'oubli de leurs méfaits et

le pardon de leurs péchés en élevant des églises ou en fondant des monastères.

Jean Galéas Visconti, ce grand capitaine du moyen âge, ce célèbre *condottiere* de la fin du XIVe siècle, ce puissant seigneur de Milan, dont les richesses étaient, disait-on, plus considérables que celles de tout l'empire, ce conquérant heureux qui faillit être roi de l'Italie, ce tyran, l'un des plus farouches et des plus cruels qui figurent dans l'histoire, crut expier ses crimes en construisant un monument religieux qui par sa magnificence égalât la grandeur de ses attentats. Déjà il avait jeté les fondements du Dôme de Milan, lorsqu'il fit bâtir la Chartreuse en 1396. Trois ans après, elle était déjà occupée par des moines dont l'industrie agricole, jointe aux libéralités de Galéas, accumula des revenus considérables ; de sorte que bientôt ce monastère devint l'un des plus riches qu'il y eût en Europe.

La malheureuse bataille de Pavie fut livrée non loin de la Chartreuse, et, par un bizarre rapprochement, c'est au fondateur lui-même de ce merveilleux édifice que remonte l'origine des prétentions des Français sur l'Italie, et par conséquent l'origine des guerres qui ont coûté à la France tant de sang, tant d'argent et tant de larmes. Jean Galéas avait marié Valentine de Milan, sa fille, à Louis, duc d'Orléans et frère de Charles VI, roi de France, et il lui avait donné pour dot le comté de Vertus et la ville d'Asti. De ce mariage naquirent Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, et Jean, comte d'An-

goulème, grand-père de François I[er]; de là les prétentions de ces deux princes aux états des Visconti.

Le roi chevalier qui *perdit tout, fors l'honneur*, dans les champs de Pavie, demanda, lorsqu'il fut fait prisonnier, à être conduit à la Chartreuse pour y faire sa prière ; et là, le premier objet qui frappa ses yeux fut ce verset d'un psaume : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut dicam justificationes tuas ;* touchant et sublime enseignement de résignation et d'humilité donné par la religion à l'infortuné monarque !

Le plan de la Chartreuse est attribué à Marc da Campione. La façade de l'église, ornée de sculptures délicieuses, ne fut construite qu'en 1473, sur les dessins d'Ambroise Fossano. Les plus habiles sculpteurs du XV[e] siècle ont travaillé aux quarante-quatre statues et aux nombreux bas-reliefs qui décorent cette façade. L'intérieur est imposant et magnifique; il présente la forme d'une croix latine, surmontée d'une majestueuse coupole. L'édifice a 235 pieds de longueur sur 165 de largeur, et il est divisé en trois nefs qui contiennent quatorze chapelles, sans y comprendre le maître-autel. La voûte est entièrement émaillée d'or; les chapelles sont entourées de belles grilles et communiquent les unes aux autres par des ouvertures pratiquées dans les murs latéraux. On y voit des tableaux des peintres les plus célèbres, tels que le Pérugin, le Guerchin, Daniel Crespi, Camille et César Procaccini, le Gobbo, Bernardin Campi, Montagna, Luini, Fossano, etc.

Rien n'égale la délicatesse et l'éclat des fleurs en mosaïque qui ornent la plupart des autels : à quelques pas de distance, on dirait qu'ils sont couverts d'une riche étoffe ; vue de près, cette étoffe n'est plus qu'un assemblage de petites pièces de marbre de différentes teintes, qui ont pris, sous la main patiente de l'artiste, l'apparence d'une tapisserie brillante.

Les stalles du chœur, beau travail de marqueterie, sont de Barthélemy de Polas, et datent de 1486. Le superbe tombeau de Jean Galéas Visconti s'élève dans l'église. Terminé seulement en 1562, c'est-à-dire cent soixante ans après la mort de celui dont il devait contenir la dépouille mortelle, ce monument est resté vide. On ne se souvint plus alors de l'endroit où son corps avait été provisoirement déposé ; et, de même que ces anciens rois d'Égypte dont parle Bossuet : *Jean Galéas ne put jouir de son sépulcre.*

Cette tombe est un des ouvrages de sculpture les plus estimés du XVIe siècle, de cette époque si vantée dans les arts et si féconde en artistes et en chefs-d'œuvre.

Tout concourt à la splendeur de la Chartreuse : les marbres les plus rares, les pierreries les plus précieuses, les plus somptueux ornements ; de sorte qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la richesse de la matière ou de la perfection du travail.

Et pourtant ce qu'on voit aujourd'hui n'est qu'un magnifique débris de l'ancien monastère. La Chartreuse fut supprimée par l'empereur Joseph II, qui s'empara

de ses revenus, et depuis elle a eu à subir encore de plus nombreuses spoliations. En 1798, le Directoire fit enlever jusqu'aux plombs de la toiture, et confisqua une partie des tableaux et des objets d'arts au profit du Musée de Paris. Maintenant la Chartreuse est déserte et presque abandonnée, car les cinq mille francs alloués par an pour son entretien sont loin de suffire à la réparation de ses désastres. C'est tout au plus si l'on peut avec cette faible somme arrêter les nouvelles dégradations dont le temps la menace.

L'ancien cloître est contigu à l'église. Il est entouré de galeries et décoré d'ouvrages en plastique, que ne surpassent pas pour le goût et l'élégance les plus beaux ouvrages en marbre. Autour du cloître sont les cellules des anciens religieux : elles forment vingt-quatre maisonnettes séparées, se composant chacune d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage au-dessus ; sur le derrière se trouve un petit jardin avec une fontaine.

On a proposé de faire de la Chartreuse une maison de retraite pour les prêtres âgés, pauvres ou infirmes, et pour les curés de campagne hors d'état de continuer leur saint ministère. C'est là une pensée généreuse et noble à laquelle tout le monde ne peut manquer d'applaudir ; mais il faudrait en hâter la réalisation, car voilà longtemps qu'il est question de ce projet sans qu'on s'occupe sérieusement de l'exécuter. Certes, un pareil établissement serait une des plus belles institutions modernes.

De retour de notre excursion à la Chartreuse de Pavie, allons visiter l'ancienne basilique et le château impérial de Monza. Ici, nous rencontrerons quelques souvenirs historiques d'un puissant intérêt.

A dix milles de Milan, en sortant par la porte Neuve, s'élève la petite ville de Monza, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du Milanais.

La vieille cathédrale de Monza fut fondée au VIe siècle par Théodelinde, qui, de même que Clotilde, convertit à la foi catholique son royal époux. C'est dans ce temple qu'avait lieu le couronnement des anciens rois lombards, ou du moins c'est là qu'on a conservé de tout temps, comme une sainte relique, la célèbre Couronne de Fer qui servait à leur sacre.

Cette couronne consiste en une bande d'or, large d'environ quatre doigts, ornée de ciselures et de pierreries, tournée en forme de diadème antique, et garnie intérieurement d'une bande de fer de la largeur d'un doigt : assurément, si on regardait à la matière, cette couronne devrait s'appeler couronne d'or; mais le nom de Couronne de Fer a prévalu dans le temps, parce que cette légère bande de fer dont elle est garnie provient, dit-on, d'un clou de la Passion envoyé à Théodelinde par Grégoire le Grand pour la récompenser d'avoir extirpé de ses états l'arianisme. Quelques auteurs disent que cette couronne a été faite ainsi de fer et d'or pour signifier que les peuples courageux devaient leurs richesses au fer et au travail.

La Couronne de Fer est placée dans une chapelle au bout d'une grosse croix; on ne la voit donc qu'à distance, et seulement pendant les offices célébrés dans la chapelle; pour pouvoir l'examiner de près, il faut une autorisation spéciale du gouvernement. Mais on montre aux voyageurs une autre couronne, faite exactement sur le même modèle et qu'on peut regarder tout à son aise, ainsi que les divers présents que plusieurs souverains ont faits à la cathédrale, et parmi lesquels figurent les petits pains d'or et d'argent donnés par le cardinal Caprara, lors du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie.

Une suite de médaillons peints à la voûte de l'église représente la série des princes qui furent couronnés avec la Couronne de Fer, depuis Agilulphe, l'époux de Théodelinde, jusqu'à Charles-Quint. Aucun souverain après ce dernier n'avait osé ceindre cette couronne. Napoléon l'osa; on dit qu'il la posa sur sa tête en s'écriant : « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche! » Et Napoléon est mort à Sainte-Hélène : *Sic transit gloria mundi!*

Ce fut Bonaparte qui institua l'ordre de la Couronne de Fer. L'empereur d'Autriche François Ier conserva aux chevaliers créés par lui le droit de toucher leur pension et de porter leur croix, qui subit seulement une légère modification dans la partie métallique : il établit aussi l'ordre autrichien de la Couronne de Fer, dont les chevaliers jouissent du droit d'entrée à la cour.

La cathédrale de Monza a été rebâtie dans le XIVe siècle, sur les dessins de Marc da Campione ; mais la façade est beaucoup plus moderne, car elle ne date que du XVIIe siècle. Sur la porte principale on remarque des bas-reliefs représentant Théodelinde et son premier mari Antaris. Les peintures de la voûte sont d'Isidore da Campione ; celles du maître-autel, de Montalto et et de Jules Procaccini. Le beau tableau de la *Visitation de la Vierge* est dû au pinceau du Guerchin, et le *Saint-Gérard*, peint sur une colonne, est une fresque de Bernardin Luini.

« Dans le cimetière attenant à l'église, dit M. Valery, est un étrange cadavre; c'est celui d'Hector ou d'Astor Visconti, exhumé après quasi trois siècles, et trouvé intact. Hector Visconti, un des fils naturels de Bernabo, avait été surnommé le *soldat sans peur :* enfermé dans le château de Monza, il s'y défendait contre les troupes du duc Philippe-Marie, lorsqu'un quartier de rocher lancé par une baliste lui fracassa la jambe et le tua au moment où il menait boire son cheval à un puits. Le corps d'Hector Visconti a depuis été placé dans une niche, sous l'une des arcades qui environnent le cimetière : on dirait, à la blancheur près de ce cadavre desséché, une momie armée et debout; et ce brave chevalier, appuyé sur sa vieille épée de fer qui porte son chiffre, semble encore affronter l'ennemi. »

Le palais impérial de Monza, édifice superbe de Piermarini, a été construit par les ordres de l'archiduc

Ferdinand d'Autriche. La chapelle est regardée comme un chef-d'œuvre d'architecture. Dans les bâtiments de l'Orangerie, on voit l'histoire de Psyché, célèbre peinture d'Appiani. Les jardins sont distribués avec goût et élégance; des serres magnifiques renferment des collections précieuses de plantes indigènes et exotiques. Le parc est admirable par son étendue, ses mouvements de terrain, ses fabriques, ses forêts, etc.; il a trois lieues de tour et est traversé par le Lambro.

Le fameux empereur Frédéric Barberousse avait un palais à Monza, qui est devenu propriété communale et sert aujourd'hui de magasin à la ville.

Il nous reste, pour achever notre excursion dans les environs de Milan, à parler de la ville et du lac de Côme.

Cette cité est bâtie dans un agréable vallon, à huit lieues de Milan et à l'extrémité du lac qui porte son nom. Caton l'Ancien affirme que Côme fut fondée par les Orobiens; Cornélius, par les Grecs qui peuplèrent les rives voisines, et Justin, par les Gaulois qui y vinrent sous la conduite de Brennus. S'il nous fallait choisir entre ces opinions diverses, nous serions tenté d'attribuer aux Grecs l'origine de cette ville; car, outre qu'il est prouvé que les Pélasges ont émigré dans le nord de l'Italie et y ont fondé de nombreux établissements, presque tous les noms des villes et villages qui avoisinent Côme sont d'étymologie grecque, tels que Lenno, Nesso, Lecco, Colonia, Corenno, qui rappellent naturel-

lement Lemnos, Naxos, Leucade, Colonne et Corinthe.

Côme, après avoir été dévastée par les Rhétiens, fut reconstruite par les Romains entièrement, ce qui lui fit donner le nom de Novo-Comum. Scipion y amena 3,000 habitants; Pompée l'érigea en municipe et y transporta un grand nombre de colons, et, entre autres, 500 Grecs de familles nobles; enfin, César l'ayant embellie augmenta encore sa population de 3,000 nouveaux colons.

S'étant constituée en ville libre comme les autres cités lombardes, Côme voulut rivaliser avec les Milanais, qui, après une guerre de dix ans, la détruisirent en 1127. Frédéric Barberousse la reconstruisit en 1159. Plus tard, elle fut violemment agitée par les factions des Vitani et des Rusconi; ces derniers la possédèrent jusqu'au commencement de l'année 1400, époque à laquelle ils la cédèrent aux Visconti. Depuis lors, Côme a toujours suivi le sort de Milan.

La cathédrale, commencée en 1396 et terminée en 1513, est un beau monument tout en marbre et dans le style de la renaissance. Elle est décorée de beaux tableaux de Luini et de Gaudence Ferrari. L'église de Saint-Fidèle, la plus ancienne de la ville, est aussi un édifice curieux par sa construction; on y voit de belles fresques de Camille Procaccini.

Il existe à Côme un lycée qui fut établi en 1824, et dont les bâtiments se recommandent par une bonne architecture, la façade est surtout fort belle, et offre,

entre autres ornements, les bustes des principaux personnages qui illustrèrent la ville, comme les deux Pline, Cécilius, poëte comique; Caninius Rufus, qui chanta les victoires de Trajan; Paul Jove, historien et orateur; les papes Innocent XI et Clément XIII; le comte Gaston Rezzonico, écrivain distingué, et enfin Jean-Baptiste Giovio, petit-neveu de Paul Jove. La bibliothèque, quoique d'une création récente, est déjà nombreuse; on y voit une grande statue de saint Isidore, par le Bernin.

La population est d'environ 18,000 habitants. Leur commerce le plus important est celui des laines, qui jouit d'une réputation très ancienne; autrefois, il était presque exclusivement exploité par les pères Humiliés, qui comptaient dans la ville plus de dix-huit maisons. Dans le xve siècle, Côme expédiait à la seule Venise 12,000 pièces de drap évaluées à 180,000 ducats, somme qui équivaudrait maintenant à 2,075,600 livres tournois. Le commerce de la soie fut aussi apporté de Zurich à Côme, vers le milieu du xive siècle. Ces deux branches d'industrie y entretiennent encore une grande activité.

Le lac de Côme présente la plus ravissante promenade qu'on puisse faire dans toute cette contrée. La variété des sites, la richesse des villas qui l'entourent, l'aspect des montagnes qui le dominent, la douceur du climat, tout concourt à l'embellir. Il participe à la fois des beautés de la Suisse et de l'Italie; on peut même dire

qu'il offre comme un reflet de la Grèce, puisqu'elle a donné, ainsi que nous en avons fait la remarque plus haut, quelques-uns de ses noms harmonieux à plusieurs des lieux environnants.

Le lac de Côme est formé par la Maira, qui s'y jette près de Riva, et par l'Adda, qui y entre au nord près des ruines du château de Fuentès et qui en ressort à Lecco. La configuration de ce lac est fort singulière ; on ne saurait mieux le comparer qu'à une fourche à deux dents formant entre elles un triangle. La ville de Côme est située au bout du bras qui s'étend vers le sud-ouest ; Lecco est au bout de celui qui se dirige vers le sud-est ; Riva s'élève à l'extrémité la plus septentrionale ; et enfin le village de Bellaggio est placé sur le promontoire qui divise le lac en deux branches. De Riva à Côme on compte treize lieues et demie ; de Riva à Lecco, onze lieues et demie seulement. La plus grande largeur du lac ne dépasse pas une lieue près de Cadenabbia ; sa superficie est de quatre milles carrés environ ; son élévation au-dessus de la mer est évaluée à 212 mètres. Il est entièrement entouré de montagnes dont la hauteur varie de 1,169 à 2,275 mètres, et qui sont pour la plupart couvertes d'une végétation magnifique : de vignes, de lauriers, de figuiers et d'oliviers, et parsemées de petites villes, de bourgs, de villages et de maisons de campagne. Le vent du nord, connu sous le nom de *tirano*, souffle ordinairement depuis le coucher jusqu'au lever du soleil ; à midi, le vent du sud, nommé *breva*,

Le lac de Côme.



s'élève et dure jusqu'au soir. Mais quelquefois des vents de montagnes se précipitent avec impétuosité sur les eaux du lac et mettent en danger les petites barques trop éloignées des bords.

L'endroit le plus célèbre et le plus visité du lac est la *villa Pliniana*, qui tire son nom de la fameuse fontaine intermittente observée par Pline l'Ancien et décrite par Pline le Jeune dans une de ses lettres. L'on a gravé la traduction italienne de cette lettre sur une table de marbre noir placée auprès de la source merveilleuse. Les opinions des deux Pline ne s'accordent pas tout à fait, car le premier prétend que le flux périodique de la fontaine a lieu toutes les heures, tandis que le second assure qu'il ne se produit que trois fois par jour. Quoi qu'il en soit, le même phénomène existe encore aujourd'hui et occupe comme autrefois les naturalistes et les géologues. La raison humaine veut se rendre compte de tout: aussi les systèmes se croisent, se combattent, se détruisent; mais la nature est toujours la même; elle se présente sans cesse aux yeux des savants avec son ordre admirable, ses mystères et son immutabilité.

La Pliniana fut bâtie en 1570 par Anguissola, l'un des quatre chefs de la noblesse de Plaisance qui poignardèrent Pierre-Louis Farnèse. Les idées agréables qu'inspire ce séjour si doux et si riant contrastent d'une façon étrange avec le crime du fondateur de cette villa, et l'on a peine à croire qu'un projet sanguinaire ait pu

être conçu au milieu de ces jardins délicieux, de ces frais ombrages, de cette nature luxuriante.

Si Pline n'a jamais habité aux lieux où s'élève la Pliniana, quoi qu'en aient pu dire certains auteurs trompés par le nom de cette villa, il a eu près de cet endroit deux maisons de campagne sur les bords du lac de Côme, l'une appelée *Comœdia*, et l'autre *Tragœdia*. La première était située, selon quelques érudits, sur la pointe de Bellaggio, et la seconde à Lenno, de l'autre côté du lac et presque vis-à-vis. Il paraît que ces deux habitations étaient construites avec ce luxe, cette grandeur qu'offraient les palais somptueux des Romains opulents, au temps de la décadence.

Plusieurs autres demeures magnifiques embellissent le village de Bellaggio, entre autres la villa Melzi, décorée avec toute la pompe moderne et remarquable par ses beaux points de vue et par ses immenses jardins. On y voit un beau groupe représentant le *Dante conduit par Béatrice*, ouvrage de Comelli, habile sculpteur.

En face de Bellaggio se trouve la villa Sommariva, située au milieu de superbes jardins en terrasse, et qui renferme une collection précieuse d'objets d'art, des peintures de Ferrari et de Luini, un des meilleurs tableaux d'Appiani, la *Joconde* de Léonard de Vinci, une statue de *Palamède* par Canova, et une foule de chefs-d'œuvre de l'école flamande, tels que des Téniers, des Wouwermans, des Rubens, etc. La salle à manger est

ornée d'une suite de bas-reliefs représentant l'*entrée triomphale d'Alexandre dans Babylone* par le célèbre Thorwaldsen. Ce grand ouvrage avait été commandé par Napoléon et serait probablement resté inachevé, si le comte de Sommariva, protecteur éclairé des arts, n'eût engagé l'artiste à le terminer pour son compte. Ces bas-reliefs ont coûté 700,000 francs, y compris les frais de transport. Dans la chapelle du palais on voit un beau mausolée avec des figures allégoriques, élevé à la mémoire du comte J.-L. Sommariva. Ce monument funéraire est de Pompée Marchesi, sculpteur renommé, établi à Milan depuis un grand nombre d'années.

Près de la branche de Lecco, triste, solitaire, et qui n'est point animée et variée comme la branche de Côme, on aperçoit Varène, village considérable, dont le climat est si doux qu'outre ses nombreux oliviers, l'aloès et les plantes même de la Syrie peuvent y croître. Trois montagnes pointues dominent ce lieu; l'une d'elles a plus de 6,000 pieds et contient un glacier. On trouve dans les environs plusieurs cavernes profondes : à peu de distance du village, le ruisseau nommé *Fiume di Latte* se précipite d'une grotte située à 1,000 pieds au-dessus du lac.

Cette cascade est plus haute, mais non pas plus belle que celle de Bellano. C'est là que la Pioverna, au sortir de la vallée de Sassina, se jette dans le lac par une fente de roche et forme une chute verticale de 200 pieds

de hauteur. Un pont suspendu sur l'abime aboutit à un escalier taillé dans le roc, au haut duquel on a pratiqué un balcon. De cet endroit l'œil plonge au fond du précipice, d'où l'on entend sortir un bruit semblable à celui du tonnerre. On nomme cette chute l'*Orrido di Bellano.*

Dans les montagnes qui séparent Domaso de Gravedona, les femmes portent des espèces de frocs comme les capucins ; aussi les appelle-t-on *frate*. Cet usage provient d'un vœu fait par leurs mères, et qu'elles continuent à observer religieusement ; mais la coquetterie n'y perd rien ; l'humble capuchon ne cache pas entièrement les jolis visages, et chez les riches paysanes l'or et les dentelles brillent quelquefois sur la robe de bure des bons pères.

L'ancien palais des ducs d'Alvitto est situé à Gravedona : ce vieux manoir, tout en marbre, est d'une belle architecture.

C'est à Gravedona qu'il fut question de réunir le grand concile œcuménique qui s'assembla depuis dans la ville de Trente, et que termina si heureusement, comme nous l'avons dit plus haut, saint Charles Borromée. C'eût été pour le lac de Côme une illustration de plus à ajouter à ses souvenirs littéraires et historiques.

Plus bas, on découvre le château fort de Musso, vieille fortification creusée à pic dans le roc par le vaillant Trivulce, et défendue depuis avec une rare au-

dace par le fameux Jean-Jacques Médicis, dont le tombeau est à la cathédrale de Milan. Coupable, ainsi qu'un autre capitaine nommé Pozzino, du meurtre d'Hector Visconti ordonné par François Sforze, celui-ci voulut à son tour se débarrasser de tels instruments : Pozzino fut tué ; Médicis avait reçu l'ordre de se rendre au château de Musso ; soupçonnant, dans le trajet, l'intention de Sforze, il ouvrit la lettre dont il était porteur, et se convainquit du sort qui l'attendait : aussitôt il remplaça cette lettre par une autre qui enjoignait au gouverneur de lui remettre provisoirement le commandement du fort ; et de ce roc il brava toutes les attaques de Sforze par terre et par eau, devint la terreur de sa race, fit des conquêtes aux environs, s'empara de la Valteline, et ne consentit à la paix qu'après avoir obtenu, avec le paiement de 35,000 sequins, la souveraineté, pour lui et ses descendants, de Lecco, et, en échange de la forteresse qu'il occupait, la possession de Meleguano, autre forteresse entre Milan et Lodi. Le crime fait peine chez de pareils hommes ; il gêne l'admiration qu'inspire leur prodigieux courage : quelle ne serait point leur gloire, si, au lieu d'être poussés par le danger et l'intérêt personnel, ils eussent été animés par le patriotisme et l'honneur !

Beaucoup d'autres endroits méritent d'être visités sur les bords du lac de Côme : nous n'avons parlé que des plus importants et de ceux que recommandent les chefs-d'œuvre qu'on y admire. Il faudrait encore citer plu-

sieurs villas habitées par l'aristocratie milanaise; mais, pour abréger les descriptions, il nous suffira de dire que ces splendides demeures n'auraient pas été dédaignées par les voluptueux Romains, si sévèrement censurés par Horace.

VIII

De Milan à Venise par Bergame, Brescia, Vérone, Vicence et Padoue

La route la plus directe de Milan à Venise ne passe point par Bergame; mais la plupart des voyageurs préfèrent s'écarter un peu de leur chemin que d'omettre cette ville intéressante, d'autant plus que le détour n'est pas considérable, et que la diligence impériale suit cet itinéraire.

Bergame fut fondée par les Orobiens, et passa successivement sous la puissance des Gaulois, des Romains, puis des Barbares; parmi ces derniers, elle échut aux

Lombards, qui l'érigèrent en duché. La plupart des villes du nord de l'Italie ont eu la même origine et la même destinée : comme elles aussi, Bergame eut ses petits tyrans et ses vicissitudes. Placée entre Milan et Venise, elle fut souvent forcée de prendre parti pour l'une ou pour l'autre de ces capitales importantes, et eut à souffrir de leurs longues querelles. Enfin, en 1428, elle fit partie de la république vénitienne, qui expira, comme on sait, en 1797, à l'apparition de l'armée du général Bonaparte; et depuis ce temps Bergame a partagé le sort de Milan.

Cette ville, placée dans une situation agréable, n'est pas grande et ne contient, y compris les faubourgs, qu'environ 30,000 habitants. Elle se divise en ville haute et ville basse, et présente un aspect fort pittoresque tant par ses escarpements que par ses curieux édifices. Elle est renommée encore aujourd'hui par son antique et superbe foire, qui existait déjà en 915, et qui se tient dans un immense monument composé de 540 boutiques. Ce bâtiment, l'un des plus considérables de l'Italie dans son genre, a été bâti vers le milieu du siècle dernier, et se trouve dans le faubourg Saint-Léonard.

En montant à la ville haute, on voit la cathédrale, élevée sur les dessins du chevalier Fontana; elle contient de beaux tableaux, et conserve le corps de saint Alexandre, patron de Bergame. Mais la plus belle église est Sainte-Marie-Majeure, ancienne basilique du temps

des Lombards, dont la façade est décorée de grandes colonnes soutenues par des lions en marbre rouge, et qui renferme de superbes peintures. Auprès de cette église est une chapelle où l'on voit le mausolée du célèbre capitaine Colleoni, qui, après avoir servi divers souverains, devint général des armées vénitiennes, et fut, dit-on, le premier qui mit en usage l'artillerie légère et inventa les affûts de canon. Le héros est représenté sur un grand cheval de bois doré, placé au-dessus du tombeau, monument curieux de l'histoire de l'art. Dans la même chapelle, on admire divers travaux d'ébénisterie exécutés avec une délicatesse et une élégance rares.

Les autres églises de Bergame se font également remarquer par leurs peintures. Il en est ainsi par toute l'Italie : dans chaque ville ce sont de nouveaux chefs-d'œuvre offerts à l'admiration du touriste. Nous entrons à peine dans cet admirable pays, que nous avons eu déjà à signaler à nos lecteurs une foule de tableaux, de statues, d'objets d'art de toute espèce. Mais il nous faut maintenant passer avec rapidité sur les détails, pour ne pas tomber dans des énumérations longues et fastidieuses. Notre livre, d'ailleurs, n'est point un catalogue de musée, et nous ne pouvons être tenu d'enregistrer que les choses qui sortent tout à fait de ligne et que leur importance ne permet pas de négliger.

On remarque encore à Bergame le palais appelé *Palazzo-Nuovo*, bel édifice de Scamozzi, qui est affecté aux bureaux du conseil municipal ; le *Palais de Justice*,

sous le portique duquel est une statue du Tasse, qui descendait d'une famille bergamasque; et l'*Académie*, fondée par le comte Jacques Carrara.

On sait que le personnage grotesque d'*Arlequin* est originaire des environs de Bergame; c'était dans le principe la personnification exagérée des manières, de l'accent et du jargon des habitants de la vallée Brembana, qui, du reste, se distinguent par une grande vivacité, beaucoup d'intelligence et une tournure d'esprit fort originale. Arlequin, après avoir occupé une place importante sur le théâtre italien, s'est presque naturalisé en France, où il a joui pendant longues années d'une vogue extraordinaire. Il n'y a pas encore longtemps que la mode en est passée, puisque le théâtre de Florian ne se compose presque en entier que d'arlequinades. M. Schlegel, dans son *Cours de littérature dramatique*, a voulu faire remonter l'origine d'Arlequin et de Polichinelle jusque chez les Étrusques. Ses raisons paraissent peu concluantes, mais elles sont ingénieuses et établissent une succession très singulière entre l'ancien théâtre et le théâtre moderne.

De Bergame jusqu'à Brescia on côtoie les Alpes à la distance de deux ou trois milles. Cette partie de la Lombardie est populeuse et fertile; on est forcé d'admirer l'industrie des habitants qui, par le choix des engrais et la judicieuse distribution des eaux, sont parvenus à féconder un sol qui autrefois était en quelque sorte frappé de stérilité. La plaine entre la ville et les montagnes est

riche et bien cultivée ; de l'autre côté, elle s'étend à perte de vue jusqu'à Crémone, patrie des luthiers les plus célèbres, en tête desquels figure le fameux Antoine Stradivarius, qui florissait à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe.

Les montagnes de la province de Bergame contiennent d'abondantes minières de fer et plusieurs carrières de houille qui alimentent un grand nombre de manufactures. Entre Bergame et Brescia, on rencontre le lac d'Iseo, appelé anciennement *lacus Sebinus*, et qui doit son nom actuel au bourg d'Iseo, situé sur sa rive méridionale. Le fleuve Ollio, qui forme ce lac, prend sa source dans la haute vallée Canonica.

Ce sont encore les Étrusques qui ont fondé Brescia, s'il faut ajouter foi à l'assertion de Pline : quelques historiens assignent même à cette ville une origine plus ancienne. Les Gaulois Cénomaniens, conduits par Elitorius, s'établirent plus tard dans ce lieu après en avoir chassé les habitants. Avec le temps, Brescia devint une cité florissante et la métropole de toute la contrée. Elle fut l'alliée de Rome, et prit part à la sanglante bataille de la Trebbia contre Annibal ; mais peu de temps après, elle perdit son indépendance, et fut subjuguée par sa puissante alliée. Cependant elle obtint dans la suite des priviléges importants : la faveur de Pompée lui acquit le titre de colonie romaine, et elle fut admise par César au droit de bourgeoisie.

A la chute de l'empire romain, Brescia tomba sous le

fer d'Alaric, puis d'Attila, qui la détruisit entièrement. En 489, les Goths étant revenus dans ces contrées invitèrent le peu de citoyens réfugiés dans les forêts des montagnes voisines à reconstruire leur malheureuse ville. A dater de cette époque, Brescia répara peu à peu ses désastres; mais, au moyen âge, elle eut de nouveau à subir toutes les calamités des guerres qui ensanglantèrent l'Italie. Les discordes civiles, la rivalité des nobles et du peuple augmentèrent encore ses infortunes. L'histoire de cette ville depuis le VIIIe siècle n'est qu'une longue série de malheurs jusqu'au XVIe, époque où les Français s'en emparèrent. Louis XII y fit son entrée solennelle avec une pompe tout à fait inusitée. Mais bientôt les vainqueurs abusèrent de leur pouvoir; et les Bressans, ne pouvant plus supporter leur tyrannie, se révoltèrent. Il s'agissait de remettre Brescia sous la domination vénitienne, et pour cela il fallait massacrer tous les Français. Le complot fut découvert, mais trop tard; les insurgés purent se rendre maîtres de la place, et tous les Français qui n'eurent pas le temps de prendre la fuite furent égorgés. Gaston de Foix, pour venger ce massacre, partit en toute hâte de Bologne, où il se trouvait alors, s'empara de Brescia et la livra au pillage pendant trois jours. C'était en 1512 que se passaient ces tristes événements. Un demi-siècle après environ, la peste étendait ses ravages sur cette malheureuse cité; en 1630, le même fléau décima sa population; plus tard enfin, l'explosion d'une poudrière ruina une partie

de la ville et fit périr un grand nombre d'habitants.

Brescia, cependant, résista à tous ces désastres et se releva constamment de ses ruines. Les guerres de la révolution, les campagnes d'Italie lui portèrent de nouveaux coups; mais vingt-cinq années de paix et de repos lui ont permis depuis de se réparer et de s'embellir.

Cette ville présente une forme carrée, si on y comprend la colline au sommet de laquelle s'élève le fort, et elle est traversée par deux rivières qui lui sont d'un grand secours pour ses nombreuses fabriques et pour son commerce. L'industrie y est assez florissante : on y trouve des manufactures d'armes blanches et d'armes à feu, de coutellerie et de toute sorte d'objets en fer et en acier, ainsi qu'une grande quantité de métiers pour la fabrication des tissus de lin et de coton. Les environs de Brescia, et en général toute la province dont elle est le chef-lieu, sont plantés de mûriers, dont le produit, uni au commerce de soie qui y est très actif, est pour le pays une source de richesses. Le seul aspect de cette contrée suffit pour convaincre le voyageur que ses habitants y jouissent presque tous d'une honnête aisance.

Indépendamment des deux rivières dont nous avons parlé, Brescia est arrosée par près de 500 fontaines dont quelques-unes sont d'une architecture monumentale. Les murailles ont trois milles de circuit et renferment dans leur enceinte 5,570 maisons et 35,000 habitants.

On remarque à Brescia un assez grand nombre de

ruines romaines, parmi lesquelles se distingue un temple de marbre consacré à l'empereur Vespasien l'an 72 de notre ère. Ce monument a été récemment découvert. On a eu l'heureuse idée d'y réunir toutes les antiquités trouvées lors des fouilles qui ont été faites à diverses époques tant à Brescia que dans les campagnes environnantes. La plupart de ces antiquités sont fort précieuses, entre autres une statue ailée, représentant la Victoire, chef-d'œuvre de la fonderie grecque. Toutes les inscriptions qu'on a pu recueillir sont placées, dans un ordre méthodique, sur les parois intérieures du temple; leur classification a été dirigée par le docteur Jean Labus, savant archéologue de Brescia.

A côté du temple de Vespasien, il y a un théâtre antique. Presqu'en face s'élève un bâtiment qu'on suppose avoir été la Curie, puisqu'il paraît certain que la petite place qui lui est contiguë servait de forum, au temps des Romains.

Brescia possède aussi de fort beaux monuments modernes.

Le palais communal, nommé *la Loggia*, est bâti sur une belle place et vis-à-vis de portiques. Le premier étage a été dessiné par Tormentone, le second par Sansovino, et les grandes fenêtres qui y ont été ajoutées sont du célèbre Palladio. Commencé en 1492, ce superbe édifice, tout en marbre, ne fut terminé qu'en 1574. L'année même qui suivit son achèvement, il fut incendié, et la grande salle du palais fut entièrement détruite;

accident qui fut attribué à la perfidie des Vénitiens : ils voulaient anéantir ainsi les titres contenus dans les archives de la Loggia, et qui constataient les priviléges et les droits octroyés aux Bressans par les empereurs Henri VI et Henri VII, et confirmés par les doges Foscari et Lorédan. Cet acte de trahison et de fourberie politique était bien digne des gouvernements italiens du moyen âge!

L'ancienne cathédrale peut être considérée comme un des plus vieux édifices de l'Italie : elle paraît dater du VIIe siècle et avoir été fondée par les Lombards, bien qu'on l'ait prise pour un temple païen. Deux saintes reliques y sont conservées avec la plus grande vénération : ce sont d'abord un morceau assez considérable de la vraie croix donné à Manfredi, évêque de Brescia, par le pape Eugène III, en 1149 ; puis l'oriflamme portée à la croisade par l'évêque Albert qui, à la tête des Bressans, s'empara de Damiette en 1221, et planta ce même étendard sur les murs de la ville. Le vieux Dôme possède de bonnes peintures de Pierre Rosa, élève du Titien, et plusieurs autres d'Alexandre Bonvicini, surnommé le Moretto, et l'un des plus grands maîtres de l'école vénitienne.

La nouvelle cathédrale s'élève à côté de l'ancienne; c'est un beau monument du XVIe siècle, mais qui a été retouché nombre de fois depuis son origine jusqu'en 1825. Basilio Mazzali fut l'architecte de sa belle coupole. La fondation et l'achèvement de cette église sont dus à

la religieuse libéralité des habitants de Brescia, qui furent toujours fort bien secondés par leurs évêques.

L'église de Sainte-Affre renferme d'excellents tableaux des peintres les plus renommés, parmi lesquels il faut distinguer surtout la *Femme adultère* du Titien, admirable figure d'une expression vraie et touchante, et le *Martyre de sainte Affra*, l'un des premiers chefs-d'œuvre de Paul Véronèse, qui a fait son propre portrait en peignant l'une des têtes coupées qu'on aperçoit dans un coin du tableau : singulière fantaisie d'artiste qui, du reste, est bien conforme au sombre génie des Italiens du xve et du xvi siècle. Les autres peintures sont du Tintoret, de Palma le Jeune, de Bassano et de César Procaccini.

Dans l'église de Saint-Nazaire-et-Saint-Celse, le Titien a peint le devant du maître-autel, divisé en cinq compartiments, et le Moretto, par ses beaux ouvrages, a su dignement soutenir le voisinage du Titien.

Les églises Saint-François, Sainte-Marie-des-Grâces, Saint-Jean, Sainte-Marie-des-Miracles, Sainte-Euphémie, Saint-Alexandre, etc., contiennent toutes d'excellentes peintures des grands maîtres.

Brescia compte aussi un assez grand nombre de galeries particulières fort riches en objets d'art : telles sont principalement celles des comtes Lecchi et Paul Tosi.

Le *Campo-Santo* (cimetière) de Brescia, situé hors de la porte Saint-Jean, est un grand et noble édifice, commencé en 1815 et construit sur les dessins de

l'architecte Vantini. On y voit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, des sculptures remarquables exécutées par Démocrite Gandolfi, artiste bolonais.

Le voyageur ne doit pas oublier de visiter la bibliothèque publique dite *Quiriniana*, du nom du célèbre cardinal Quirino, évêque de Brescia et fondateur de cet utile établissement. Sans parler des manuscrits précieux qui remontent jusqu'au VIIIe siècle, la *Quiriniana* contient une quantité considérable de livres rares, une riche collection de gravures sur bois et sur cuivre, toutes fort anciennes ; un beau cabinet de physique, etc. Au nombre des objets curieux de cette bibliothèque se trouve une croix de forme grecque, appelée la *Croce magna*, enrichie des deux côtés de camées, de pierres orientales et d'autres pierres fines d'une rare beauté. On prétend que Didier, dernier roi des Lombards, fit présent de cette croix à sa fille Ansberg, abbesse du couvent de Sainte-Julie.

Au sortir de Brescia, la route de Venise se dirige vers l'est et traverse de fertiles campagnes. On passe bientôt à Lonato et à Desenzano, deux villes que la campagne d'Italie de 1796 a rendues célèbres ; puis on arrive au lac de Garda.

Ce lac était appelé *Benacus* par les anciens : son nom moderne lui vient d'un château ainsi nommé, qui existe sur ses bords. Sa longueur est de onze lieues ; sa largeur dans la partie haute n'est que d'une lieue, tandis que dans la partie inférieure, elle est de douze milles.

Sa plus grande profondeur est de 290 mètres. Au commencement de l'été, le niveau du lac s'exhausse d'environ cinq pieds à cause de la fonte des neiges et des pluies du printemps. Les eaux sont légères, pures et transparentes; leur température se maintient de quelques degrés au-dessus de l'atmosphère; vers le fond elles sont très froides en été, et très chaudes en hiver, lors même que leur surface est presque gelée. Quoique ce lac soit garanti du vent par les hautes montagnes qui l'entourent, il est néanmoins soumis à des tempêtes qui en rendent la navigation très dangereuse. On sait que Virgile a chanté ses orages et le mugissement de ses ondes, et depuis ce temps le lac de Garda n'a point dégénéré, puisqu'il a fallu pourvoir d'une double machine le bateau à vapeur qui le parcourt.

On prétend que ce lac a été formé par les eaux venues du Tyrol et du pays de Trente, et on fonde cette opinion sur la ressemblance parfaite qui existe entre les pierres alpines de ces deux pays et celles du lac de Garda Les alluvions et les éboulements de terrain tendent de jour en jour à combler cet immense bassin, et ont déjà rempli quelques petits ports: il est donc certain qu'autrefois le lac était beaucoup plus considérable. Sa diminution progressive serait encore plus sensible, si des sources ne compensaient en partie la perte des eaux produite par l'évaporation et par l'écoulement de la rivière du Mincio, qui s'en échappe vers la partie la plus méridionale. On remarque, en effet,

dans le fond du lit des courants assez rapides, mais qui ne suivent pas de direction fixe et constante.

Les rives du lac offrent au naturaliste plusieurs espèces de coquillages qui se distinguent par la variété et par l'éclat de leurs couleurs.

Les collines qui s'élèvent le long des bords sont peu fertiles en céréales, mais en revanche elles étalent aux yeux du voyageur des bosquets d'orangers et de mûriers, des berceaux et des festons de vignes. Le rivage est parsemé de maisons de campagne, de jolis villages et de petites villes, dont quelques-unes possèdent des ports sûrs et commodes qui donnent au commerce du lac une grande importance. Le plus considérable de ces ports est celui de Desenzano.

Tous les environs de ce lac magnifique sont dignes d'être visités avec attention ; les belles papeteries de Toscolano et de Maderno, la cascade de Ponale, les palais Bettoni et Bogliano, les coteaux de Bardolino, où croissent ces figues succulentes que le grand Soliman rappelait toujours aux esclaves chrétiens avec une satisfaction toute gastronomique, et une foule d'autres lieux pittoresques offrent au touriste des excursions du plus grand intérêt.

Dans le milieu du lac se trouve une petite île, d'un mille à peu près de longueur, où le comte Lecchi a fait bâtir une élégante maison et planter un jardin botanique qu'embellissent une foule de plantes rares.

A l'extrémité, du côté du midi, s'avance dans le bas-

sin la péninsule de Sermione, dont la longueur est de deux milles. Catulle, séduit par la beauté de sa situation, y avait fixé sa résidence, et l'on présume que les restes d'habitation qu'on y voit encore sont les débris de sa maison; c'est pourquoi, dans le pays, on appelle ces ruines les *Grottes de Catulle*. Aussi le chantre du moineau de Lesbie a-t-il célébré ces délicieuses contrées.

Avant d'arriver à Vérone, il faut traverser Peschiera, forteresse située à l'endroit où le Mincio sort du lac. Le Dante parle ainsi de cette place importante :

Siede Peschiera bello e forte arnese
Da fronteggiar Bresciani e Bergamaschi
Onde la riva intorno più discese.

Depuis que ces vers ont été écrits, Peschiera est devenue encore plus considérable qu'elle ne l'était alors. Vers la fin du gouvernement de Venise, elle avait subi des mutilations de toute espèce, et était tombée dans un état de délabrement presque complet; mais l'un de nos officiers du génie les plus distingués, M. le général Haxo, l'a réparée, et plus récemment on y a fait des augmentations notables.

Vérone, avec ses vieilles murailles flanquées de tours couronnées de créneaux, ses monuments antiques, son architecture féodale, ses longues et larges rues, ses

Le lac de Garda.



souvenirs du moyen âge, offre un aspect tout particulier. Comme l'a fait observer un auteur moderne, une pareille ville devait être la capitale et le digne séjour de ce Can-Grande della Scala, Auguste du moyen âge, qui recevait dans sa cour littéraire le Dante et d'autres poëtes proscrits. Un de ces réfugiés a donné le détail de la noble et ingénieuse hospitalité que l'on recevait à Vérone, du temps de ce magnifique seigneur; c'est Sagatius Mucius Gazata, historien de Reggio, cité souvent par M. de Sismondi dans son *Histoire des Républiques italiennes*. Divers appartements, dit cet écrivain, étaient assignés aux personnes admises dans cette cour splendide; à chacune d'elles, le seigneur de la Scala donnait des domestiques et une table servie avec abondance. Leurs appartements étaient indiqués par des symboles et des devises : la Victoire pour les guerriers, l'Espérance pour les exilés, les Muses pour les poëtes, Mercure ou Apollon pour les artistes, le Paradis pour les prédicateurs et les prêtres : singulier assemblage de sacré et de profane! Les salles étaient ornées de tableaux qui rappelaient les vicissitudes de la fortune. Pendant les repas, des musiciens, des bouffons et des joueurs de gobelet parcouraient ces appartements. Souvent le prince appelait à sa propre table quelques-uns de ses hôtes, surtout Guido de Castello et Dante Alighieri, qui le charmait par son génie. On retrouve dans plusieurs passages de la *Divine Comédie* des allusions à l'exil du Dante et à l'hospitalité qu'il reçut

auprès de Can-Grande. Voici la traduction de quelques-unes des strophes du *Paradis ;* ce sont peut-être les vers les plus touchants que l'exil ait jamais inspirés : « Tel qu'Hippolyte partit d'Athènes par la perfidie impitoyable de sa marâtre, de même il te faut partir de Florence. Voilà ce que l'on veut, voilà ce que l'on cherche ; et ce qui se médite contre toi t'arrivera bientôt là où le Christ tout le jour se marchande... Tu laisseras tout ce que tu chéris le plus tendrement : car tel est le premier trait que lance l'arc de l'exil. Tu éprouveras combien est amer le pain d'autrui, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier de l'étranger. Et ce qui t'accablera davantage sera la compagnie malfaisante et ennemie avec laquelle tu tomberas dans ce précipice.... Ton premier refuge et ton premier abri sera la générosité du grand Lombard, qui porte (dans ses armoiries) le saint oiseau sur l'échelle. »

Mais il paraît que la fierté sauvage du Dante ne s'accommodait pas toujours de l'accueil qu'il trouvait à la cour du seigneur de Vérone. Avec son caractère à la fois fougueux et sombre, il dut se faire des ennemis parmi les courtisans au milieu desquels il était obligé de vivre. Et, en effet, on rapporte que ces courtisans cherchaient parfois à l'humilier. Un jour, par exemple, qu'il dînait à la table de Can-Grande, ils ne lui avaient servi que des os, et ils attendaient tous, les yeux fixés sur lui, l'effet de cette plaisanterie grossière, lorsqu'il les apostropha de ces mots, qui étaient une insulte pour eux

et pour leur maître : « *Minimè mirum si canes ossa sua comederunt; ego autem non sum canis.* » Cette phrase traduite perd tout son sel, puisqu'elle renferme un jeu de mots sur le nom de *Can* qui, en latin, veut dire *chien*. Il est singulier de voir le Dante faire des calembours.

Une autre fois, le Dante ne paraissait pas prendre plaisir aux grimaces et aux plaisanteries d'un certain bouffon, malgré le succès que ce dernier obtenait à la cour; interrogé par le prince lui-même pourquoi seul il méprisait celui qui charmait tout le monde : « C'est, dit-il, que la ressemblance des mœurs fait les amis. » Le Dante payait ainsi par des satires et des injures l'hospitalité qu'il recevait si généreusement.

C'est pendant son exil que le Dante composa sa *Divine Comédie*, cette encyclopédie immense où sont résumées toutes les connaissances de son époque, cet ouvrage si grandiose, si majestueux, si varié, si énergique, dont on ne trouve aucun modèle dans les temps antérieurs, et qui n'a jamais été surpassé depuis; ce poëme enfin tout national et historique, dans lequel se personnifie en quelque sorte l'Italie du moyen âge, et qui a fait dire de son auteur qu'en s'élevant, il avait soulevé avec lui tout son siècle.

Dans une des églises de Vérone, à San-Fermo, se trouvent les tombeaux de deux descendants du Dante, Pierre et Louis Alighieri, le premier fort versé dans les lettres grecques et latines, le second habile jurisconsulte; ces

monuments leur ont été élevés par leur frère François Alighieri, homme fort instruit lui-même : on aime à voir cette illustre race rester fidèle jusqu'au bout au culte de la science.

L'origine de Vérone remonte à une haute antiquité : on pense qu'elle fut bâtie vers le IVe ou le Ve siècle avant l'ère chrétienne, et Tite-Live en attribue la fondation aux Libériens, peuple gaulois. Les Étrusques et les Vénètes l'occupèrent plus tard les uns après les autres; puis ensuite les Romains. La guerre de Marius contre les Cimbres, et une partie de la guerre civile qui éclata entre Othon et Vitellius eurent lieu sur son territoire. Constantin la prit d'assaut en 312; Stilicon, général d'Honorius, y battit, en 402, les Goths commandés par Alaric. Dans la suite, Vérone eut son gouvernement particulier, comme toutes les villes principales du nord de l'Italie, et entra dans la fameuse ligue lombarde contre les empereurs d'Allemagne. Mais elle ne tarda pas à être partagée entre deux factions, les Guelfes et les Gibelins, et les discordes civiles firent couler dans cette malheureuse cité des torrents de sang. Ce furent ces troubles intérieurs qui donnèrent naissance à l'inimitié des familles illustres des *Cappelletti* et des *Montecchi*, que nous appelons *Capulets* et *Montaigus*. Qui ne sait l'histoire de Roméo et Guliette? Qui n'a lu dans Shakspeare le récit touchant de leurs infortunes et de leur fin tragique? On montre encore dans un jardin qui fut, dit-on, autrefois un cimetière, le prétendu sarcophage de l'é-

pouse de Roméo : ce n'est, à bien prendre, qu'une espèce d'auge fort peu curieuse et dont rien ne garantit l'authenticité; cependant madame de Staël et un antiquaire de Vérone fort instruit le regardent comme véritable. Quoi qu'il en soit, cette tombe est l'objet d'honneurs excessifs : une grande princesse a fait monter un collier et des bracelets de la pierre rougeâtre dont elle est formée; d'illustres étrangères, de jolies femmes de la ville portent à leur cou un petit cercueil de la même pierre. Tout cela me fait croire qu'il en est du sépulcre de Juliette comme de la perruque de Rousseau à Ermenonville, comme des rideaux du lit de Voltaire à Ferney, comme de la plume qui a signé l'abdication de Napoléon à Fontainebleau. Dans un siècle où l'on croit si peu aux miracles, il est étonnant qu'on ajoute une foi si crédule à cette *miraculeuse* multiplication du même objet, toujours vendu et toujours à vendre.

Après avoir été quelque temps florissante sous les Scaligers et sous Mastino, Vérone, ville italienne de second ordre, subit tour à tour la domination de Venise et de Milan : aussi, immédiatement après le règne de ces princes, son histoire se confond-elle avec celle des deux villes qui l'ont successivement retenue en leur pouvoir.

Le nom de cette cité se rattache à quelques-uns des événements contemporains. C'est à Vérone que le comte de Provence se réfugia pendant l'émigration avec plusieurs de ses serviteurs fidèles; mais il ne jouit pas long-

12

temps de cet asile : le 15 avril 1796, le sénat de Venise, craignant de se compromettre vis-à-vis du gouvernement français, enjoignit à Monsieur, qui depuis la mort du fils de Louis XVI avait pris le nom de Louis XVIII, de quitter Vérone et les états de la république.

Vérone est située dans une plaine élevée de sept mètres environ au-dessus du niveau de la mer Adriatique, et peut avoir 12,750 mètres de circuit. C'est une place forte qui, de nos jours, tend à prendre peu à peu une certaine importance, en raison des fortifications nouvelles qu'on y construit. Elle est bâtie sur les bords de l'Adige, qui la divise en deux parties communiquant entre elles par quatre beaux ponts dont le plus remarquable est celui appelé *Ponte del Castel Vecchio* : on vante beaucoup l'une de ses arches qui a 145 pieds d'ouverture; le fameux pont du Rialto à Venise ne mesure que 99 pieds; mais il existe un pont à Brionde, en Auvergne, qui en a 172.

Le monument le plus curieux de cette ville est l'amphithéâtre romain construit par Trajan, l'un des édifices de ce genre les mieux conservés qui existent en Europe. Il est loin sans doute de la grandeur du Colysée de Rome ou des Arènes de Nîmes; mais il est dans un meilleur état, et à ce titre il est digne de toute l'attention du voyageur, auquel il donne une idée plus complète de ce qu'étaient sous les Romains ces cirques, ces théâtres gigantesques qui recevaient dans leur enceinte des populations entières.

Lorsque cet édifice est couvert des vingt-deux mille



Amphithéâtre, à Vérone.

spectateurs qu'il peut contenir, il n'existe pas au monde de réunion plus imposante. En 1769, on donna dans l'amphithéâtre un grand combat de taureaux qui fit accourir presque tous les habitants de la ville et des environs. Joseph II assista à un spectacle pareil; et, en 1822, on donna aussi une semblable représentation en l'honneur des souverains réunis à Vérone. En temps ordinaire, le milieu du cirque est occupé par un petit théâtre de marionnettes qui produit un singulier contraste avec ces ruines immenses, et surtout avec le souvenir des anciens combats de gladiateurs.

L'extérieur de l'amphithéâtre est habité par les basses classes du peuple, de même que les Arènes de Nîmes. Cette occupation des monuments antiques par quelques pauvres artisans ajoute je ne sais quoi d'original à la physionomie pittoresque de ces débris. C'était peut-être à quelqu'un de ces obscurs habitants du superbe amphithéâtre de Vérone que le Dante disait, dans son indignation de l'entendre écorcher, en chantant, ses admirables poésies : « Si tu ne veux pas que je gâte tes affaires, ne gâte pas les miennes ; tu chantes mon livre et tu ne le dis pas comme je l'ai fait. Ce sont mes outils à moi, et tu me les gâtes. » Et en même temps il prenait les outils de l'ouvrier et les jetait dans la rue.

Les tombeaux des magnifiques seigneurs de Vérone, légères pyramides gothiques surmontées de la statue équestre de chaque prince, sont d'une architecture délicieuse; mais ces vieux sépulcres en plein air produi-

raient plus d'effet s'ils se trouvaient sur une place moins étroite. Le plus splendide de ces mausolées est celui de Can Signorio, l'un des successeurs de Can-Grande. Nulle part on ne trouve autant de grands criminels que dans cette enceinte. Can Signorio assassina publiquement Can Grande II au milieu de la rue, près de son palais; et dans ses derniers moments il fit étrangler son plus jeune frère Alboin, pour assurer sa succession à ses fils naturels, Antoine et Barthélemy, dont le premier, à peine sur le trône, fit poignarder l'autre. Certes, la fable a raconté moins d'horreurs des frères ennemis de Thèbes que l'histoire n'en rapporte de ceux de Vérone.

L'arc de Gavius était encore, il y a trente ans, un autre précieux débris de l'antiquité. Ses colonnes élégantes, ses riches chapiteaux qui jonchent la terre et qui s'enfouissent de jour en jour sous les immondices de la *Cittadella*, sont une de ces ruines de la civilisation non moins nombreuses, non moins regrettables, et bien plus complètes que celles de la barbarie.

A Vérone, comme dans beaucoup d'autres villes d'Italie, la principale église n'est point la cathédrale, mais bien l'église de quelque saint populaire, puissant par la parole, et bienfaiteur du pays : c'est ainsi que Saint-Zénon, Saint-Antoine, Saint-Pétrone sont véritablement les premiers édifices religieux de Vérone, de Padoue et de Bologne, bien supérieurs à la cathédrale, malgré la prédominance officielle de celle-ci. On dit que le temple de Saint-Zénon fut fondé par Pépin, fils de Charlemagne,

roi d'Italie. Quant au Dôme, c'est un beau monument gothique qui renferme d'excellentes peintures. La porte est surmontée des figures des trois reines qui ont contribué à l'édification de l'église; ce sont : la mère de Charlemagne, sa femme et sa fille, qui depuis sont devenues les trois vertus théologales, et au-dessous desquelles on a écrit les mots *fides*, *spes*, *caritas*. Dans une des chapelles se trouve une énorme arête de poisson, étrange instrument de supplice qui, selon la tradition populaire, aurait servi à décapiter les saints martyrs Fermus et Rusticus.

Nous ne parlerons de l'église Sainte-Hélène que parce que, le 15 janvier 1520, on vit un homme pauvre, exilé, soutenir dans cet édifice, devant une nombreuse assemblée, une thèse en latin sur la terre et l'eau : l'auteur de cette bizarre dissertation était le Dante!

Nous ne citerons aussi l'église Saint-Bernardin qu'à cause de sa chapelle Pellegrini, véritable chef-d'œuvre de San-Micheli. Si dans les ouvrages littéraires quelques pages, quelques lignes suffisent pour révéler le génie des hommes supérieurs, il doit en être de même dans les beaux-arts : la chapelle Pellegrini est un des plus beaux titres de gloire de son habile architecte. Telle est son heureuse disposition, sa conservation parfaite, et l'excellente qualité de la pierre employée à la construire, que ce monument semble n'être achevé que d'hier, quoique déjà il compte trois siècles d'existence.

Vérone possède bien quelques autres églises, telles que

Saint-Sébastien, puis Sainte-Marie-in-Organo, dont la sacristie est citée comme la plus belle de l'Italie, et enfin Saint-Georges-Majeur, qui toutes trois mériteraient les honneurs d'une description tant par les tableaux qu'elles renferment que par les ornements qu'elles doivent à la sculpture; mais nous épargnerons au lecteur des détails souvent ennuyeux, et dont peut-être nous n'avons été déjà que trop prodigue. Si nous avons cité ces trois églises, ce n'est que pour dire encore un mot de San-Micheli, leur auteur. Cet artiste extraordinaire semble le constructeur universel de Vérone, comme Palladio est celui de Vicence : palais, chapelles, tombeaux, portes, remparts, San-Micheli a tout fait.

Dans le quartier de la ville appelé Véronetta, on voit encore quelques curieux édifices anciens et modernes, entre autres un grand portique, nommé *Porta de' Borsari*, où se trouve une inscription qui date du temps de l'empereur Gallien. Les jardins du Palais Giusti s'étendent aussi de ce côté; on y jouit d'un coup d'œil magnifique non seulement sur toute la ville, mais encore sur une étendue immense de pays; la vue est bornée seulement au loin par les montagnes que domine le Monte-Baldo, surnommé le Jardin des Alpes.

Sur une des places publiques de Vérone (le marché aux herbes, je crois), on remarque une colonne qu'il suffisait autrefois à un débiteur de toucher pour être à l'abri des poursuites de ses créanciers : c'était là un étrange privilége, bien ridicule assurément, si nous le

jugeons à notre point de vue, mais qui prouve combien les anciens étaient ingénieux à se créer des moyens d'échapper à la contrainte par corps, si redoutable chez les peuples libres.

Peu de villes ont produit autant d'hommes illustres que Vérone. Elle est la patrie de Catulle, de Cornelius Nepos, de Vitruve, d'Emilius Marcus, de Panvinio, de Guarino, de Maffei, des deux Ricci, de l'Orbetto, de Sartori, etc. Elle s'honore d'avoir donné le jour à Paul Véronèse, ce peintre si célèbre par la fertilité de son talent, par la vérité de ses couleurs, par le naturel de ses admirables compositions. La France a la gloire de posséder le plus vanté de ses tableaux, les *Noces de Cana*, magnifique page qui résume à elle seule toutes les brillantes qualités de son auteur. Chose extraordinaire! cette vaste peinture, qui contient plus de cent personnages, ne fut payée que quatre cents francs de notre monnaie! Assurément, à ne juger que par ce fait, le siècle où vivait Paul Véronèse n'était point celui de l'âge d'or.

Dans les environs de Vérone est né Jules-César Scaliger, dont on disait qu'il n'y avait point eu de plus grand philosophe depuis Aristote, de plus grand poëte depuis Virgile, de plus grand médecin depuis Hippocrate.

Nous ne quitterons pas cette belle cité sans parler de la basilique Saint-Nazaire-et-Saint-Celse, la plus vieille antiquité chrétienne du pays et même de toutes les pro-

vinces vénitiennes, puisqu'elle remonte au VIe siècle. Les grottes qui l'avoisinent servirent de retraite aux premiers chrétiens, et sont comme les catacombes de Vérone. En parcourant ces sombres souterrains, on ne peut se défendre d'une profonde émotion au souvenir des malheurs qu'ont eu à subir les zélateurs du Christ au commencement de notre ère; combien on admire cette foi enthousiaste qui leur fit préférer les persécutions et les supplices au parjure et à l'apostasie! Quel spectacle sublime que celui de cette église naissante, obligée de se cacher dans les entrailles de la terre pour adorer son Dieu, elle qui devait un jour être la reine du monde; de cette église que le monde entier semblait repousser alors, bien qu'elle lui apportât l'intelligence et la liberté! Tels sont les impénétrables décrets de la Providence : elle se sert pour arriver à ses fins des moyens en apparence les plus faibles; elle élève les humbles et abaisse les superbes, comme dit l'Écriture: *Humiles implevit bonis, et divites dimisit inanes.*

Après avoir quitté Vérone pour reprendre sa route vers Venise, le voyageur rencontre les fameux champs de bataille d'Arcole et de Rivoli, si célèbres dans nos fastes militaires, puis bientôt après le village de Montebello, qui a donné son nom à l'illustre maréchal Launes, à celui que Napoléon appelait *le brave des braves.*

Nous arrivons à Vicence, la ville de Palladio.

Cette cité peut à juste titre se vanter d'être une des plus anciennes de l'Italie; c'est pourquoi il est très dif-

ficile de dire quels furent ses premiers fondateurs : à cet égard, les savants ne s'accordent guère, et nous ne chercherons pas à les mettre d'accord. Ce qu'il y a de certain, c'est que Vicence fut un municipe des Romains, auxquels elle fournit une foule d'hommes distingués qui occupèrent des charges importantes sous la république et même sous les empereurs. A l'arrivée des Goths, elle fut saccagée par Attila; soumise ensuite aux Lombards, puis aux rois d'Italie, elle secoua le joug et forma quelque temps une république particulière. Ce fut en cette qualité qu'elle entra dans la ligue lombarde contre Frédéric Barberousse, et qu'elle prit part à la paix de Constance, signée entre la ligue et ce prince en 1183. Mais cette liberté éphémère ne lui procura aucun avantage. La tyrannie du despotisme étranger ne fit que céder la place à la tyrannie des factions et aux désastres des guerres civiles. Au reste, elle eut cela de commun avec toutes les républiques qui surgirent à cette époque.

En 1236, Vicence fut livrée aux flammes par l'empereur Frédéric II, et l'on peut dire que l'existence politique de cette ville s'éteignit avec cet incendie. Depuis lors, elle changea fréquemment de maître, sans jamais retrouver cette paix dont elle avait joui pendant quelques années, dans les premiers temps de son indépendance.

Traversée par deux torrents, le Bacciglione et le Retrone, qui la désolent par des inondations fréquentes,

Vicence a six beaux ponts, dont l'un, appelé le pont *delle Barche*, est d'une grandeur imposante, mais qui semble démesurée, quand on la compare avec la largeur de la rivière, dont les eaux sont très basses en été. C'est ce qui faisait dire à un plaisant : « Vendez votre pont, ou achetez une rivière. »

La ville est jolie, malgré son extrême saleté. Elle compte 25,000 âmes, et se glorifie d'être le berceau d'André Palladio, le créateur de ses palais et de ses monuments, qui attestent à la fois le talent de l'artiste et son amour pour sa patrie.

Palladio naquit en 1518. De bonne heure le goût de l'architecture se développa en lui, et il voyagea pour étudier les grands monuments des anciens; c'est ainsi qu'il vint en France pour visiter les antiquités de Nîmes. Il avait été employé à la construction de Saint-Pierre de Rome, lorsque la mort de Paul III fit suspendre les travaux qui lui avaient été confiés. Il se rendit alors en Toscane, où il construisit la facade du palais du grand-duc à Campo Marzo. Puis, il fut appelé à Venise : il s'y trouvait lors du passage par cette ville de Henri III, qui quittait la couronne de Pologne pour celle de France; et on le chargea de la direction d'une fête donnée par la république à ce monarque. Les magnificences qu'il déploya à cette occasion ne peuvent être facilement décrites. Au nombre des divertissements qu'il imagina, il y avait une sorte de danse fort originale, assez semblable à celle que nous

appelons aujourd'hui *polonaise*, et dans laquelle tous les jeunes nobles vénitiens défilèrent, donnant la main à une jeune dame, devant le roi et le doge. On raconte qu'au moment où parurent les premiers couples, Henri III ôta sa toque pour les saluer, et qu'ensuite il la remit; mais son ambassadeur lui ayant dit à l'oreille que ceux qui suivaient, et qui étaient plus de quatre cents, étaient également des nobles, c'est-à-dire de la caste des souverains de la république, alors le roi dit au doge que puisqu'il y avait là tant de princes et de princesses il ôterait de nouveau sa toque pour les saluer, mais qu'il ne la remettrait que lorsque tous seraient passés. Il paraît, du reste, que la fête plut au monarque français, car, avant de partir, il adressa à Palladio de grands compliments.

On ne saurait énumérer le nombre prodigieux d'édifices publics et de maisons particulières que cet artiste a fait construire. Quoiqu'il se servît alternativement des cinq ordres d'architecture, il avait une espèce de prédilection pour l'ordre ionique.

Palladio était non seulement grand architecte, mais encore excellent dessinateur, et l'on conçoit que le prince de Condé ait voulu à tout prix acquérir quelques dessins de ce maître. En 1575, il publia les *Commentaires de César* sur la version de Baldelli, ornés de quarante et une planches. Il est, de plus, auteur d'un traité d'architecture qui obtint un tel succès, que dans l'espace de soixante-douze ans on en fit six édi-

tions à Venise, et qu'on le traduisit dans toutes les langues de l'Europe. Enfin, pour que rien ne manquât à sa gloire, les architectes de toutes les nations l'ont pris pour modèle ; et jusque chez les peuples du nord, on retrouve son genre d'architecture : ainsi en Suède, il y a de très beaux édifices modernes construits sur ses dessins et dans son style.

Malheureusement, à Vicence, à côté des splendides constructions dues à son génie se trouvent des maisons d'une pauvreté abjecte, et les magnifiques statues de marbre qu'il a fait élever servent d'appui à d'innombrables mendiants et à des soldats oisifs qui viennent là s'étendre au soleil.

Parmi les palais de Vicence, il faut d'abord placer les deux palais publics, celui *della Ragione* et celui *del Capitanio*. Le premier est, à proprement parler, le Palais de Justice de la ville : c'est là que siégent les tribunaux; il est situé sur la place *de' Signori*. La façade du second s'élève sur un des côtés de la même place. Tous deux sont de Palladio. On a pretendu que cet artiste avait donné aux Vicentins le goût de bâtir dans une intention perfide, et afin de ruiner plusieurs familles dont il avait à se venger. Assurément, voilà un singulier calcul-mais il est plus probable que ses ennemis et ses rivaux ont inventé cette calomnie absurde, dans l'impuissance de trouver contre lui rien autre chose à dire.

Il y a près de vingt maisons à Vicence qui passent pour être de Palladio. Si on ne peut raisonnablement

les lui attribuer toutes, il faut bien reconnaître qu'elles sont également dues à des artistes fort distingués.

Nous citerons encore comme un chef-d'œuvre de l'architecte vicentin le théâtre Olympique, créé par les membres de l'académie du même nom pour y représenter les tragédies de Sophocle et d'Euripide, traduites en italien. Cet édifice fut construit au XVIe siècle, sur la place de l'Isola, dans un grand bâtiment où l'on entre par sept rues, à l'imitation des théâtres antiques. Toutefois, au lieu d'être en pierre ou en marbre, le théâtre Olympique est en bois, hormis les murs de soutenement et les statues dont il est décoré. Palladio a réuni dans ce monument tout ce que la convenance des modernes pouvait accorder au goût de l'antiquité. Ce chef-d'œuvre couronne dignement une vie d'artiste si bien remplie. Les études, les fatigues et les voyages avaient altéré la santé de ce grand homme, qui mourut le 19 août 1580, à un âge où il pouvait encore produire de nouveaux ouvrages et terminer ceux qu'il avait commencés. Comme il n'arrive que trop souvent, plusieurs de ceux-ci furent gâtés par les architectes auxquels on en confia l'achèvement.

Voltaire assure que c'est au théâtre Olympique que fut jouée, en 1514, la *Sophonisba* du Trissino. On sait que cette pièce fut la première des tragédies dites *classiques* : ainsi Vicence est le berceau de la triple unité; c'est un titre qui doit la rendre sacrée pour tout poëte dramatique resté fidèle aux règles d'Aristote.

On compte à Vicence plus de soixante églises, presque toutes riches en peintures des premiers maîtres; mérite d'autant plus grand que la ville doit à ses propres artistes la plupart des chefs-d'œuvre qu'elle renferme.

Terminons notre visite des principaux monuments de cette cité par une sorte de pèlerinage à la célèbre église *della Madonna del Monte*. Un arc de triomphe, situé dans un faubourg de Vicence, et donnant entrée sur un immense escalier qui s'élève jusqu'au sommet d'une montagne, conduit à un beau portique de deux milles de longueur, et assez semblable à celui de Bologne. On arrive à la porte du lieu saint sous cette longue galerie d'un aspect grandiose et noble, quoique cependant elle offre un défaut de perspective assez extraordinaire; car chaque arcade a un de ses piliers plus court que l'autre, de sorte que l'aplomb semble manquer partout. L'intérieur de la basilique est d'une belle simplicité; mais rien n'égale la splendeur et la magnificence de la chapelle de la vierge : les ornements somptueux qui la décorent proviennent en partie des dons offerts par la piété des fidèles et par les nombreux pèlerins que cette église attire de tous les points de l'Italie.

La statue de la Vierge, surchargée de riches vêtements, est un ouvrage grec.

Quelques tableaux de cette chapelle sont excellents; nous mentionnerons la *Vierge tenant le Christ mort entre ses bras*, de Montagna; la *Vierge et l'enfant Jésus au milieu des anges*, vaste composition de Jules Carpioni; la *Vierge*

plaçant l'enfant Jésus sur le piédestal d'une statue païenne renversée, de Ménageot, peintre français, qui donna cette belle peinture à la ville de Vicence comme souvenir de l'asile qu'il y avait trouvé pendant la révolution ; l'*Adoration des Mages*, placée dans le réfectoire du couvent, chef-d'œuvre de Montagna, et le merveilleux tableau de Paul Véronèse représentant le *Christ sous les traits d'un voyageur, assis à la table de saint Grégoire.*

Plusieurs routes conduisent de Vicence à Venise ; nous suivrons celle qui s'étend dans la plaine et qui passe à Padoue, l'une des plus anciennes villes de l'Italie, et jadis la plus savante. Elle est située entre le Méduacus major et le Méduacus minor, qui ont changé leurs noms contre ceux de Brenta et de Bacchiglione. Le plus brillant témoignage de l'antiquité de Padoue est ce passage de Virgile qui en attribue la fondation à Anténor, et que Delille a traduit ainsi :

> Anténor, de la Grèce affrontant la furie,
> A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
> A bien osé franchir le Timave fameux.
> . . . .
> Là, lui-même, à Padoue, en dépit de Junon,
> A son peuple a donné ses armes et son nom.

Les savants, il est vrai, disputent pour savoir si la Brenta est véritablement le Timavus de Virgile, et si la ville qu'il appelle Patavium est bien celle que nous nommons Padoue; mais il est difficile de croire qu'il ait

pu s'y méprendre, et le plus grand nombre des historiens rapporte la fondation de Padoue à Anténor. On fixe l'origine de cette ville à l'année 1183 avant J.-C., date que porte l'inscription gravée sur la petite porte d'*Ogni-Santi*.

La puissance militaire de cette cité a longtemps brillé d'un vif éclat, puisqu'au récit de Strabon elle pouvait armer plus de 120,000 soldats, et qu'elle comptait parmi ses habitants jusqu'à 500 chevaliers romains. D'autres écrivains prétendent même que sa population s'élevait à un million et demi d'individus. Dans le temps que Rome, assiégée par les Gaulois, était réduite aux dernières extrémités, les troupes de Padoue, secondant la valeur de Camille, contribuèrent surtout à son salut. Les Romains reçurent encore dans d'autres occasions critiques de puissants secours des Padouans.

Padoue, lors de l'invasion des barbares, n'échappa point à leurs ravages; elle eut la même destinée que les villes voisines, et fut successivement ravagée par Alaric et par Attila. Les habitants prirent la fuite; quelques-uns se réfugièrent dans les îles des lagunes et y bâtirent des villages qui furent dans la suite sous la juridiction des magistrats de Padoue, jusqu'à ce qu'ayant formé la superbe Venise, cette colonie subjugua son ancienne métropole.

Plus tard Padoue fut encore brûlée et ravagée plusieurs fois. C'était à l'un de nos plus grands princes, à celui qui pendant le moyen âge réunit par un même

lien les Romains et les Barbares, et qui étendit sa domination sur la moitié du monde alors connu, qu'il était réservé de venger Padoue des injures du sort et de la relever de ses ruines. Charlemagne fit rétablir cette ville en 774, lorsque, vainqueur de Désidério que Luitprand avait désigné comme son successeur, il mit sur sa propre tête la couronne des Lombards.

Quand les petits seigneurs envahirent l'Italie, Padoue partagea la destinée de toutes les autres républiques de ce pays. En 1237, elle tomba au pouvoir d'Ezzelino. Ce farouche despote employa toute sa vie, tout son courage, tous ses talents à fonder une tyrannie telle que non seulement l'Italie, mais peut-être le monde, n'en avait point encore subi de semblable. L'art avec lequel il usurpa la souveraineté au milieu de républicains jaloux, les crimes par lesquels il la conserva, sa grandeur et sa chute, sont un intéressant sujet d'étude. Après avoir ravi au marquis d'Este le titre de podestat de la ville de Padoue, qui était alors la plus puissante des trois républiques guelfes de la marche Trévisane ; après avoir fait périr don Jordan, prieur de Saint-Benoît, que l'on regardait comme un saint, et qui échauffait par ses prédications l'enthousiasme et la valeur des Padouans ; après avoir réduit ces derniers à la plus dure servitude, il tourna ses armes contre les seigneurs de Carrare, contre le marquis d'Este, et contre les villes de Feltre et de Bellune qu'il soumit à sa puissance.

Un récit détaillé des crimes d'Ezzelino serait trop

révoltant ; une simple énumération de ses victimes ne pourrait intéresser que ceux à qui leurs noms ne sont pas inconnus.

Parmi tous les infortunés qui tombèrent sous les coups de ce tyran, il en est deux qui signalèrent leurs derniers moments par des actes d'un courage héroïque. Rainier de Bonello, traduit devant son tribunal, en présence de tout le peuple, était accusé d'avoir voulu livrer Padoue au marquis d'Este. Rainier, pour toute défense, dénonça au peuple l'accusation d'Ezzelino lui-même comme une infâme calomnie : « Je ne doute pas, disait-il, qu'un prompt supplice ne m'attende ; mais mon seul crime est d'avoir témoigné mes regrets de ce que mes concitoyens ont confié à Ezzelino l'autorité souveraine, et de ce qu'ils sont si cruellement punis de leur faute. » Le tyran fit traîner sur la place publique le courageux Rainier, et ordonna qu'on lui abattît la tête.

Jean de Scanarola fut cité, sous un prétexte à peu près semblable, devant le podestat de Vérone, digne créature d'Ezzelino. Quoiqu'il comparût chargé de chaînes et entouré de gardes, il s'élança tout à coup sur son juge, et le renversant de son tribunal, il le frappa à la tête de trois coups d'un poignard qu'il avait caché sous ses vêtements. Le podestat fut blessé mortellement avant que ses satellites eussent le temps de mettre en pièces Scanarola avec leurs hallebardes. C'est à cette occasion que prit naissance ce proverbe

italien, terrible pour les despotes, et qui fut dès lors répété de bouche en bouche : « Celui qui veut mourir est maître de la vie d'un tyran. »

Mais de si grands forfaits devaient enfin recevoir leur châtiment. Innocent IV, en 1255, prêcha une croisade contre Ezzelino. Peu de temps auparavant, deux gentilshommes avaient tenté de délivrer leur patrie de ce monstre odieux : ils se nommaient Monté et Araldo. Leur complot ayant été découvert, ils furent conduits à Vérone, où Ezzelino résidait alors, pour y être mis en jugement. Ils arrivèrent devant le palais public pendant qu'Ezzelino était à table, et attirérent son attention par leurs cris et par les injures qu'ils proféraient contre lui. Ne pouvant maîtriser sa colère, le tyran quitta ses convives et se précipita au-devant d'eux en s'écriant : « Qu'ils viennent à la male heure, les traîtres ! » Monté, dès qu'il l'aperçut, se dégageant des mains des soldats, le saisit et le jeta par terre. Tandis qu'il s'efforçait d'enlever à Ezzelino son poignard, et qu'en même temps il lui déchirait le visage avec ses dents, un garde trancha avec son sabre la jambe droite du prisonnier ; d'autres, cependant, massacraient Araldo qui voulait venir à son aide. Monté, insensible à cette première atteinte et aux coups qu'on ne cessait de lui porter, n'abandonnait pas sa proie et faisait d'incroyables efforts pour l'étouffer entre ses bras. Enfin il succomba sous mille coups, et rendit le dernier soupir sur le corps même d'Ezzelino, qui fut long-

temps à se remettre de ses blessures et de sa terreur.

Les anathèmes d'Innocent IV contre le seigneur de Padoue ne furent pas stériles; bientôt une armée nombreuse se rassembla sous les ordres du légat Philippe. Ezzelino sut cependant se maintenir quelque temps sur un pied de guerre respectable. Mais dans le cours de l'année 1259, son étoile commença à pâlir: il fut fait prisonnier tandis qu'il se dirigeait sur Bergame, après un combat sanglant où il avait été grièvement blessé. Il ne voulut point survivre à sa défaite: en vain appela-t-on des médecins pour le soigner, il refusa leurs secours, et ayant rouvert lui-même ses blessures, il mourut le onzième jour de sa captivité, à Soncino, où son corps est enseveli.

Padoue, délivrée enfin d'Ezzelino et de sa tyrannie sanguinaire, reprit aussitôt une forme républicaine qui se maintint jusqu'en 1318. Les Carrares eurent ensuite la principale autorité, mais ils ne l'exercèrent qu'avec modération et pour le bien public. Puis cette ville passa sous la domination des Scaligers, revint plus tard aux Carrares, pour se soumettre en définitive à Venise en 1405.

Après l'inutile siége que l'empereur Maximilien mit devant Padoue en 1509, cette ville fut fortifiée par les Vénitiens, qui l'entourèrent de murailles, élevèrent vingt bastions, parmi lesquels ceux appelés *Cornaro* et *Sainte-Croix*, ouvrages de San-Micheli, étaient considerés comme deux chefs-d'œuvre d'architecture militaire.

Padoue est de forme triangulaire et a sept portes très remarquables. Depuis quelques années elle a été considérablement embellie, et on pourrait presque dire renouvelée ; cependant on y voit encore quelques rues étroites, obscures et montueuses. De chaque coté des rues règnent des portiques qui procurent aux piétons l'avantage de parcourir toute la ville à l'abri du soleil ou de la pluie. Toutefois, l'aspect général de la ville est triste et monotone, et on respire mal sous ces vieux portiques qui cachent le ciel.

Le *Salone* (la grande salle) est célèbre dans toute l'Europe. On appelle ainsi l'ancien grand palais ; c'est la partie prise pour le tout, car ce nom lui vient de la salle immense qu'il renferme, et qui n'a pas moins de 300 pieds de long sur 100 pieds de large. La voûte en plomb est l'œuvre d'un frère ermite de l'ordre de Saint-Augustin, qui l'exécuta en l'année 1306 ; depuis elle a été plusieurs fois détruite et rétablie. En dernier lieu, elle fut entièrement enlevée en 1756 ; mais le sénat de Venise la fit réparer et ajouta à l'édifice une méridienne. Cette voûte gigantesque est soutenue par de gros appuis, au nombre de 90, placés dans les murs latéraux. Aux quatre côtés de la salle sont de beaux escaliers, qui y donnent accès par autant de portes : sur chacune d'elles est un buste en demi-relief offrant le portrait d'un personnage célèbre de Padoue ; on y voit celui de Tite-Live, le prince des historiens, celui du théologien Albert, celui de Paolo, jurisconsulte, et enfin le

buste de Pietro d'Appone, médecin fameux, qui étudia à Paris et y prit ses degrés. Le *Salone* est situé parallèlement à l'équateur, de sorte que, dans l'équinoxe (avant qu'on ne bâtît le palais prétorial), les rayons du soleil à son lever entraient par les fenêtres du dernier rang vers l'est et sortaient par celles du couchant; dans les solstices, ils entraient par les ouvertures du midi et sortaient par celles du nord; de plus, les rayons solaires allaient de mois en mois frapper les signes du zodiaque correspondants, qui sont peints le long des murs du *Salone*, et sur lesquels le soleil passait avec une régularité parfaite.

Cette salle était autrefois une espèce de bazar, et sert aujourd'hui au tirage de la loterie. Elle est depuis longtemps très délabrée. Ses épaisses murailles sont couvertes de peintures à fresque fort anciennes et dont plusieurs, du Giotto, ont été retouchées en 1762 par Zannoni.

La pierre, nommée *Lapis vituperii*, qu'Addison a vue à l'Hôtel-de-Ville, se trouve maintenant au *Salone*. Cette pierre avait la même destination que la colonne du Marché aux Herbes de Vérone. Le débiteur qui voulait faire cesser les poursuites de ses créanciers devait s'asseoir trois fois sur cette pierre, entièrement nu, et jurer qu'il n'avait pas cinq livres vaillant. A l'intrépidité avec laquelle certains débiteurs de notre temps montrent leurs visages, on peut penser que si la même pierre existait à Paris, ils ne rougi-

raient de se soumettre à cette épreuve. Disons à la louange des Padouans que cette pierre, espèce de sellette en granit noir, n'est pas du tout usée. Il y avait vingt-quatre ans que cette coutume n'était plus pratiquée lors du voyage d'Addison, en 1700. De pareilles pierres existaient, au moyen âge, dans diverses villes de l'Italie, à Florence, à Sienne, etc.; il n'y avait de différence que dans le cérémonial. Lippo a mis dans l'enfer burlesque de son *Malmantile* les dames florentines, qui par la dépense de leur toilette avaient conduit leurs maris sur la pierre des débiteurs.

Le Dôme de Padoue, achevé dans le siècle dernier, est d'une architecture assez médiocre. La seule curiosité qu'il renferme est une *Vierge* du Giotto, donnée par Pétrarque, qui regardait ce morceau comme un chef-d'œuvre de l'art.

La basilique de Saint-Antoine, appelée *il Santo*, est sans contredit l'une des plus brillantes et des plus renommées de l'Italie, de même que le patron de cette église est, à Padoue, le saint le plus vénéré du calendrier. En effet, saint Antoine fut le *thaumaturge* de son siècle : il naquit à Lisbonne l'an 1195, entra dans l'ordre de Saint-François qui commençait à devenir célèbre, prêcha en Italie avec tant de succès, et fit tant de conversions, qu'étant mort en 1231, à l'âge de trente-six ans, il fut canonisé dès l'année suivante.

Son église fut commencée en 1255 par Nicolas Pisano, et terminée en 1307 ; la construction, un peu orientale,

appartient au style gothique ancien, et offre six coupoles, flanquées de deux clochers d'une architecture hardie. L'intérieur de ce vaste édifice correspond à la majesté de l'extérieur : les peintures, les sculptures, les bas-reliefs, les bronzes, les pierres fines, les marbres les plus rares y sont répandus à profusion. Le corps de saint Antoine, qui repose dans l'enceinte de cette basilique, y attire un grand nombre de fidèles ; il est placé dans une chapelle qui peut passer pour une des plus riches et des plus magnifiques du monde chrétien, tant par les matières précieuses qui la composent que par l'excellence des ouvrages de tous genres qu'elle renferme.

La *Scuola del Santo* (confrérie de Saint-Antoine), voisine de l'église, possède de belles et curieuses fresques du Titien. Il est d'autant plus nécessaire de les citer, qu'elles sont les seules qui existent de ce grand peintre.

On ne peut parler de Saint-Antoine de Padoue sans dire quelques mots du célèbre Tartini, qui, pendant plus de trente ans, fut attaché à cette église. Personne n'ignore que ce grand violoniste composa un morceau appelé la *Sonate du Diable*, pièce tout à fait extraordinaire, qui est restée un ouvrage classique en même temps qu'une des curiosités les plus remarquables de la musique. Voici comment l'artiste lui-même raconte le fait qui a donné lieu à cette composition originale : « Une nuit, en 1713, je rêvais que j'avais fait un pacte et que le diable était à mon service. Tout me

réussissait à souhait; mes volontés étaient toujours prévenues, et mes désirs toujours surpassés par le zèle de mon étrange domestique. J'imaginai de lui donner mon violon pour voir s'il parviendrait à jouer de cet instrument; mais quelle fut ma surprise lorsque je l'entendis improviser une sonate si singulière et si belle, exécutée avec tant de supériorité et d'intelligence, que jusque-là je n'avais pu rien concevoir qui lui fût comparable! J'étais dans le ravissement, et mon émotion était telle que je pouvais à peine respirer. Une sensation aussi vive finit par m'éveiller. Je pris à l'instant mon violon, espérant retrouver une partie de ce que je venais d'entendre; ce fut en vain. La pièce que je composai en ce moment est à la vérité la meilleure que j'aie jamais faite, et je la nomme encore la *Sonate du Diable;* mais est elle si fort au-dessous de ce qui m'avait frappé, que j'eusse brisé mon violon à l'instant même et abandonné pour toujours la musique, s'il m'eût été possible de m'en passer. »

La fondation de la célèbre université de Padoue paraît remonter au XIIIe siècle. Ses professeurs jouissaient de la plus grande considération, et les nobles tenaient à honneur d'entrer dans leur corporation savante. De Lalande assure que cette université a compté jusqu'à 18,000 écoliers; il est vrai que même, dans les temps les plus barbares, on y accourait de tous les pays; mais aujourd'hui elle n'en a plus guère que 1,000 environ. Sous le vestibule de l'édifice est placée une bonne statue

de marbre, qui représente l'illustre Hélène-Lucrèce Cornaro Piscopia, morte en 1684, à trente-huit ans; elle savait l'espagnol, le français, le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe, était poëte et musicienne, dissertait sur la théologie, l'astronomie, les mathématiques, et fut reçue docteur en philosophie à l'université. Depuis quelques années, on voit au cabinet de physique une vertèbre de Galilée, qui fut dérobée par le médecin Cocchi, chargé en 1737 de la translation de ses restes à l'église Sainte-Croix de Florence. Un doigt de cet homme célèbre, arraché par une fraude pareille, est exposé à la Laurentienne. Singulière destinée! L'envie emprisonna Galilée de son vivant, l'admiration le mit en pièces après sa mort. Ce savant illustre avait occupé à Padoue la chaire de philosophie pendant dix-huit ans; et ce fut là qu'en présence du doge et des principaux de l'état il fit, en 1609, ses premières expériences du télescope et du pendule.

Le Palais de l'Université est un monument de Palladio; on l'appelle *il Bo* (Le Bœuf) du nom d'une vieille enseigne; il paraîtrait qu'anciennement il existait dans cet endroit une auberge. L'édifice est d'une architecture grande et majestueuse, la façade est ornée de quatre colonnes doriques cannelées, et la cour est environnée d'un beau portique à deux étages.

La bibliothèque de l'université compte soixante-dix mille volumes. Parmi les portraits qui ornent ce vaste local, figure celui de Pétrarque. Certes, on ne pouvait

mieux le placer qu'au milieu des livres, car ce grand poëte fut le plus intrépide des lecteurs, puisqu'il mourut dans sa bibliothèque, un ouvrage à la main.

Le goût des lettres, des arts et des sciences fut toujours très vif à Padoue. Dès l'an 1540, il s'y forma une académie à laquelle tous les beaux esprits de l'Italie se firent associer. Depuis ce temps-là, il s'en est formé vingt autres; mais la plus célèbre de toutes est celle des *Ricovrati*, qui recevait des femmes. C'est un usage que l'Académie française fut plusieurs fois tentée d'imiter : sous Louis XIV, Charpentier appuyait l'admission de mesdames Scudéry, Deshoulières et Dacier ; dans le dernier siècle, les candidats de d'Alembert furent, dit-on, mesdames Necker, d'Épinay et de Genlis. De nos jours, la même proposition n'aurait rien d'étrange, et les talents de quelques femmes en feraient de fort dignes académiciennes.

Les voyageurs qui passent à Padoue oublient rarement d'entrer au fameux *café Pédrocchi*, dont le luxe architectural rivalise avec celui de quelques palais de la ville. Là, tout est en marbre, les murailles, les colonnes et le pavé. Cet édifice fait honneur à l'architecte Zapelli, à qui Padoue doit aussi les superbes bâtiments du nouvel hôpital.

Ce fut par une brillante matinée que je quittai Padoue, la patrie de Tite-Live, du peintre Tiépolo et du poëte Césarotti, laissant derrière moi les bains d'Abano, déjà célèbres du temps de Tibère, la Chartreuse, et enfin les

couvents de Praglia et de Monte-Ortone. C'est une chose délicieuse que cette promenade le long des rives de la Brenta : le canal, à droite, coule à travers une prairie fertile et riante, où les champs de blé, les vignes étalent leurs riches trésors ; à gauche, ce sont d'élégantes villas tout en marbre, avec leurs façades palladiennes, leurs jalousies vertes, leurs parterres et leurs orangeries ; somptueuses demeures qui semblent encore habitées par les Foscarini et les Bembi des grands jours de la république vénitienne.

Mais déjà nous atteignons Fusina, où une grande gondole noire nous attend pour nous transporter à Venise la Belle.

Je vais donc voir enfin la reine de l'Adriatique !

A mesure que la barque s'éloigne du rivage, la cité des vagues, cette Rome de la mer, comme on l'a nommée, apparaît et grandit à l'horizon. Bientôt les clochers et les dômes de Venise brillent sous l'éclat du soleil de midi, et ses palais, à demi voilés par les teintes aériennes de l'éloignement, déploient peu à peu leurs superbes proportions. Aucun son ne vient encore frapper notre oreille, et rien ne trouble le silence de mort qui règne de toutes parts autour de nous, si ce n'est le bruit monotone et cadencé des rames de notre gondole : on dirait que cette ville vient d'échapper à un déluge universel, et que ses maisons commencent à reparaître au-dessus des eaux.



Palais Ducal, à Venise.

IX

Venise — Aspect général. — Saint-Marc — Le Palais Ducal — Monuments. — École vénitienne — Fêtes nationales — Iles

Tout le monde a dit son mot sur Venise : Shakspeare a logé son *Shylock* dans les boutiques du Rialto ; lord Byron a promené sa gondole sur le Grand Canal ; Cooper a placé son mystérieux *Bravo* près du Pont-des-Soupirs ; Casimir Delavigne a écrit un millier d'alexandrins sur l'infortuné *Faliero ;* Roger de Beauvoir a passé ses soirées avec les oisifs de la Piazzetta ; madame Sand a fait un livre délicieux sur les mosaïques de Saint-Marc ; Venise, en un mot, s'est trouvée sous la plume de tous

les poëtes, de tous les romanciers, petits ou grands. Les cabinets littéraires nous ont décoché les Barbarigo, les Gradénigo, les Mocénigo, les Morosini, les Manini et les Bragadini. Mais si nos écrivains ont beaucoup emprunté à Venise, en revanche ils lui ont parfois terriblement prêté ! Et pourtant, malgré tant de récits, de vers et de volumes, Venise a conservé tout son intérêt, toute son originalité.

Le tableau le plus complet qu'on puisse faire de Venise est celui qu'en a tracé Fénimore Cooper, et auquel nous emprunterons quelques détails pour donner à nos lecteurs une idée exacte de l'aspect général de cette ville.

Venise est située sur un amas d'îles basses et sablonneuses, et il est probable que le pays qui se trouve le plus près du golfe, si ce n'est même toute cette plaine immense de la Lombardie, est de même un terrain d'alluvion. Du reste, quelle que soit l'origine de ce large et fertile royaume, les causes qui ont donné naissance aux lagunes de Venise sont trop apparentes pour être méconnues. Plusieurs torrents qui découlent des Alpes versent dans ce lieu leur tribut à l'Adriatique ; leurs eaux y arrivent chargées de débris de montagnes pulvérisés ; lorsque la violence du courant cesse de les entraîner, ces particules se déposent nécessairement dans le golfe là où elles éprouvent la résistance puissante de la mer. Peu à peu le sable, agité par les vagues, s'est accumulé en monticules sous-marins, qui plus tard se

sont élevés jusqu'au-dessus de la surface des eaux, car la conséquence naturelle du courant d'une rivière qui se rencontre avec les eaux de quelques bassins plus larges où il n'y a pas un fond de roche est la formation, à l'endroit où les forces opposées se neutralisent, d'un banc qu'on appelle, en terme technique, une barre. Les côtes des États-Unis fournissent des preuves constantes de la vérité de cette théorie, chaque rivière ayant sa barre, avec ses canaux, qui sont souvent déplacés ou nettoyés par les inondations, les brises ou les marées.

L'action continue des vents du sud-est, d'un côté, et l'augmentation périodique des courants des Alpes, de l'autre, ont transformé la barre de l'entrée des lagunes vénitiennes en une succession d'îles qui s'étendent, en ligne droite, presqu'en travers de l'embouchure du golfe : il a fallu, en effet, que les rivières s'ouvrissent quelques canaux pour leur passage ; sans cela, ce qui est maintenant une lagune serait, il y a longtemps, devenu un lac. Un autre millier d'années peut changer le caractère de ce pays, au point de métamorphoser la baie en rivières, et le rivage boueux en prairies semblables à celles qui s'étendent, pendant un si grand nombre de lieues, dans l'intérieur des terres.

La digue de sable qui donne au port de Venise et à ses lagunes toute leur sécurité est appelée le Lido de Palestrine ; elle est artificielle sur plusieurs points. Toutes les îles vénitiennes sont groupées les unes près des autres, à la distance d'une portée de canon de cette

barrière protectrice : aussi serait-il difficile de trouver un havre plus commode et plus sûr que celui de Venise.

Comme les plus profonds canaux des lagunes ont été conservés, la ville est coupée dans chaque direction par des passages qui, d'après leur apparence, sont appelés canaux, mais qui, en réalité, sont autant de petits bras de mer. Sur le bord de ces passages, les murailles des maisons sortent littéralement de l'eau, car l'économie du terrain a forcé les habitants à étendre leurs demeures jusqu'à la limite la plus extrême.

La plupart des îles de Venise n'étaient dans l'origine que des bancs de terre périodiquement à sec, et sur toutes l'usage des pilotis a été nécessaire pour supporter le poids des églises, des palais et des monuments publics, sous lesquels, dans la suite des siècles, l'humble monceau de sable s'est accru.

La grande multitude des canaux a donné à presque tous les bâtiments la facilité d'une entrée par eau; mais tandis que presque chaque maison a sa façade sur un canal, il existe toujours des communications par derrière avec les passages intérieurs de la ville. C'est une faute dans les descriptions de Venise de tant parler de ses canaux et si peu de ses rues. Ces dernières sont étroites, mais elles sont pavées, commodes, silencieuses, et coupent toutes les îles, qui communiquent entre elles par un nombre incalculable de ponts. Quoique le sabot d'un cheval et le bruit d'une roue de voiture ne soient jamais entendus dans ces étroites avenues, elles sont d'une

grande utilité pour tous les besoins et les usages de la vie domestique.

Le peu de largeur de la plupart des canaux de Venise, les mille détours qu'il faut faire pour aller d'un quartier à un autre, et le passage continuel des barques qui se croisent en tous sens, ont donné lieu à un mode de construction tout particulier pour les gondoles, et à une manière de ramer tellement spéciale à cette ville qu'il est nécessaire d'en dire un mot. La gondole est un bateau, long et étroit, parfaitement convenable à la localité, et tout différent des embarcations en usage dans les autres pays. Au centre est une espèce de petite cabane, dont le fond est occupé par une banquette garnie, et chaque côté par un strapontin fort bas; cette cabane ressemble assez exactement à une caisse de carrosse. Le gondolier est placé debout sur un petit pont angulaire situé à la poupe, et a le visage tourné dans la direction vers laquelle la gondole marche; de là, pour lui, la nécessité de ramer à l'inverse du sens ordinaire, c'est-à-dire en poussant l'aviron en avant, au lieu de le tirer à lui, comme cela se pratique partout ailleurs. Le gondolier ne se sert habituellement que d'un seul aviron pour conduire sa barque, et quoique cet aviron soit placé sur le côté, il le manie avec tant d'adresse que jamais le bateau ne tourne sur lui-même sans nécessité, et qu'il s'avance en ligne directe comme s'il y avait deux rames. La position droite du batelier exige que le pivot sur lequel repose l'aviron ait une élévation correspon-

dante; aussi a-t-on fixé à l'un des côtés de la gondole une tige de bois qui sert d'appui à l'aviron et qui a deux ou trois tolletières, les unes au-dessus des autres, pour se prêter à la taille des différents rameurs, ou pour faciliter le mouvement plus ou moins raccourci du bras, suivant le besoin de la manœuvre. Comme les occasions de faire passer l'aviron d'une de ces échancrures à l'autre, et même de le changer de côté, sont fréquentes, les ouvertures sont grandes, de sorte que l'aviron ne peut être maintenu en place que par une rare dextérité et par une harmonie parfaite entre l'intensité de l'effort qui fait avancer la barque et la résistance de l'eau. Toutes ces difficultés réunies font de la science du gondolier une des branches les plus délicates de l'art du marin, puisqu'il est certain que la force musculaire, quoique d'un grand secours, ne passe qu'après l'adresse.

Mais, pendant que nous parlons, la gondole qui nous a pris à Fusina nous entraîne vers le Grand Canal : déjà nous avons traversé la lagune, et voici que nous entrons dans la ville.

Le premier aspect de Venise a quelque chose de plus triste que celui des ruines ordinaires : la nature vit auprès de celles-là, et quelquefois elle les décore ; debout depuis des siècles, on sent qu'elles peuvent durer d'autres siècles encore, et qu'elles survivront à la chute des empires ; mais ici ces ruines nouvelles sont menacées d'une destruction totale, et l'on prévoit que la mer par-

viendra un jour à reconquérir cette place que les hommes lui ont disputée si longtemps. Alors périront pour toujours les nobles restes d'une grandeur éclipsée, les monuments somptueux, les travaux gigantesques de tant de générations, les chefs-d'œuvre si vantés, et peut-être même jusqu'aux souvenirs d'une ville si célèbre. Ce sont là d'amères pensées auxquelles il est impossible de se soustraire en voyant les traces lamentables de la décadence de Venise.

Il y a quelques années, un Vénitien, préoccupé de ce triste avenir, proposa de joindre sa ville natale au continent en comblant la lagune. Ce projet hardi avait déjà été conçu par un doge éclairé du dernier siècle, Marc Foscarini, à l'époque qui précéda la chute de la république. Une grande route devrait être établie sur le point le plus étroit de la lagune, dont la longueur n'est environ que de deux milles et demi ; les matériaux de cette route, qui serait plantée d'arbres, garnie de trottoirs, bordée de deux canaux parallèles, et coupée de ponts-levis pour la défense de la place, se trouveraient facilement dans la fange des marais et le gravier des rivières voisines ; la dépense de cet énorme travail ne dépasserait pas un million et demi de florins.

Il est certain que Venise trouverait de grands avantages dans sa réunion à la terre ferme ; mais en supposant qu'une telle entreprise fût possible, ne serait-ce pas là une autre espèce de destruction, puisqu'un pareil changement enlèverait à la reine de l'Adriatique

son caractère pittoresque et sa position merveilleuse?

Le Grand Canal, espèce de croissant qui traverse toute la ville et la divise en deux parties inégales, est bordé, dans toute sa longueur, de ces palais superbes, de ces anciennes demeures aristocratiques qui portent de si beaux noms, qui rappellent tant de puissance et tant de gloire, et dont maintenant les unes sont désertes, les autres tombent en ruines. Ces jolies façades moresques, ces fenêtres délicatement sculptées, ces légers balcons, ces colonnades ornées de capricieuses dentelures, ces portes bizarrement ciselées, tout cela est triste et morne aujourd'hui, parce que derrière tout cela on devine la pauvreté et l'abjection. La plupart de ces beaux édifices n'ont plus de vitraux, et leur entrée est grossièrement barrée par des planches. Si quelques-uns ont conservé leur antique splendeur, ils font ressortir encore davantage le délabrement des autres.

A mesure que notre gondole avance, nous les voyons passer successivement devant nos yeux. Plusieurs sont habités par les illustres descendants des premiers Vénitiens, les Grimaldi, les Pisani, les Barbarigo, les Michéli, etc. Voici le palais Mocénigo, dont l'antique célébrité a reçu un nouveau lustre du séjour de lord Byron. Plus loin est le palais Foscari, dont l'aspect à la fois majestueux et désolé est en harmonie parfaite avec le souvenir des grandes infortunes de ses maîtres : on sent que là est la demeure de cette famille tour à tour si puissante et si malheureuse comme celle des Stuarts,

qui fut punie de sa gloire par la prison, l'exil et la mort.

Chacun de ces édifices possède des chefs-d'œuvre de peinture : partout on y voit les ouvrages des maîtres de l'art, des Giotto, des Titien, des Palma, des Giorgione, des Véronèse, des Bellini, des Tintoret.

Un seul pont réunit les deux rives du Grand Canal; c'est le Rialto. Ce pont fut élevé, en 1588, par l'architecte Antoine da Ponte, sous le doge Pascal Cicogna. Il ne forme qu'une seule arche haute de 18 pieds au-dessus de l'eau; deux rangées de boutiques le partagent, dans sa longueur, en trois rues, dont la plus large occupe le milieu. Ce beau pont de marbre rappelle l'origine, les fêtes et la prospérité de Venise. Les premiers habitants de l'espèce d'îlot auquel il communique, et dont il porte le nom, ne se doutaient point assurément qu'ils fondaient une puissante république, qui un jour dominerait l'Italie, prendrait Constantinople, résisterait à la ligue des rois et des empereurs, ferait le commerce du monde et durerait quatorze siècles.

A l'extrémité du Grand Canal, et vers le port de Venise proprement dit, s'élève la Dogana (douane). Cet immense édifice présente une belle colonnade en marbre supportant une tour au-dessus de laquelle est placé un globe de bronze porté par plusieurs figures; ce globe est surmonté lui-même d'une statue de la Fortune qui tourne en guise de girouette : ingénieux emblème des hasards et des vicissitudes du commerce.

C'est près de là que nous allons débarquer.

Nous arrivons à la Piazzetta; hâtons-nous de quitter notre gondole et de courir à la place Saint-Marc, au centre des merveilles de Venise. Là se trouvent en présence l'Orient et l'Occident : d'un côté, le Palais Ducal avec son architecture sarrasine, et la vénérable cathédrale, sorte de mosquée arabe; de l'autre côté, des arcades régulières, de longues galeries, de riches boutiques comme au Palais-Royal de Paris.

Arrêtons-nous un moment pour contempler le magnifique spectacle qui nous entoure, car cette place est unique au monde.... Comment parler de tant de choses? Comment décrire tant de richesses? Comment expliquer tant d'émotions, tant de souvenirs, qui viennent en foule assaillir la pensée à la vue de ces monuments grandioses?... C'est là une tâche au-dessus de nos forces, et nous n'avons pas la folle prétention de l'entreprendre. Il faut être passé maître pour aborder un si vaste tableau, contentons-nous d'en tracer de notre mieux une faible esquisse.

La basilique de Saint-Marc, aujourd'hui église patriarcale et métropolitaine, est un des monuments les plus prodigieux qui existent dans l'univers. Elle est ornée, tant au dehors qu'au dedans, de marbres orientaux, de bas-reliefs, de sculptures, de bronzes, de dorures, de mosaïques, de tableaux, d'incrustations, de sorte qu'on peut dire sans exagération que dans tout l'édifice il n'y a pas une seule parcelle qui ne soit un objet précieux, comme matière ou comme travail. L'architecture géné-

Place Saint-Marc, à Venise.



rale présente un mélange bizarre de tous les styles et de toutes les époques, et cependant ce mélange même produit un tel effet, que toute loi d'harmonie et de proportion est mise en défaut, et qu'on est contraint d'admirer cette espèce de chaos monstrueux qui confond la raison et bouleverse toutes les idées reçues, tous les principes d'art.

L'église, dont le plan est la croix grecque, a 76 mètres et demi de long, 52 mètres de large et 530 mètres et demi de circonférence. Elle fut commencée en 976 et achevée en 1071. Les ornements extérieurs sont des ouvrages grecs, byzantins ou nationaux. La façade, haute de 25 mètres environ, est décorée d'une multitude de colonnes en marbre de toutes espèces, et de neuf grandes mosaïques. Au-dessus de la porte principale sont placés ces fameux chevaux de bronze qui ont orné tour à tour les arcs de triomphe de Rome et de Constantinople, le portail de Saint-Marc, la place du Carrousel à Paris, et qu'on a rendus à Venise en 1815.

Le plafond du vestibule est couvert en entier de mosaïques, exécutées par les frères Zuccati, par le Bozza et par les Bianchini, sur les dessins du Pordenone, du Titien et d'autres maîtres de l'école vénitienne. A droite de ce vestibule est la chapelle de Saint-Zéno, dont l'autel en bronze est considéré comme un chef-d'œuvre, ainsi que le monument funèbre du cardinal Jean-Baptiste Zéno.

Si le péristyle de Saint-Marc a l'air d'un de ces palais somptueux que l'imagination seule semblerait pouvoir

créer, l'intérieur du temple est encore plus magnifique : les voûtes, les coupoles, les arcades, les murailles sont toutes couvertes d'énormes mosaïques sur champ d'or ; le bénitier de porphyre, ouvrage du xve siècle, a pour base un autel antique de sculpture grecque ; la chapelle des fonts baptismaux est entourée de bas-reliefs admirables, et possède le tombeau du doge André Dandolo, guerrier intrépide, adroit politique, ami de Pétrarque, et le plus ancien historien de Venise comme son ancêtre en avait été le premier héros ; la chapelle de la Madonne contient des statues du plus grand prix ; la porte en bronze de la sacristie a coûté trente années de travail au célèbre Sansovino ; la chaire est soutenue par quatre colonnes torses d'albâtre oriental de huit pieds d'élévation ; tous les autels sont d'une richesse éblouissante ; la balustrade de marbre qui sépare la nef du chœur est un morceau rare ; l'oratoire de Sainte-Croix renferme la plus belle colonne de porphyre noir et blanc qu'on connaisse ; enfin tous les artistes de tous les temps ont travaillé à cette pompeuse basilique, tous les chefs-d'œuvre de tous les pays y ont été amoncelés, toutes les richesses du monde s'y trouvent réunies. Et comme si tout cela ne suffisait pas à l'illustration de ce monument, tous les grands souvenirs de l'ancienne république viennent en quelque sorte se résumer dans son enceinte.

La dépouille mortelle de l'évangéliste qui a associé son nom à la gloire de Venise fut transportée dans cette ville vers le viiie siècle, et voici à quelle occasion :

Les califes du Caire, dans le but d'embellir leur palais d'Alexandrie, mettaient au pillage les églises des chrétiens, et les dépouillaient de tout ce qu'elles renfermaient de précieux. La même profanation menaçait la chapelle où reposait le corps de saint Marc. Les prêtres chargés de la garde de cette relique vénérée cédèrent alors aux instances de deux marchands vénitiens, qui s'offrirent pour la transporter dans leur patrie. Il n'était pas facile de cacher aux chrétiens d'Alexandrie ce pieux larcin; mais il était plus difficile encore de le soustraire à la vigilance des douaniers sarrasins. Les marchands vénitiens eurent recours néanmoins à un expédient qui leur réussit à merveille. Le corps de saint Marc fut placé dans un coffre profond et recouvert de viande de porc toute fraîche. Les infidèles ouvrirent le coffre, et à l'aspect de cette chair détestée se hâtèrent de le refermer et de le laisser passer outre. Ce fut ainsi que le dépôt sacré arriva heureusement à bord d'un navire. Après avoir essuyé une tempête horrible, les marchands entrèrent enfin dans le port de Venise, où ils furent reçus avec la plus vive allégresse.

Le clocher de l'église, ou campanile de Saint-Marc, séparé du reste de l'édifice, est un ouvrage élégant et hardi, commencé au dixième siècle et achevé au seizième. On arrive au sommet par une pente douce, par un véritable sentier, car l'escalier est uni, construit en briques et dépourvu de degrés. Du haut de ce clocher, la ville de Venise, les petites îles groupées avec grâce autour

d'elle, le golfe Adriatique, l'éclatante verdure du Lido et des rivages de la terre ferme, les cimes blanches des Alpes du Frioul, offrent un coup d'œil merveilleux.

La *Loggietta*, au pied de ce clocher, est un bel édifice de l'architecture de Sansovino, qui contient une partie du trésor de Saint-Marc ; l'autre partie de ce trésor, composée de vases précieux, de pierres fines, d'objets d'or et d'argent, est déposée à la *Zecca* (la Monnaie). On peut regarder la Loggietta comme un des plus vastes reliquaires du monde : là sont exposés des morceaux de la vraie croix, divers instruments de la Passion de Notre-Seigneur, le couteau qui lui servit lors de la Cène, des ossements de saint Jean-Baptiste, l'évangile manuscrit de saint Marc, etc.

Auprès de la Loggietta, et devant le portail de la cathédrale, sont les trois piliers en bronze du célèbre Léopardo, qui portaient autrefois les drapeaux conquis de Constantinople, de l'île de Candie et de la Morée.

La basilique forme à l'orient l'un des côtés de la place ; les trois autres côtés sont également bordés par trois édifices, savoir : au midi, par le palais du vice-roi et les *Procuratie Nuove ;* au couchant, par un bâtiment neuf d'une belle construction, élevé sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Géminien ; et au nord, par un monument superbe d'architecture moresque, appelé les *Procuratie Vecchie*, parce qu'il servait autrefois de logement aux procurateurs, dignitaires de la république. Le dessous de ces trois bâtiments forme des galeries ou-

vertes, composées de 128 arcades. Sous ces portiques sont des magasins et plusieurs cafés, entre autres le fameux café Florian, qui demeure ouvert jour et nuit en toutes saisons, et qui est comme le *café de Foi* de cette place, véritable *Palais-Royal* de Venise.

Les pigeons de Saint-Marc sont aussi célèbres que le café Florian, et comme lui ils remontent aux anciens temps de la république. Il était d'usage autrefois à Venise, le jour des Rameaux, de lâcher au-dessus de la porte principale de l'église un grand nombre de pigeons ayant à la patte de petits rouleaux de papier, ce qui les forçait à tomber après de vains efforts pour se soutenir quelque temps en l'air. Alors la populace se jetait avidement sur ces pauvres volatiles et se les disputait avec violence. Il arriva que quelques-uns de ces pigeons parvinrent à se débarrasser de leurs entraves et à trouver un asile sur les toits de la cathédrale et du palais des doges. Là ils se multiplièrent rapidement, et tel fut l'intérêt qu'on porta dans la suite à ces réfugiés que, d'après le vœu général, on ordonna par un décret que non seulement ils seraient respectés, mais nourris aux frais de l'état. Depuis lors, Venise a perdu sa liberté, et ses habitants aériens, toujours légers et gracieux, ont conservé leur indépendance.

La place Saint-Marc tourne à angle droit du côté de la mer, et forme ainsi une seconde place, moins grande, mais aussi belle que la première, et qui porte le nom de *Piazzetta*. Elle est décorée, à gauche, par la curieuse façade du Palais Ducal, et, à droite, par une

rangée de beaux édifices et par des jardins qui font partie du palais du vice-roi, dont nous avons parlé plus haut. La Piazzetta donne sur la mer et se termine près du rivage par deux superbes colonnes de granit, apportées de la Grèce en 1174. Ces colonnes sont surmontées de la statue de saint Théodore et du lion de Saint-Marc, qui a longtemps figuré sur l'une des places de Paris.

Le Palais Ducal, par son architecture, par son aspect sévère, représente assez bien l'ancien gouvernement de Venise : il est comme le Capitole du pouvoir aristocratique. Son origine même est formidable, car le doge qui le commença, Marino Faliéro, eut la tête tranchée, et l'architecte Philippe Calendario fut pendu comme conspirateur. Le nom de quelques-unes de ses parties répond encore à l'impression que cet édifice produit sur l'esprit du touriste : l'*escalier des Géants* voyait couronner les doges ; et dans les salles du *conseil des Dix* et du *conseil des Trois* se réglaient les mystérieuses destinées de la république. Ce palais est construit autour d'une cour vaste et pompeusement décorée. Une des faces extérieures forme, comme nous venons de le dire, un des côtés de la Piazzetta, et une autre borde le quai des Esclavons. Un portique peu élevé, appelé le Broglio (c'était l'endroit où se promenaient les patriciens), soutient une rangée de croisées massives d'un genre oriental, au-dessus desquelles s'élève une grande muraille percée d'un petit nombre d'ouvertures. La

troisième façade est presque cachée par la cathédrale de Saint-Marc, et la quatrième est située sur le bord d'un canal.

La cour du Palais Ducal est de la plus grande magnificence ; de riches colonnades l'environnent de tous les côtés. L'escalier des Géants, décoré des statues de Mars et de Neptune par Sansovino, conduit à d'immenses galeries qui desservent les appartements intérieurs. La salle, dite des Quatre-Portes, celle qu'on nomme l'Anti-Collége, où attendaient les ambassadeurs, le Collége, où on leur donnait audience, la salle des Sénateurs, etc., sont toutes ornées de tableaux du Titien, du Tintoret, de Paul Véronèse. Une sorte de patriotisme respire dans ces belles peintures, qui rappellent les hauts faits de l'histoire vénitienne. La frise qui entoure la salle du Grand Conseil contient les portraits des anciens doges peints par les plus habiles artistes; ces portraits sont au nombre de cent quatorze; à la place de celui du doge Marino, on voit un espace noir avec cette inscription terrible : *Hic est locus Marini Falieri decapitati pro criminibus.*

Mais la salle la plus frappante par son ancienne destination est celle du conseil des Dix, ce divan de mort, cet effrayant comité de salut public, qui, sous prétexte de veiller à la sûreté générale et à la liberté du peuple, faisait gémir les citoyens sous le joug de la plus farouche tyrannie.

Le Palais Ducal communique avec les Prisons par

le Pont-des-Soupirs, qui a la forme d'un large sarcophage suspendu au-dessus de la mer. Le voisinage de ces deux édifices est tout à fait caractéristique.

Le bâtiment des prisons est d'une architecture majestueuse. Rien à l'extérieur n'indique sa redoutable destination : à Venise, tout ce qui apparaissait aux yeux du vulgaire était revêtu d'une apparence de grandeur, de générosité ou de justice, tandis qu'au fond des choses il n'y avait qu'égoïsme, jalousie ou cruauté.

La Prison contient des cachots d'hiver et d'été. Mais ce n'est pas la compassion qui a inspiré cette distribution pour donner quelque soulagement aux malheureux prisonniers; car jamais le gouvernement de Venise ne connut aucun lien qui le rattachât aux faiblesses de l'humanité. Bien loin de vouloir alléger les souffrances du détenu, on lui faisait passer l'hiver dans des cachots creusés au-dessous du niveau des canaux, tandis que sa prison d'été, placée sous le plomb des toits, était exposée à toute l'ardeur du soleil brûlant d'Italie. On nomme ces divers cachots *les puits* et *les plombs*.

Nous ne quitterons pas le Palais Ducal sans parler de l'ancienne république, et de la manière dont elle était gouvernée.

Venise, quoique jalouse de son titre, n'était réellement qu'une oligarchie étroite et cruelle. La hiérarchie des rangs, considérée comme entièrement indépendante de la volonté de la nation, formait la base du gouvernement de Venise. L'autorité, quoique di-

visée, n'en était pas moins un droit de naissance; et la noblesse avait ses priviléges exclusifs qui étaient maintenus avec la plus extrême rigidité. Celui qui n'était pas né pour gouverner avait peu d'espoir d'entrer en possession de ses droits naturels, tandis que celui que le hasard avait créé pour le gouvernement était investi *de plano* du pouvoir le plus despotique et le plus terrible. A un certain âge, les nobles étaient admis dans les conseils de la nation; les noms des principales familles se trouvaient inscrits sur un registre appelé le Livre d'Or, et celui qui jouissait de cette distinction enviée pouvait se présenter au sénat et briguer par suite les honneurs du bonnet à cornes.

Lorsque le sénat de Venise fut devenu trop nombreux pour conduire avec discrétion et promptitude les affaires d'un état dont la politique était aussi tortueuse que compliquée, ses intérêts les plus importants furent confiés à un conseil composé de trois cents membres. Afin d'éviter la publicité et les lenteurs qui auraient accompagné inévitablement les délibérations d'un conseil encore si nombreux, un second choix fut fait et forma le conseil des Dix, auquel fut remise la part du pouvoir qu'une aristocratie jalouse retirait au chef nominal de l'état. Sur ce point, le système politique de la république de Venise, quelque erroné qu'il fût d'ailleurs, avait au moins le mérite de la simplicité et de la franchise. Les agents ostensibles du gouvernement étaient connus, et quoique toute respon-

sabilité réelle allât se perdre dans l'influence supérieure des patriciens, les chefs ne pouvaient échapper entièrement à l'odieux que l'opinion publique rejetait sur leur conduite lorsqu'elle était injuste et illégale. Mais une nation dont la prospérité était principalement fondée sur les contributions des provinces soumises, et dont l'existence était également menacée par la fausseté de ses principes de domination intérieure et par l'accroissement des autres états voisins, avait besoin d'un instrument de gouvernement encore plus efficace, en l'absence de ce pouvoir exécutif que les prétentions républicaines de Venise lui refusaient. Une inquisition politique, qui devint avec le temps la police la plus effrayante qu'on ait jamais connue, fut la conséquence de cette nécessité. Une autorité sans limites et sans responsabilité fut périodiquement confiée à un conseil encore plus restreint qui se nommait le conseil des Trois. Le choix de ces chefs temporaires était décidé par le sort, et de manière que le résultat n'en fût connu que des trois membres nommés et de quelques-uns des officiers les plus dévoués à la république. Ce pouvoir arbitraire et mystérieux, qui n'aurait dû être confié qu'à la vertu la plus pure, la plus incorruptible, à l'intelligence la plus rare, était dévolu à des hommes qui n'y avaient d'autres droits que le hasard de la naissance et la chance d'un scrutin, et qui ne pouvaient même pas craindre la publicité.

Le conseil des Trois se réunissait en secret. Ordi-

nairement il prononçait ses arrêts sans communiquer avec aucun autre corps, et les faisait exécuter avec une célérité et un mystère qui ressemblaient aux coups du sort. Le doge lui-même était justiciable de ce tribunal terrible, et ne pouvait se soustraire à ses sentences; bien plus, l'on a vu un des trois privilégiés dénoncé par ses collègues.

Lorsque le pouvoir est exercé par un corps qui n'est point responsable, et dont les décisions ne sont soumises à aucun appel, les abus suivent comme une conséquence inévitable; et lorsque ce pouvoir est exercé secrètement, les abus deviennent encore plus graves. Cependant, par une singularité digne de remarque, ce sont précisément les gouvernements soumis à cet arbitraire monstrueux qui étalent le plus fastueusement leurs prétentions à la justice et à la générosité : c'est que l'oligarchie ainsi constituée se voit imposer, par la nécessité même de sa nature, une politique de décorum et de faux semblant qui est une des conditions de sa sûreté personnelle. Ainsi Venise faisait sonner bien haut la justice de Saint-Marc; et peu d'états revendiquaient l'honneur de cette vertu sacrée avec plus d'ostentation que celui-là dont les principes réels de gouvernement étaient voilés d'un mystère que condamnait la morale relâchée du siècle elle-même.

Ce qui prouve le vice radical de l'organisation du gouvernement à Venise fut la facilité de sa chute. Les hommes se rallient autour de leurs institutions quand elles méritent leur attachement; et l'on a la juste mesure de

leur peu de valeur, quand on voit ceux qui gouvernent appréhender à tout moment l'abandon de la multitude. Dans toutes les occasions de troubles intérieurs, nulle nation ne montra jamais cette crainte plus que l'arrogante république de Venise. Son système factice renfermait en lui-même une tendance constante à la dissolution, qui n'était arrêtée que par la dextérité de son aristocratie. On parlait beaucoup du caractère vénérable de sa politique et de la sécurité qui en était la suite ; mais c'est en vain que le mensonge lutte contre la vérité. De tous les sophismes que l'homme peut employer à l'appui de ses fausses théories, il n'en est aucun de plus évidemment erroné que celui qui conclut à la durée future d'un système social de la durée qu'il a déjà eue. Il serait aussi logique de prétendre qu'un homme de soixante-dix ans a les mêmes chances pour vivre longtemps que le jeune homme de quinze, ou que le destin inévitable de toute chose mortelle n'est pas la destruction. Il y a sans doute dans l'existence humaine une époque où le principe de vie est obligé de combattre la faiblesse de l'enfance ; mais cet état d'épreuve passé, l'enfant atteint l'âge où il a l'espoir le plus raisonnable de vivre : de même, la machine sociale, comme toute autre, quand elle a marché assez de temps pour démontrer la bonté de ses rouages, offre assurément des garanties d'avenir. Mais quand un homme malade et chétif est contraint de recourir à des moyens extraordinaires et factices pour soutenir sa vie chancelante, certes on peut dire dans ce cas que la durée de

son existence passée ne garantit nullement son existence future. Il en est ainsi des gouvernements qui ne reposent pas sur des principes vrais et solides, et qui ne se maintiennent qu'à force d'artifices et de ruses. Plus Venise vantait son antiquité, plus elle redoutait sa fin prochaine; ses plus fortes combinaisons politiques avaient le défaut d'être toutes à l'avantage de la minorité, aussi ne trouvaient-elles point d'appui dans les masses; et comme il arrive des décorations d'un théâtre, il ne fallait que le grand jour pour détruire l'illusion.

Ce moment fatal arriva. L'hypocrisie est un vice contagieux : le sénat de Venise trompait le peuple, et il fut trompé à son tour. Il crut pouvoir compter sur les citoyens à l'instant du danger, parce qu'on lui avait obéi aveuglément tant qu'on avait redouté sa puissance; mais lorsqu'on eut acquis la conviction qu'il n'y avait plus rien à craindre de lui, au lieu de le soutenir on l'abandonna : c'est ce qui explique pourquoi il suffit de la présence de quelques bataillons français pour faire crouler cette insolente aristocratie qui avait subjugué tant de nations, et qui avait lutté pendant des siècles avec les plus grands royaumes. Quand Napoléon apparut sur les bords de l'Adriatique, Venise se rendit sans coup férir; dès ce moment, son antique gloire fut éclipsée à jamais, la fantasmagorie de sa puissance rentra dans le néant.

Mais c'est trop nous arrêter à ces austères réflexions que nous a inspirées la vue de l'antique demeure des doges. Reprenons notre pérégrination à travers la ville

de Venise, et parcourons rapidement ses autres édifices.

Les églises sont nombreuses, et, même aujourd'hui encore, magnifiques. Nous citerons parmi les plus importantes : Saint-Sébastien, qui possède le tombeau de Paul Véronèse ; Saint-Luc, où l'infâme Arétin a trouvé une sépulture ; Saint-Gervais-et-Saint-Protais, temple grec, consacré à l'Oreste et au Pylade des chrétiens, ainsi que les deux patrons de cette église sont surnommés par M. de Châteaubriand ; les Frari, où fut, dit-on, enterré le Titien, et qui renferme le tombeau de Canova ; la Salute, qui est plus remarquable par les tableaux de ce grand peintre que par les ornements dont elle est surchargée ; Saint-Roch, chef-d'œuvre de l'art ; et enfin la plus ancienne de toutes ces églises, Santa-Maria della Carità, dont la première construction date du XIIe siècle, et qui devait son ancienne célébrité à sa *festa* et aux indulgences du pape Alexandre.

Après ces belles églises, après les merveilles de la place Saint-Marc et du Palais Ducal, le plus curieux monument de Venise, celui qui, au milieu de la décadence de cette ville, conserve intacte et brillante une partie de la gloire la plus incontestée de l'ancienne république, est, sans contredit, l'Académie des Beaux-Arts, créée par le patriotisme du comte Cicognara. C'est là que resplendissent, dans toute leur majesté et dans tout leur éclat, les immortelles productions de cette nombreuse pléiade d'artistes qui seuls auraient suffi à illustrer la reine de l'Adriatique. On admire dans

Santa-Maria della Salute, à Venise.



cette riche collection plus de quatre cents tableaux, parmi lesquels il faut citer en première ligne les chefs-d'œuvre du Titien, et surtout son *Assomption de la Vierge*.

Le Titien est le roi de l'école vénitienne comme Jean Bellin en est le véritable fondateur. Tel était le respect qu'on avait pour le génie de cet artiste, que dans un moment de taxe extraordinaire imposée aux Vénitiens le Titien en fut exempté. Charles-Quint disait que trois fois il avait reçu l'immortalité du pinceau de ce peintre, et lorsque les gentilshommes espagnols ou allemands affectaient de traiter le Titien comme un plébéïen, il les apostrophait en ces termes : « Je puis créer des centaines de comtes, de barons et de ducs tels que vous, mais, hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de créer un peintre tel que lui ! » Aussi, quand vint à mourir cet homme extraordinaire, qui travailla constamment jusqu'à son dernier jour, c'est-à-dire jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans, il était si considéré des Vénitiens que, malgré les ravages de la peste qui régnait alors et à laquelle il succomba, ils lui firent des funérailles pompeuses et y assistèrent en foule, au péril même de leur vie.

A côté du Titien se place le Tintoret, son noble émule. L'enthousiasme de son génie et la fureur, pour ainsi dire, de son pinceau sont au-dessus de toute comparaison : aussi était-il surnommé *il furioso Tintoretto*. Il passe souvent les bornes de la raison, et cependant

il est impossible de se soustraire au sentiment d'admiration qu'il excite, même au milieu de ses écarts. Mais on ne peut l'apprécier véritablement qu'à Venise, car ce que l'on connaît ailleurs de lui semble ne donner que l'idée de ses défauts. Il n'est réellement grand que dans les compositions qu'il a exécutées avec tout son feu. Au faire le plus étonnant, il joint une intelligence rare des lumières, des ombres et des couleurs.

Paul Véronèse figure encore au premier rang. S'il n'a pas toujours l'animation, la verve des deux peintres que nous venons de nommer, il les surpasse peut-être par l'ordonnance, la vérité et l'harmonie de ses tableaux, l'enchaînement de ses groupes, la finesse et l'éclat de son coloris. La facilité et (si l'on peut s'exprimer ainsi) la fleur de son pinceau savent trouver et rendre avec bonheur toutes les séductions de la peinture; et chez lui la magnificence des détails, loin de nuire à l'ensemble, rehausse et complète l'effet général. Paul Véronèse est un des peintres qui ont réuni le plus de qualités diverses.

Le Giorgione, le Palma, le Padovanino, les Bassans, les Ricci, et quantité d'autres maîtres viennent se grouper à la suite de ces trois génies et contribuent avec eux à la gloire de cette fameuse école vénitienne, dont il nous serait impossible de citer tous les noms et surtout les nombreux chefs-d'œuvre, épars dans tous les édifices publics ou particuliers de Venise.

L'Académie des Beaux-Arts est l'ancienne confrérie

de la Charité. La voûte de la salle principale rappelle une anecdote piquante : le confrère Chérubin Ottale, qui s'était chargé de la dorer à ses frais, avait demandé qu'une inscription mentionnât que c'était à lui qu'on devait cette magnificence ; n'ayant pu l'obtenir, il fit placer au milieu de chaque compartiment du plafond un petit ange ayant huit ailes : de cette manière, son nom (*Cherubino Ottale,* chérubin à huit ailes) se trouve répété plus de mille fois. Un Français n'eût rien imaginé de plus fin que cette ruse de la vanité du bourgeois vénitien.

Si le musée du comte Cicognara consacre l'ancienne renommée artistique de Venise, l'arsenal rappelle sa puissance militaire, ses hauts faits maritimes, ses conquêtes lointaines. Mais, hélas ! ces gigantesques bâtiments remplis autrefois d'armes et de trophées, ces bassins magnifiques où se pressaient les riches galères de la république, ces ateliers, ces fabriques, ces chantiers, ces casernes où s'agitait tout un monde d'ouvriers, de marins et de soldats, toute cette immensité est triste et presque déserte.

Venise a perdu la couronne des mers ; peut-être reprendra-t-elle par la suite quelque importance en raison des grands événements qui semblent se préparer en Orient, et dont la Méditerranée sera le théâtre ; mais l'établissement de Trieste a porté un coup fatal à Venise, qui ne sera jamais qu'un port secondaire.

L'arsenal fut commencé en 1304 par André Pisano,

et on n'a pas cessé d'y travailler jusqu'à la fin du dernier siècle. Il est entouré de fortes murailles et de tours, et sa circonférence dépasse deux milles.

La porte principale est ornée de quatre colonnes grecques en marbre et surmontée d'une statue de sainte Justine, sculptée par Jérôme Campagna. Cette statue a été placée là en commémoration de la victoire remportée par les Vénitiens sur les Turcs le jour de sainte Justine, en 1571. Auprès de la porte, on voit quatre lions de marbre, transportés de la Grèce, en 1687, par Morosini, surnommé le Péloponnésien; ils décoraient, dit-on, le Pyrée d'Athènes.

A l'intérieur, on compte cinq salles d'armes, dont deux pour la marine et trois pour l'artillerie de terre, une salle de modèles, un magasin général, cinq fonderies de canons, quatre vastes darsines où les navires sont tenus à flots, plusieurs chantiers couverts pour la construction des vaisseaux de toutes dimensions, et enfin une immense pièce appelée *la Tana* (la Corderie), construite par Antoine da Ponte, l'architecte du Rialto, et qui sert à la fabrication des câbles et des cordages.

On montre aussi la salle où l'on recevait les souverains étrangers. Lorsque Henri III passa par Venise, à son retour de Pologne, on lui servit une superbe collation à l'Arsenal, et on profita de l'intervalle du dîner pour construire une galère qui fut lancée en présence du prince après le repas.

Le successeur de ce monarque, notre bon Henri IV, tint à honneur d'être reçu au nombre des patriciens de Venise, et d'inscrire son nom sur le Livre d'Or; à cette occasion, il fit présent à la république de son armure, qui existe encore dans la collection d'armes précieuses de l'arsenal.

On regrette de ne pas trouver à l'arsenal quelque débris de ce fameux Bucentaure qui joua un si grand rôle dans les annales vénitiennes. C'était sur ce vaisseau que se célébrait l'orgueilleuse cérémonie des *épousailles de l Adriatique*, qui remonte au xe siècle. Voici l'origine de cette fête nationale. Dans l'année 997, les Vénitiens subjuguèrent la petite ville de Narenta, habitée par des pirates. Leur flotte victorieuse était rentrée au port le jour de l'Ascension, et une fête avait été instituée en mémoire de cette conquête. Environ deux cents ans plus tard, le pape Alexandre III, fuyant les persécutions de l'empereur Barberousse, vint chercher un asile au milieu des lagunes, et les Vénitiens, étant parvenus à réconcilier ces deux grands personnages, virent l'empereur recevoir à genoux, dans leur église de Saint-Marc, l'absolution du souverain pontife. Celui-ci s'acquitta envers eux en leur donnant l'investiture de l'Adriatique, et le jour choisi pour la cérémonie fut l'anniversaire de la victoire navale remportée sur les forbans de Narenta. Le symbole de cette investiture, semblable à celui du mariage, était un anneau que le doge laissait tomber dans la mer, pour signifier

que la mer lui appartenait comme épouse et comme vassale. L'arrêté du sénat qui ordonna la construction d'un vaisseau spécial pour cette fête ne date que du commencement du XIVe siècle, et il est ainsi conçu : *Quod fabricetur navigium ducentorum hominum* (qu'il soit construit un navire de deux cents hommes). Du mot *ducentorum* on en a fait dans la suite, par corruption, le nom de *Bucentoro* (Bucentaure) donné à ce navire.

Le Bucentaure avait trois ponts de 100 pieds de long sur 22 pieds de large, et il était mis en mouvement par cent soixante-huit rameurs placés sur le pont inférieur et par un grand nombre de barques qui le remorquaient. On avait dépensé des sommes énormes pour le décorer : la seule dorure avait coûté soixante mille sequins d'or ou sept cent quatre-vingt mille francs de notre monnaie.

Au jour fixé pour la cérémonie, ce vaisseau était conduit avec une pompe solennelle au Lido, à deux milles de Venise, au bout de la lagune, et à l'endroit où commence la pleine mer. Là, le doge jetait son anneau en disant : *Desponsamus te, mare, in signum veri perpetuique dominii* (Nous t'épousons, ô mer ! en signe d'une véritable et perpétuelle domination). En cet instant, des salves d'artillerie étaient tirées par tous les navires en rade, et de bruyantes acclamations annonçaient la joie publique. Puis le doge revenait entendre la messe dans l'église de Saint-Nicolas du Lido,

au milieu d'un immense concours de sénateurs, d'officiers et de peuple; après le service divin, il remontait sur le Bucentaure et était ramené à Venise, où il débarquait sur la Piazzetta. Enfin la fête se terminait par un splendide repas offert aux seigneurs et aux ambassadeurs étrangers.

Une autre fête nationale plus ancienne encore, et qui s'est perpétuée jusque dans les derniers temps de la république, est celle dite *delle Marie*. Nous empruntons à M. Valery les détails qu'il en donne.

Les premiers Vénitiens, comme les Romains, attachaient une grande importance politique au mariage. Chaque année, le jour de la Purification, presque tous les mariages de Venise se célébraient à la fois et dans la même église; c'était celle de la petite île d'Olivolo, aujourd'hui Sainte-Marie-Formose. Lorsque la constitution eut été fixée, le dogat établi, et que la population et les richesses se furent accrues, on décréta que douze jeunes filles, choisies parmi les plus vertueuses et les plus belles, seraient dotées aux frais de l'état et conduites à l'autel par le doge, en costume, suivi de son cortége; le gouvernement poussa la délicatesse et l'attention jusqu'à les parer d'or, de perles et de diamants, afin que l'amour-propre de ces rosières ne fût point humilié par la riche toilette des autres fiancées; mais après la cérémonie, elles devaient déposer *cet éclat emprunté* et ne garder que la dot. Une catastrophe arrivée en 944 vint encore ajouter par la suite

à la solennité de cette fête. La veille, pendant la nuit, les pirates triestains, sans être aperçus, se mirent en embuscade derrière l'île d'Olivolo, et le matin, traversant avec rapidité le canal, ils s'élancent à terre le sabre à la main, pénètrent dans l'église au moment de la bénédiction nuptiale, saisissent les jeunes filles couvertes de leurs brillants habits, les traînent à leurs barques, s'y jettent avec elles et fuient à toutes voiles. Cet enlèvement ne tourna pas toutefois comme celui des Sabines, et le Romulus forban de l'Adriatique n'eut point le même succès que le fondateur de la ville éternelle. Les ravisseurs, atteints dans les lagunes de Caorlo par les époux vénitiens, le doge à leur tête, lorsqu'ils se partageaient déjà le butin, furent attaqués, défaits et tous jetés à la mer. Le petit port de la côte de Frioul où ils avaient été détruits prit aussitôt le nom de *Porto delle Donzelle*, qu'il a conservé. La fête *delle Marie*, à laquelle donna lieu le retour des fiancées, s'est depuis célébrée annuellement à Sainte-Marie-Formose, mais il n'y avait plus de mariage : le doge se rendait simplement à l'église avec la seigneurie; le curé allait à leur rencontre et leur offrait, au nom de ses paroissiens, des chapeaux de paille dorés, des flacons de vin de Malvoisie et des oranges. Les douze cuirasses d'or garnies de perles qui jadis composaient la parure des jeunes fiancées n'existent plus; elles furent vendues en 1797, afin de pourvoir aux besoins pressants de cette époque; les perles, gardées avec soin au



Saint-Georges-Majeur, à Venise.

trésor pendant l'administration française, ont servi à payer l'entretien de l'église de Saint-Marc. Ainsi ont disparu jusqu'aux dernières traces de la fête nationale et poétique *delle Marie*.

Venise, semblable à une planète lumineuse qui resplendit au milieu de ses satellites, est entourée de plusieurs petites îles, véritables étoiles parsemées sur l'azur de la mer.

Une excursion dans les plus remarquables de ces îles complètera la description rapide que nous avons donnée de cette ville célèbre.

La plus importante est d'abord Saint-Georges-Majeur, qui autrefois était habitée par des moines bénédictins. Le couvent et l'église furent détruits en 1205 par le doge Pierre Ziani, dans un moment de fureur causée par la mort de son fils, que des chiens de cette île avaient dévoré. S'étant repenti plus tard de cet acte de vandalisme, il fit rebâtir le temple et le monastère, combla les habitants de faveurs, et choisit même cette île pour la demeure de sa famille. Palladio reconstruisit dans la suite l'église, qui fut décorée intérieurement de peintures et de sculptures excellentes : Jacob da Ponte, le Tintoret, Léandre Bassano, Jérôme Campagna ont prêté le concours de leurs talents à l'embellissement de cet édifice.

A peu de distance de Saint-Georges-Majeur est l'île de la Giudecca, ainsi nommée de la première maison de Juifs *(Giudei)* qui vinrent s'y établir; anciennement on l'appelait Spinalunga, à cause de sa forme. Cette île

possède plusieurs églises, dont l'une a été élevée sur les dessins de Palladio; c'est peut-être le monument le plus correct et le plus magnifique dont puisse se vanter l'Italie depuis la renaissance des arts; on la nomme l'église du Saint-Rédempteur.

L'Isoletta di San-Lazzaro est située à une demi-lieue de Venise, du côté du midi et non loin du Lido, qui, avec les Murazzi, digue gigantesque que ne désavoueraient pas les Romains, protége Venise et ses îles contre la fureur de la haute mer. On n'y voit de remarquable que le couvent des Arméniens, où Byron, durant son séjour à Venise, allait apprendre les langues d'Orient.

A l'île Saint-Clément était autrefois un couvent de Camaldules, dont les petites maisons séparées se voient encore aujourd'hui : ces chartreux, entourés par les eaux, étaient doublement solitaires.

C'est à Murano que se trouvent les anciennes fabriques de verroterie auxquelles Venise dut jadis une partie de sa renommée industrielle, et qui entretiennent encore maintenant un grand commerce, surtout avec le Levant. Ces manufactures ont conservé le secret de leurs moyens de fabrication, et font à très bas prix une foule de petits objets charmants, tels que des perles, des bracelets, des colliers, qui servent de parure aux femmes du peuple : la médiocrité peut ainsi se permettre l'éclat et le luxe apparent de la richesse.

Arrêtons-nous ici. Les bornes de cet ouvrage nous empêchent de parler plus longuement de Venise. D'au-

tres contrées nous appellent, et il faut nous arracher aux enchantements de cette belle cité : un mot encore et nous terminons.

Venise commence à Attila et finit à Napoléon : cette reine des mers, dont l'empire fut de quatorze siècles, devait naître et mourir au milieu d'orages plus violents que ceux de la mer qui l'environne, et la terreur de deux conquérants a produit différemment et son origine et sa chute. Mais lorsqu'elle tomba, elle n'était déjà plus la république conquérante et fière du moyen âge. Son abaissement date de loin : Venise et la mer ont divorcé depuis des siècles, et ceux qui s'en lamentent devraient accuser Christophe Colomb d'avoir découvert l'Amérique et Gama d'avoir tourné le cap de Bonne-Espérance. Là est le principe de la ruine des Vénitiens. Il est absurde de soutenir que la langueur de Venise est le résultat de l'oppression autrichienne : qu'on lui rende son indépendance, et elle ne saura qu'en faire; qu'on lui rende ses anciens états de terre ferme, et elle n'en disparaîtra pas moins des lagunes. Bien plus, sans la garnison qu'y entretient l'Autriche, sans les fonctionnaires qu'elle y envoie, sans l'argent qu'elle y dépense, Venise deviendrait en peu de temps, au milieu des flots, ce qu'est devenue Palmyre au milieu du désert.

X

Arquà. — Maison et tombeau de Pétrarque. — Ferrare. — L'Arioste et le Tasse. — Bologne. — Rossini. — Les Carrache. — Ecole bolonaise.

La route de Venise à Ferrare nous ramène à Padoue, que nous avons déjà visitée, et après nous avoir fait traverser plusieurs villes insignifiantes, nous conduit à Arquà, célèbre par le séjour qu'y fit Pétrarque et par son tombeau.

La maison de l'immortel auteur des *Canzoni* est entourée d'un délicieux jardin ; deux étages la composent ;

le premier est employé aux dépendances d'une ferme, le second contient cinq jolies pièces. Devant les fenêtres d'une de ces chambres règne un balcon, d'où la vue plane sur une immense et agréable vallée. Cette petite villa du poëte appartient maintenant à la famille du comte de Sylvestre, qui se plaît à l'entretenir avec un soin respectueux.

De l'autre côté d'Arquà, en face de l'église, se trouve le tombeau de Pétrarque, que lui fit ériger son gendre Brossano. C'est une espèce de sarcophage supporté par quatre colonnettes et surmonté d'un buste.

M. Villemain, dans un éloquent parallèle, a comparé le génie de Pétrarque à celui de Voltaire. Assez semblables par leur vie, tous deux hôtes de monarques philosophes (Pétrarque de Robert de Naples et Voltaire du grand Frédéric), tourmentés l'un et l'autre par des critiques jaloux, entretenant avec leurs contemporains les plus célèbres une vaste correspondance qui fait de leurs lettres comme les annales du temps où ils ont vécu, transportant leur renommée vagabonde en mille endroits divers, leur mort seule présente un contraste frappant. Voltaire expire au milieu de Paris, accablé de gloire, au sein des grandeurs, des hommages, des applaudissements du peuple, des acclamations du théâtre, des adulations de l'Académie, Pétrarque meurt paisiblement dans le modeste asile d'Arquà que lui avait offert le souverain de Padoue, et qu'il préfère au séjour tumultueux de Florence.

Par ses travaux, ses découvertes, ses encouragements, ses sacrifices, Pétrarque peut être regardé comme le restaurateur des lettres en Europe. Aussi, en contemplant son tombeau à Arquà, il me semblait moins y voir un simple mausolée contenant une dépouille mortelle, qu'un monument élévé aux travaux de l'intelligence, qu'un trophée attestant le triomphe du génie et de la civilisation sur l'ignorance et la barbarie.

Ferrare est située à peu de distance d'un des bras du Pô, et dans une plaine naturellement fertile mais peu pittoresque. Comme Venise, elle a perdu sa magnificence du moyen âge, et n'est plus aujourd'hui qu'une vaste solitude. Au temps de l'Arioste, elle était encore riche et florissante, puisqu'il disait :

> O città bene avventurosa.....
> ..... La tua gloria salirà tanto,
> Ch' avrai di tutta Italia il pregio e 'l vanto.

Sa population est réduite à 24,000 habitants et son commerce n'est pas considérable. Les campagnes des environs ne sont guère mieux peuplées : ce qu'il faut attribuer à l'air malsain qui s'exhale des marais dont une grande partie du Ferrarais est couverte.

Cette ville, qui fait partie des états du Saint-Siége, a un aspect imposant : ses rues longues et larges, où l'herbe croît entre les pavés, lui donnent l'air solennel d'une cité abandonnée; et le gothique château des

ducs de Ferrare, avec ses tours, ses créneaux et ses donjons, avec sa physionomie féodale, convient bien à l'ancienne capitale des princes d'Este. Ce spacieux palais a été le théâtre de bien des crimes et de bien des fêtes! car c'était là que logeait Lucrèce Borgia, c'était là que l'on jouait les drames du Tasse, de l'Arioste et de Guarini.

La cathédrale, bâtie en forme de croix grecque, et renfermant le tombeau de Giraldi; l'église des Théatins, et surtout celle des Bénédictins, où était le tombeau du chantre de Roland, transporté depuis au lycée public, sont curieuses et renferment des tableaux de grand prix. Les palais sont aussi fort remarquables par leur architecture, ainsi que le théâtre, l'un des plus vastes de l'Italie. Cependant, quel que soit le mérite de ces monuments, ils sont en quelque sorte éclipsés par deux édifices en apparence assez peu importants, mais qui par leurs souvenirs intéressent vivement le voyageur : je veux parler de la maison de l'Arioste et de l'hôpital Saint-Anne, où le Tasse fut enfermé comme fou par ordre du duc Alphonse.

On ne voyage guère dans les environs de Ferrare sans entendre parler des ravages du Pô. Rien de si majestueux que ce fleuve, dans lequel se jettent un grand nombre de canaux; mais aussi il n'y en a peut-être pas de plus terrible à cause de ses débordements : la moindre crue de ses eaux répand l'alarme dans tous les pays d'alentour. Les cailloux, le sable et le limon épais qu'il charrie et dépose naturellement, l'auraient depuis longtemps forcé

à changer de lit et à se répandre au loin dans la plaine, si l'on n'avait eu soin de le maîtriser par de fortes digues. Cette précaution toutefois n'a pas remédié complétement au mal qu'on voulait empêcher, car le lit du Pô se remplissant peu à peu, il a fallu élever successivement ces digues, qui maintenant sont parvenues à une hauteur excessive : la surface du fleuve est à plus de dix mètres au-dessus de la campagne, de sorte que s'il venait à renverser les obstacles qui le contiennent, tout serait submergé. Aussi prend-on tous les moyens que la prudence peut suggérer pour éviter un pareil désastre. Dès que le Pô dépasse d'un mètre son niveau ordinaire, on le met en garde, c'est-à-dire qu'on assemble les habitants pour surveiller nuit et jour les chaussées; des cabanes sont établies d'espace en espace, et il y a dans chacune trois personnes munies de tous les instruments nécessaires pour porter de la terre, planter des pieux et boucher les brèches qui auraient pu être faites.

Le reste de la route qui conduit à Bologne offre peu d'intérêt.

Tite-Live et Pline citent souvent Bologne comme la capitale des Etrusques, auxquels beaucoup d'écrivains en attribuent la fondation. Néanmoins, elle n'a conservé presque aucun de ses anciens édifices, si ce n'est l'aqueduc dit *de Marius*, et qui paraît être en effet un ouvrage romain. Pendant les célèbres guerres puniques, Bologne se déclara en faveur d'Annibal, ce qui ne l'empêcha pas de devenir dans la suite une colonie de

Rome. Sous l'empereur Claude, un violent incendie la ruina presque de fond en comble; Néron, jeune alors, qui prétendait descendre de la famille des Antoine, à laquelle Bologne avait toujours été très attachée, intercéda en faveur de cette malheureuse ville, et obtint de l'empereur et du sénat des secours considérables pour la rétablir. A la chute de l'empire romain, elle fut ravagée comme les autres villes d'Italie par les Barbares et les Lombards qui s'en emparèrent; mais Charlemagne la leur enleva, et après lui elle demeura longtemps soumise aux empereurs d'Allemagne. Puis, s'étant constituée en république, elle devint assez puissante pour combattre les Vénitiens, les seigneurs de Ferrare, ceux de Milan, les autres princes de l'Italie et l'empereur Frédéric II lui-même. Les Bolonais conquirent à cette époque une grande partie de la Romagne; ils ne tardèrent cependant pas à la perdre avec leur liberté, au milieu des discordes intestines qui les déchiraient. Ces factions commencèrent au XIIIe siècle et se prolongèrent pendant plus de 200 ans. Enfin Bologne se soumit volontairement au Saint-Siége auquel, après quelques autres changements, elle est définitivement restée.

Cette ville est assez belle, riche, et la première des états de l'Église. Sa forme, plus longue que large, a quelque ressemblance avec celle d'un vaisseau dont la tour des Asinelli serait le mât. Divisée comme autrefois en douze quartiers, Bologne a douze portes, peu de rues

droites, et aucune de bien spacieuse; ces rues sont presque toutes bordées de portiques irréguliers, qui sont à la vérité fort commodes pour les piétons, mais qui donnent à la ville un air triste.

Les palais les plus importants sont, entre autres, le Palais Pontifical, situé sur la grande place, et servant de résidence au cardinal-légat, au vice-légat, aux tribunaux d'appel, à la préture, au conseil municipal et à leurs bureaux respectifs; le Palais Caprara, aujourd'hui celui de la princesse royale de Suède; le palais du roi Enzio, ainsi nommé parce que l'infortuné Enzius, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, y vécut prisonnier des Bolonais pendant vingt-deux ans, et y mourut; ce fut aussi dans ce palais que se tint le conclave qui éleva Jean XXIII à la papauté.

Parmi les autres édifices, ceux qui frappent le plus le voyageur sont les deux fameuses tours penchées. La tour des Asinelli, qu'on aperçoit de fort loin, a 300 pieds de hauteur; son inclinaison est de trois pieds et demi environ. A peu de distance s'élève la tour de Garisenda, d'une élévation bien moins considérable, mais dont la la déviation est si extraordinaire que l'on remarque à peine celle de sa voisine. L'opinion commune est que l'inclinaison de ces deux monuments provient de l'affaissement du terrain, causé par quelque tremblement de terre; et cet événement a dû arriver avant que le Dante n'écrivît son poëme, puisque nous le voyons comparer dans une de ses images les plus pittoresques

le géant Antée qui se baisse à la tour de Garisenda.

La cathédrale, qui rappelle les belles églises de Rome, renferme le dernier ouvrage de Louis Carrache, superbe peinture à fresque représentant l'*Annonciation*. L'église Saint-Pierre, édifiée d'une noble architecture, contient également une fresque de ce grand peintre. Celle de San-Pétronio, bâtie en 432 et restaurée en 1390, mérite de fixer l'attention par sa haute antiquité. Charles-Quint y fut sacré par Clément VII; et c'est dans cette église que se trouve la fameuse méridienne de Cassini, dont le gnomon a quatre-vingt-trois pieds d'élévation; ouvrage considéré comme le plus parfait qui existe en ce genre. Dans une chapelle de l'église de San-Salvatore on voit le tombeau du Guerchin, enseveli par son frère qu'il avait tant aimé; mais sans le *cicérone* on ne remarquerait pas cette tombe trop modeste, car aucune inscription n'indique la sépulture du grand artiste. L'église Saint-Dominique est peut-être la plus riche de tout Bologne en monuments et en tableaux. Sur le tombeau du saint sont deux statues de Michel-Ange, dans son meilleur style; les bas-reliefs ont été sculptés par Nicolas de Pise. C'est dans la chapelle du Rosaire que se trouve la tombe du Guide et de sa chère Sirani; on s'arrête avec attendrissement devant ce sépulcre qui renferme tant de génie et tant de beauté, et dans lequel cette femme célèbre descendit si jeune et d'une manière si tragique.

L'Université, connue sous le nom de *lo Studio*, a été bâtie sur les dessins de Vignole. Cet établissement, si

florissant autrefois, est bien déchu de sa gloire primitive ; on y cherche en vain les six mille étudiants et les soixante-douze professeurs qu'elle comptait dans son sein. Toutefois elle occupe encore une place distinguée parmi les corps enseignants, et ses cours de médecine jouissent d'une réputation méritée. La fondation de cette fameuse université est attribuée par les uns à Théodose II, et par les autres à la comtesse Mathilde, qui vivait à une époque bien postérieure.

La galerie de peinture de l'Académie des Beaux-Arts ne contient pas beaucoup d'ouvrages, mais ils sont tous fort remarquables. Les morceaux les plus précieux sont les tableaux du Guide, particulièrement sa ***Madonna della Pietà***, où l'artiste a su habilement introduire tous les saints patrons de Bologne. Il ne faut pas oublier de citer aussi la ***Sainte Cécile*** de Raphaël, ainsi que le ***Martyre de Sainte Agnès*** et la ***Madonna au Rosaire*** du Dominiquin.

Bologne a, comme Venise, des maisons non moins illustres que ses palais, telle est la *casa* Rossini. La maison de cet illustre musicien va bien à Bologne, cité amie des arts et la plus musicale de l'Italie. Ce fut dans cette ville qu'il commença l'étude de la musique en 1804, à l'âge de douze ans ; son premier maître fut un prêtre nommé Angelo Tesei. En moins de trois ans, il avait fait assez de progrès pour être en état de tenir le piano dans les orchestres de quelques petites villes, telles que Lugo, Forli, Sinigaglia, où il accom-

pagna, en 1806, sa mère, qui tenait dans les théâtres l'emploi de *seconda donna*. L'année suivante il entra au lycée de Bologne, et y reçut des leçons de musique de Mattei. Rossini fit entendre ses premiers ouvrages en 1808, et depuis cette époque sa fécondité a été si prodigieuse qu'il a composé, dans l'espace de vingt années environ, plus de trente opéras, dont quinze peuvent être considérés comme des chefs-d'œuvre. Il fit *Tancrède* à vingt et un ans, et le *Barbier de Séville* à vingt-quatre; enfin il a couronné sa carrière musicale par *Guillaume Tell*, la plus belle de toutes les partitions modernes, digne de figurer à côté du *Don Juan* de Mozart. Depuis une douzaine d'années, le génie de Rossini ne s'est révélé que par de gracieuses cantilènes qui font vivement regretter à tous les amis de la musique de voir cet illustre compositeur oublier dans les douceurs du *far niente* l'art sublime qui a fait sa gloire.

A une lieue de Bologne, au sommet du mont de la Garde, est bâti un temple magnifique, dédié à la Vierge sous le nom de la Madone-de-Saint-Luc. Qu'on se figure un portique de trois milles de longueur, éclairé par 690 arcades et s'élevant par 514 marches sur les flancs de la montagne pour conduire le pieux voyageur depuis la sortie de la ville jusqu'aux portes de l'église. Cet escalier gigantesque, véritable échelle de Jacob, a été construit en moins d'un siècle aux frais des Bolonais. Chaque partie de l'édifice, chaque arcade séparée a été une fondation spéciale, et comme chacun des donateurs

avait le privilége d'inscrire le long de ce portique immense son nom enchâssé dans un médaillon, toutes ces inscriptions forment une sorte de galerie historique où viennent se ranger la plupart des familles de Bologne.

La structure du temple présente quelque analogie avec la Superga, près de Turin ; de même que sa situation rappelle celle de la Madone-du-Mont à Vicence. Dans l'église se trouve le portrait de la Vierge, peint sur bois et attribué à saint Luc. Ce portrait est l'objet de la vénération des fidèles, qui l'ont entouré de perles, de diamants, de couronnes et d'autres offrandes précieuses.

Bologne a donné à l'Église plus de quatre-vingts cardinaux et huit souverains pontifes, entre autres, Honorius II, Innocent IX, Grégoire XIII, Grégoire XIV et Benoît XIV, qui jetèrent sur la tiare un si vif éclat. Elle fut aussi le berceau des Carrache, du Dominiquin, du Guide et de l'Albane.

Puisque nous citons les glorieux noms de ces grands maîtres, qu'il nous soit permis de retracer succinctement à nos lecteurs les détails les plus intéressants de leur biographie.

Annibal Carrache, qui naquit à Bologne en 1560, Augustin, son frère, et Louis, son cousin, doivent être considérés comme les fondateurs de l'école bolonaise. Augustin et Annibal étaient fils d'un tailleur ; tous deux, s'élevant au-dessus de leur condition, dirigèrent leurs talents naissants vers l'étude des beaux-arts. Mais les

deux frères étaient d'un tempérament bien différent : la finesse et l'observation formaient les traits distinctifs de l'esprit d'Augustin, tandis que l'audace et l'impétuosité caractérisaient celui d'Annibal. Deux natures si opposées ne pouvaient sympathiser ensemble ; aussi les deux frères furent-ils ennemis. Leur cousin Louis, plus âgé qu'eux, doué d'un esprit plus sage, appréciateur judicieux de leur talent, chercha plus d'une fois les moyens de rétablir entre eux la bonne harmonie.

Annibal, ayant eu occasion de voyager en Lombardie et dans les états de Venise, enchanté des grâces suaves du Corrége et du brillant coloris des Vénitiens, parvint, sous l'influence de ces illustres maîtres, à améliorer sa première manière. Dans la suite, quand l'amour de l'art eut triomphé de la malheureuse antipathie qui séparait les deux frères, l'école bolonaise prit naissance sous le titre primitif d'Académie des Carrache. Louis se joignit à eux, et tous trois ils rivalisèrent de talent et de gloire. On accorda néanmoins une sorte de suprématie à Annibal, quoique Louis fût doué d'une aptitude supérieure pour l'enseignement, et Augustin d'un génie plus élevé.

Appelé à Rome pour peindre les fresques du palais Farnèse, Annibal, en exécutant ce grand travail, sut se maintenir au niveau des peintres les plus célèbres qui illustrèrent le pontificat de Léon X. Dans ses compositions, il parvint constamment à éviter les défauts dans lesquels sont tombés la plupart des artistes de son temps,

tels que les élèves du chevalier d'Arpino, qui s'éloignaient trop de la nature, et ceux du Caravage, qui la copiaient trop servilement. Le Dominiquin, le Guide et l'Albane puisèrent à ses leçons les judicieux principes d'un art qui menaçait d'être envahi par l'ignorance et le mauvais goût. Ce sont là les dignes successeurs qu'Annibal laissa, lorsqu'en 1609 l'envie de Bélisaire Correnzio abrégea par le poison une vie déjà si bien remplie et qui promettait un avenir non moins brillant.

Dominique Zampiéri, dit le Dominiquin, fut sans contredit le meilleur élève des Carrache et l'un des grands peintres de son temps. S'il n'arriva pas à la perfection, c'est qu'à cette époque la peinture était presque obligée de sacrifier à certaines exigences de la mode, à certains défauts même, qu'un goût plus éclairé a fait proscrire depuis. Il y a entre un artiste et son siècle une corrélation inévitable; l'un réagit sur l'autre : l'artiste peut en partie modifier les habitudes de ses contemporains, mais ceux-ci exercent aussi sur son talent une puissante influence. Il n'est donné qu'aux génies supérieurs de dominer leur époque, d'ouvrir des voies nouvelles, de s'imposer à la multitude.

Le Dominiquin enrichit Rome et Naples de belles peintures à la fresque et à l'huile, ouvrages qui prouvent la facilité, la promptitude de son imagination, la correction et la richesse de son pinceau.

Il naquit à Bologne en 1581, et mourut à Naples en 1641, victime, comme son maître, de la jalousie de ses

rivaux, qui le persécutèrent durant toute sa vie et l'abreuvèrent de chagrins.

Il est difficile d'expliquer comment cet artiste, doux, modeste, bienveillant, s'est attiré par son seul mérite un grand nombre d'ennemis, tandis que d'autres ont joui tranquillement de leur réputation. L'amour de la solitude lui était naturel; la malignité de ses envieux la lui rendit encore plus chère. Il crut par là se mettre à l'abri de leurs coups; ils vinrent l'y chercher encore. Il prit enfin le parti de leur abandonner ses ouvrages, ne s'embarrassant ni de leurs reproches ni de leurs éloges. Quand ils critiquaient son travail, au lieu de s'en fâcher, il disait avec une espèce de satisfaction que c'était un témoignage de la bonté de son œuvre ; mais lorsqu'ils donnaient des louanges à un de ses tableaux : « J'ai bien peur, s'écriait-il, qu'il ne me soit échappé quelques mauvais coups de pinceau qui leur fassent plaisir. » En effet, la méchanceté de ses ennemis le poursuivait partout et toujours ; elle prenait toutes les formes et se glissait même dans les louanges qu'ils lui adressaient. Il n'est sorte de tracasseries qu'on ne lui ait fait endurer : on alla jusqu'à corrompre son neveu, ses domestiques et tous ceux qui l'approchaient. Ne pouvant se fier à personne, il était forcé d'apprêter lui-même sa nourriture, dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât; et malgré ses précautions, il mourut par le poison, suivant l'opinion commune, à l'âge de soixante et un ans. L'envie ne l'épargna pas même au delà du tombeau : quelques-uns de

ses ouvrages furent détruits, et par une injustice criante, on força sa fille unique, qui pouvait avoir hérité de vingt mille écus bien gagnés par de longs travaux, à rendre une partie de cette somme.

Si les malheurs du Dominiquin furent immérités, la prospérité du Guide ne le fut pas moins. L'histoire des hommes nous offre de continuels exemples de cette bizarrerie; mais il est heureusement un autre monde où chaque chose est mise en son lieu, où les principes éternels de justice reçoivent enfin leur sanction, où réparation est faite aux infortunés qui ont souffert ici-bas, tandis qu'il y est demandé un compte rigoureux de leurs joies, de leurs plaisirs et de leurs richesses aux heureux de la terre.

Guido Réni naquit à Bologne en 1575. Il se livra d'abord à la musique, mais bientôt il l'abandonna pour la peinture et entra dans l'atelier de Denis Calvart, peintre de l'école du Caravage. Plus tard il quitta ce maître et travailla avec les Carrache, dont il fut le disciple favori. S'étant rendu à Rome, sa réputation déjà brillante inspira au pape le désir de voir les ouvrages du jeune artiste. Ce pontife éclairé autant que magnifique apprécia ses talents, et dès lors le peintre lui devint si cher que, malgré sa haute dignité, malgré les nombreux travaux de son pontificat, il allait fréquemment visiter le Guide, et passait des journées entières à le voir travailler. L'affection du pape et sa libéralité envers Guido Réni excitèrent la jalousie du trésorier du Saint-Père qui, à

force de contrariétés et de vexations, sut rendre au peintre le séjour de Rome tellement insupportable que celui-ci fut contraint de s'éloigner.

Mais cette légère disgrâce ne fut pas de longue durée. Le pape, ne pouvant supporter l'éloignement du Guide, employa tous les moyens pour le faire revenir à Rome. Le triomphe de l'artiste fut complet. Sa rentrée dans la capitale du monde chrétien eut toute la pompe de la réception d'un ambassadeur : plusieurs cardinaux envoyèrent leurs voitures au-devant de lui jusqu'à Pontemollo, et la joie que manifesta le souverain pontife en le revoyant mit le comble à sa gloire.

Malheureusement le Guide se laissa corrompre par la fortune et s'abandonna à tous les désordres, à toutes les dissipations. Possesseur d'une immense fortune, la funeste passion du jeu la lui fit gaspiller en peu de temps, et à la fin de sa carrière il était tombé dans l'état le plus misérable. Pauvre et méprisé de tous, il finit dans la paresse une vie commencée dans le travail, la gloire et l'opulence. Il mourut en 1644, à l'âge de soixante-neuf ans, oublié de ce monde qui l'avait tant applaudi durant sa jeunesse.

Lorsque le Guide travaillait sous la direction de Calvart, il avait adopté la manière vigoureuse, mais parfois trop sombre du Caravage; l'autorité et les conseils d'Annibal Carrache le détournèrent bientôt de cette voie. Son pinceau perdit sa première dureté, son coloris s'épura, ses compositions furent moins heurtées et plus élégantes.

On admire dans les tableaux de son bon temps la grâce et la noblesse de l'expression, l'harmonie et la délicatesse des teintes, l'aisance du travail; qualités qui contrastent avec les défauts de ses derniers ouvrages, où l'on remarque souvent de la négligence, des incorrections de dessin, et de la mollesse dans le coloris.

Tandis que le Guide s'attirait le mépris des honnêtes gens par ses vices, l'Albane, au contraire, se conciliait l'estime générale par ses vertus domestiques, par sa probité, son désintéressement, sa douceur et son affabilité. Il aimait ses élèves et leur demandait souvent leur avis sur ses propres ouvrages; il les protégeait et les aidait de ses conseils et de sa bourse. Quoique chargé d'une nombreuse famille, il poussa la générosité jusqu'à payer les dettes de son frère, qui avait dissipé tout son bien et était mort insolvable. Le soin de sa famille l'absorbait entièrement et l'obligea de travailler sans relâche; le grand âge auquel il parvint ne diminua pas son application.

Il était né en 1578 à Bologne, et mourut dans cette ville en 1660. Son père, marchand de soie, voulut en vain lui faire embrasser la même profession; mais cédant à la vocation prononcée de son fils, il le mit, à l'âge de douze ans, dans l'atelier de Denis Calvart, le premier maître du Guide. Plus tard, comme ce dernier, l'Albane suivit l'école des Carrache, et ne tarda pas à s'y distinguer.

A l'exception des grands morceaux à fresque qu'il a

faits dans la ville ou dans les environs de Rome, et de quelques autres de ce genre dont il a enrichi Bologne et Mantoue, on voit fort peu de grandes figures de sa main. La plupart de ses ouvrages consistent en tableaux de chevalet. Mais, dans les uns comme dans les autres, on remarque un dessin savant, une touche facile, des attitudes bien choisies, une finesse de détails prodigieuse, une intelligence rare des ombres et des effets, et surtout des carnations admirables. Les connaisseurs lui reprochent d'être un peu froid et inégal dans son coloris; quoi qu'il en soit, il n'est guère de peintres dont les tableaux soient plus généralement estimés et recherchés. Ajoutons que son imagination, développée par la lecture des poëtes, lui a fourni des idées très heureuses, des allusions piquantes, des sujets pleins de charme et de grâce.

L'Albane avait coutume de passer l'été dans deux maisons de campagne qui lui appartenaient, et qui étaient ornées de bosquets et de fontaines. C'est dans ces charmants séjours qu'il trouvait les situations riantes, les beaux sites qui se voient dans ses peintures, dont les scènes se passent toujours au milieu de jardins ou de campagnes délicieuses.

A la liste des peintres que nous venons de nommer, il convient d'ajouter Lanfranc et le Guerchin, élèves aussi des Carrache, et qui sont classés parmi les bons artistes de l'école bolonaise.

XI

Ravenne. — Saint-Apollinaire. — Tombeau du Dante — Le Rubicon — Rimini. — République de Saint-Marin — Ancône — Lorette — La Santa Casa

Strabon prétend que Ravenne fut fondée par les Thessaliens, qui envoyèrent, comme beaucoup d'autres peuples de la Grèce, des colonies sur les côtes de l'Adriatique et sur celles de la mer de Toscane. Plus tard les Sabins l'occupèrent, puis les Gaulois, sur lesquels Paul-Émile remporta une victoire signalée, alors qu'ils marchaient sur Rome, et qu'ils avaient fait serment de

ne quitter leurs baudriers qu'après s'être emparés du Capitole.

Auguste fit construire à Ravenne un port spacieux, défendu par les forts de Classe et de Césaréa ; ce port servait de station à la flotte romaine chargée de surveiller l'Adriatique. Tibère, Trajan s'occupèrent aussi de fortifier et d'embellir cette ville : elle fut successivement décorée de temples, de cirques, de théâtres, d'aqueducs. Vers le v[e] siècle, les empereurs romains y demeurèrent et y firent élever de beaux édifices dont il reste encore quelques débris. Odoacre, roi des Hérules, sorti de la Hongrie, et ayant conquis l'Italie presque entière, en 496, fixa sa résidence à Ravenne ; mais il fut pris et tué par Théodoric, roi des Ostrogoths, qui s'établit après lui dans cette cité, et fit rebâtir avec une magnificence toute royale les anciens aqueducs de Trajan. Le tombeau de Théodoric est encore maintenant un des monuments les plus curieux de Ravenne : ce magnifique mausolée, appelé aujourd'hui Sainte-Marie de la Rotonde, est remarquable par sa construction solide et grandiose, et par son énorme coupole, formée d'une seule pierre de cent pieds de circonférence.

Sous le règne de Witigès, Bélisaire, général des troupes de Justinien, fit le siége de Ravenne et y entra en 539. Le gouverneur, nommé Longin, que Justin II envoya pour commander en Italie et succéder à Narsès en 568, préféra Ravenne à Rome pour le siége de son

gouvernement, et la fit entourer de fortifications nouvelles pour mieux résister aux invasions des Lombards. Ce gouverneur fonda l'Exarquat de Ravenne, qui subsista jusqu'en 775, époque à laquelle Charlemagne donna cette ville au Saint-Siége; on prétend même qu'en 728 Luitprand, roi des Lombards, et Pépin, l'an 755, en avaient déjà fait la donation au pape.

Lorsque, sous les successeurs de Charlemagne, son vaste empire se subdivisa en une foule de républiques et de principautés particulières, Ravenne put jouir de sa liberté; mais, abandonnée à elle-même, elle fut bientôt, comme les autres dont nous avons parlé, en proie aux factions et aux discordes intestines, et perdit son indépendance par l'abus qu'elle en fit. Les Bolonais subjuguèrent cette cité, et après eux les Vénitiens; mais la bataille d'Agnadel, que Louis XII gagna le 14 mai 1509, à sept lieues de Milan, procura au pape la restitution de Ravenne, qui depuis est demeurée au Saint-Siége.

C'est dans les environs de cette ville qu'eut lieu, le jour de Pâques, 11 avril 1512, la célèbre bataille dans laquelle Gaston de Foix, âgé de vingt-trois ans, perdit la vie après avoir défait les troupes des Espagnols, des Vénitiens, des Anglais et des Suisses.

Ravenne compte plusieurs églises ou couvents remarquables. Saint-Vital, occupé par des bénédictins, est un magnifique monument d'architecture byzantine; il a été construit par l'empereur Justinien, à l'imitation de Sainte-Sophie, et a servi lui-même de modèle pour le dôme

d'Aix-la-Chapelle bâti par les ordres de Charlemagne. Une grande mosaïque du chœur représente la cour de Justinien : c'est un morceau fort estimé et très précieux sous le rapport historique.

La cathédrale, dont la fondation remonte au IVe siècle, mais qui a été refaite sur un plan moderne, renferme de superbes colonnes de marbre antique, de belles fresques et un des meilleurs tableaux du Guide, une élégante tribune, un siége d'ivoire délicatement sculpté, et un calendrier pascal des premiers temps de l'église romaine.

La plus vaste des églises de Ravenne est celle de Saint-Apollinaire, située hors de la ville et du côté de la mer. Cet imposant édifice est soutenu par vingt-quatre colonnes de marbre qui furent apportées de Constantinople. Le maître-autel est enrichi de porphyre, de vert antique et d'albâtre oriental; la tribune, supportée par quatre pilastres de marbre noir veiné, est ornée de mosaïques d'un travail exquis. D'autres mosaïques décoraient les archivoltes de la nef; elles ont été détruites et remplacées par des peintures représentant la série des pontifes de Ravenne. Le long des murs intérieurs sont rangés de nombreux sarcophages sculptés et couverts d'inscriptions.

On est affligé de voir un temple si magnifique livré au délabrement le plus complet et à une ruine imminente, car chaque année, durant la mauvaise saison, l'église est inondée par les eaux de la mer qui minent

ses fondements, ébranlent ses colonnes, et qui finiront à la longue par faire crouler tout l'édifice.

Ravenne, qui avait autrefois le plus beau port de l'Adriatique, est actuellement à trois milles de la mer; mais plusieurs monuments qui subsistent encore ne laissent aucun doute sur la position de l'ancienne cité.

Cette ville se glorifie de posséder le tombeau du Dante. Né à Florence en 1265, ce poëte célèbre mourut à Ravenne en 1321. Son tombeau se voit dans une petite rue, auprès du cloître des Franciscains; érigé en 1483 par le noble vénitien Bernard Bembo, il a été réparé et embelli en 1784 par le cardinal Gonzague, légat du pape.

En sortant de Ravenne pour aller à Rimini, on traverse une superbe forêt de sapins, appelée *Pineta*, qui s'étend sur une surface de quarante-huit milles carrés; puis on arrive sur les bords du Pisciatello, petite rivière de maigre apparence, chétif ruisseau qu'on franchirait presque en une seule enjambée, mais qui occupe une large place dans l'histoire, car le Pisciatello est l'ancien Rubicon. C'est là que César s'arrêta au moment d'arborer l'étendard de la guerre civile, c'est là qu'il crut voir apparaître devant lui l'image de la patrie en deuil :

. . . Ut ventum est parvi Rubiconis ad undas,
Ingens visa duci patriæ trepidantis imago.

César passa le Rubicon, dit Plutarque, comme un homme qui s'enveloppe la tête et les yeux pour ne pas voir l'abîme où il va se précipiter. On sait les conséquences de ce passage qui, dans le fait, n'était rien par lui-même et qui cependant décida du sort de Rome. Le sénat avait défendu par un décret solennel à tout général de franchir cette rivière sans avoir préalablement déposé les armes et les enseignes; l'infraction à ce décret entraînait avec elle toutes les peines applicables à un ennemi de la république : c'est ce qui explique l'hésitation de César. Le Rubicon était la limite de l'Italie et de la Gaule cisalpine.

Rimini, qui fait partie des états du pape, est une ville très ancienne située au pied de l'Apennin, près de l'embouchure de la Marecchia, dans une plaine assez fertile. Sa population est d'environ 17,000 habitants. Comme à Ravenne, la mer s'étant retirée à cause des atterrissements successifs produits par divers fleuves qui descendent des montagnes, on distingue à peine quelques traces de l'ancien port de cette ville; celui qu'elle possède aujourd'hui peut contenir jusqu'à près de 200 vaisseaux. Cette ville fut jadis beaucoup plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui; ce fut dans ses murs que se tint, en 359, le fameux concile où les Ariens l'emportèrent sur les Athanasiens soutenus par la cour de Rome.

Rimini conserve encore de beaux restes de son antique splendeur et plusieurs édifices qui attestent sa

magnificence sous les Malatesti. On remarque à la porte Saint-Julien un pont superbe, construit du temps d'Auguste ou de Tibère précisément à l'endroit où se réunissaient les deux voies consulaires Flaminienne et Émilienne. De l'autre côté de la ville, à la porte Romaine, est un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste, l'un des monuments antiques les mieux conservés que l'on connaisse; il est bâti, comme le pont, avec une espèce de pierre blanche imitant la beauté du marbre. L'ensemble de cet arc est d'une riche architecture et a cet air de grandeur et de majesté qui caractérise les ouvrages des anciens. Auprès de l'église des Capucins, on trouve plusieurs fragments que les uns croient être des débris de l'amphithéâtre de Publius Sempronius, tandis que d'autres n'y voient que les ruines de quelque édifice du moyen âge.

Le Marché au Poisson est entouré d'élégants portiques, et la place qui s'étend devant le Palais des Tribunaux est décorée d'une jolie fontaine en marbre et de la statue en bronze de Paul V.

L'ancienne cathédrale, qui sert maintenant de caserne, a été construite sur les restes d'un temple dédié à Castor et à Pollux.

Les puissants seigneurs de Rimini ont joué un rôle éclatant dans l'histoire des républiques italiennes du moyen âge : c'étaient des souverains actifs et remuants; quand ils n'étaient pas occupés au dehors à piller ou à faire la guerre, ils élevaient au dedans de somptueux

palais et de belles églises, ils encourageaient les arts et protégeaient les artistes.

Les souvenirs poétiques de cette cité ne sont pas moins intéressants. Qui n'a lu dans le Dante le touchant épisode de Françoise de Rimini? Qui ne connaît la tragédie de Silvio Pellico sur le même sujet?

A environ douze milles de Rimini est la petite ville de Saint-Marin, siége d'une république qui compte 5,000 citoyens. La montagne où la ville est bâtie forme à peu près tout le territoire de ce petit état. On fait remonter l'origine de Saint-Marin jusque vers le milieu du IIIe siècle. A cette époque, un maçon de la Dalmatie, nommé Marino, après avoir travaillé trente ans aux réparations du port de Rimini, se retira sur le mont Titan pour y vivre dans la solitude et fuir les persécutions de Dioclétien. L'asile qu'il se creusa dans les rochers communiquait avec d'anciennes catacombes, où vinrent également se réfugier un assez grand nombre de chrétiens, attirés sans doute par sa réputation de sainteté; c'est ainsi que le vénérable chef de cette colonie fonda une petite république qui n'eut d'abord d'autres lois que les préceptes de l'Évangile.

L'histoire de Saint-Marin ne présente ni brillantes conquêtes, ni cette splendeur mondaine qui coûte tant de larmes et excite si vivement l'envie des nations; mais elle offre quinze siècles de paix et de bonheur, tandis que tous les autres états de l'Europe ont éprouvé dans cet intervalle de temps des vicissitudes nombreuses,

des révolutions sanglantes et terribles. La république de Saint-Marin n'est ni redoutée ni redoutable : telle est la seule cause de sa longue prospérité.

Il n'y a dans tout l'état que trois châteaux, trois couvents et cinq églises; les revenus s'élèvent à trente mille livres; l'armée est de quarante hommes; trois forteresses suffisent à la défense du territoire, dont l'étendue est de dix-sept milles carrés; l'un de ces forts est armé de quatre canons semblables, pour le calibre, à la petite artillerie de nos grandes chaloupes; un sénat, de soixante membres, et deux capitaines chargés du pouvoir exécutif composent le gouvernement.

Ce petit essaim d'abeilles vit sans doute plus heureux au milieu de ses rochers que ces millions d'habitants entassés dans nos grandes villes.

Qui le croirait? Il fut question, vers la fin du siècle dernier, de détruire l'inoffensive république de Saint-Marin; Napoléon s'y opposa : « Il faut, disait-il, la conserver comme échantillon. »

La vue dont on jouit sur le mont Titan est des plus étendues, des plus extraordinaires : d'un côté, l'on découvre toute la mer Adriatique, et au delà, quand le ciel est pur, le rivage escarpé de la Dalmatie; de l'autre côté, on domine toute la chaîne de l'Apennin, dont les cimes variées, confuses, inégales, présentent d'autres espèces de flots et comme un océan de montagnes.

La route de Rimini à Ancône traverse de longues dunes entre la mer et la campagne. Avant d'atteindre Pesaro,

patrie de Rossini, on rencontre une bourgade nommée la *Cattolica*, parce qu'elle donna asile aux prêtres orthodoxes qui, pendant le concile de Rimini, se séparèrent des évêques ariens.

A environ vingt milles de Pesaro est la petite ville d'Urbin qui a donné le jour à Raphaël.

Le chemin continue le long de la mer; la campagne est quelquefois sauvage, mais toujours pittoresque. Fano et Sinigaglia sont deux villes intéressantes. La première est remarquable par ses antiquités; la seconde doit son importance à la foire qui s'y tient tous les ans au mois de juillet, et qui attire un grand concours de marchands de tous les pays. Toutefois cette dernière ville n'est pas aussi commerçante que celle d'Ancône, qui n'en est éloignée que de deux postes à peu près, et dont le beau port est en quelque sorte l'entrepôt des marchandises du Levant et de l'Occident.

Vue de loin, soit du côté de la mer, soit du côté de la terre, Ancône, bâtie en amphithéâtre sur le revers d'une montagne, présente un aspect imposant; mais dans l'intérieur c'est une ville triste, obscure et malpropre. Elle possède cependant plusieurs monuments curieux, entre autres, l'arc de triomphe élevé en l'honneur de Trajan; la cathédrale, située à l'extrémité du cap sur une hauteur où existait jadis le temple de Vénus dont parlent Juvénal et Catulle; la Bourse, bâtiment d'une immense étendue; le Lazaret, édifice de forme pentagone, élevé par Clément XII, en 1725, sur le bord de la mer; le Palais du

Gouvernement, plusieurs autres palais et quelques églises.

C'est dans les environs d'Ancône que se trouve la charmante ville de Lorette, si célèbre, depuis l'antiquité, par le pèlerinage de la *Santa-Casa*. Sa position est admirable : elle est bâtie sur le sommet d'une colline, au milieu d'une contrée délicieuse, et offre au touriste les sites les plus enchanteurs.

Lorette est défendue par une forte muraille, à laquelle Sixte-Quint fit ajouter des bastions pour mettre la place à couvert de toute surprise de la part des corsaires turcs, qui, sous Mahomet II et Sélim, attirés par l'espoir du butin, avaient fait des descentes sur les côtes voisines.

Toutes les rues sont bordées de boutiques, où l'on ne voit que des chapelets, des croix, des médailles, des rubans, des fleurs artificielles, des reliquaires, de sorte que chaque maison ressemble à un reposoir; tout cela donne à la ville un air de parure et de fête tout à fait charmant. La fabrication et la vente de ces objets de dévotion constituent le seul commerce de Lorette; mais cette industrie ne laisse pas que d'être considérable, puisqu'elle rapporte par an près de deux cent mille livres.

La seule curiosité que renferme cette ville est la *Santa-Casa*, ou *maison* de la Vierge.

Une pieuse légende raconte que dans le XIIIe siècle la chaumière de la mère du Sauveur fut miraculeusement transportée de Nazareth en Dalmatie, et de la Dalmatie au lieu qu'elle occupe maintenant.

La Santa-Casa est au milieu d'une église construite pour servir d'abri à cette précieuse relique. Devant le portail, on voit une statue de Sixte-Quint, et sur la façade, la statue de la Vierge avec des bas-reliefs et des portes en bronze. L'intérieur est d'une magnificence inouïe, grâce aux nombreux présents que les fidèles et les pèlerins de toutes les nations viennent apporter dans ce temple, l'un des plus fréquentés de toute l'Italie. Les chapelles sont décorées de mosaïques, de tableaux, de sculptures du plus grand prix; la salle du trésor, la sacristie, les souterrains regorgent d'or et d'argent; il n'est pas jusqu'à la pièce nommée *la Pharmacie*, qui ne mérite d'être visitée en détail, puisqu'elle renferme environ trois cents vases de faïence peints d'après Raphaël et Jules Romain. La Santa-Casa, placée sous la coupole de l'église, est bâtie en briques; l'on y remarque quelques restes de peintures, noircies par la fumée des innombrables lampes et bougies qui brûlent nuit et jour dans son enceinte; les chambranles des portes et de la fenêtre sont ornés d'épaisses lames d'argent; le pavé est formé de carreaux en marbre rouge et blanc; les murs sont presque entièrement remplis de bas-reliefs en vermeil. Au-dessus de la cheminée, est la statue de la Vierge, qu'on dit être de bois de cèdre et avoir été sculptée par saint Luc; cette figure est couverte d'or et de pierreries. Enfin, l'intérieur de cette chambre est tellement éblouissant que les yeux ne peuvent réellement pas en soutenir l'éclat, et que l'imagination ne saurait

évaluer les richesses qui y sont contenues. L'extérieur est revêtu de marbre de Carrare, avec des colonnes d'ordre corinthien, des niches, des statues d'apôtres et de sibylles, et une infinité de sculptures représentant les mystères de la Vierge : le tout exécuté d'après les dessins et sous la direction de Sansovino.

La couronne que portait anciennement la madone était un présent de Louis XIII ; elle se composait de trois mille trois cents diamants : c'était l'accomplissement d'un vœu fait à la Vierge par ce prince pieux, en cas qu'elle lui accordât un fils. On sait que le monument qui décorait, il y a quelques années, l'église de Notre-Dame de Paris, et qui est connu sous le nom de *vœu de Louis XIII*, fut pareillement érigé à cette occasion.

Cette magnifique couronne excita la convoitise du directoire, lors des guerres d'Italie en 1796, et voici l'instruction curieuse que reçut le général Bonaparte pour s'en emparer : « Gênes ne doit pas être éloigné de Lorette de plus de quarante-cinq lieues (notez que la distance entre ces deux villes est de cent cinquante lieues environ), ne pourrait-on pas enlever la Santa-Casa et les trésors que la superstition y entasse depuis quinze cents ans ? On les évalue à dix millions sterling. Dix mille hommes *secrètement* envoyés, adroitement conduits, viendraient à bout de cette entreprise avec la plus grande facilité. Il reste une difficulté : la route n'est pas directe, et il faut passer par l'Apennin. Cependant avec de l'audace, non dans l'exécution qui en exige peu ou

point, mais dans le projet, vous ferez une opération financière la plus admirable, et qui ne fera tort qu'à quelques moines. Dix mille hommes suffisent pour cette entreprise; leur marche inconnue assure le succès; au besoin l'armée les secondera. »

Le directoire, en écrivant cette lettre qui contient autant d'absurdités que de phrases, n'avait pas même songé combien il était inopportun de proposer à Bonaparte une expédition au cœur de l'Italie et le sacrifice du tiers de son armée, quand il se trouvait en deçà des frontières du Piémont. La cupidité aveuglait les directeurs, et dans leur ignorance rien ne leur paraissait impossible.

Dix mois après, le 10 février 1797, lorsque la possession de la péninsule fut assurée par la prise de Mantoue, le général Victor occupa Lorette, et la Santa-Casa se trouva au pouvoir des Français. Le Vatican avait prudemment fait enlever le trésor de cette église, enrichie depuis si longtemps par les libéralités du monde chrétien; la statue seule de la Vierge était restée à sa place, mais la vénération qui s'y attachait était si générale et si profonde qu'on avait pu croire qu'elle ne serait l'objet d'aucune profanation.

Cependant Bonaparte trouva piquant d'envoyer à Paris la statue de bois, simple et inutile trophée dont l'avidité fiscale du directoire dut être fort peu satisfaite. En 1801, cette statue fut rendue sur les instances du pape, qui la garda six mois, puis la renvoya à Lorette où elle fut réintégrée dans le sanctuaire.

Que les incrédules, que les esprits forts sourient de pitié en voyant tant de trésors accumulés autour d'une image grossière; qu'ils tournent en dérision tous ces honneurs; qu'ils traitent de puérilité ridicule cette dévotion ardente qui amène de toutes les contrées de l'univers tant de fidèles aux pieds de la madone d'une petite bourgade d'Italie; pour moi, je me sentis profondément ému en contemplant ces vrais croyants agenouillés en foule autour de la statue de la Vierge; je me rappelai cette consolante promesse du Christ : « Quand vous vous réunirez pour prier, je serai au milieu de vous. » A l'instant toutes ces richesses, tous ces ornements pompeux, gages de la foi vive et sincère de tant de générations, disparurent pour moi; je ne songeai plus qu'à imiter la ferveur de ce peuple prosterné, et je tombai à genoux.

O bonnes et simples âmes! ô vous, qui n'attendez pas les faveurs de Dieu pour être reconnaissants, ni ses miracles pour croire; vous qui méprisez les railleries du monde, qui cherchez dans la prière des consolations et des joies ineffables, qui ne rougissez pas de courber vos fronts devant une vieille et naïve image, vous êtes les bien-aimés du ciel!

Et vous, douce mère des chrétiens, reine des anges et des saintes, notre indiscrète curiosité s'en ira-t-elle vous demander pourquoi il vous a plu d'ouvrir en tel lieu plutôt qu'en tel autre le trésor inépuisable de vos bienfaits? Non; vous aimez qu'on vous implore, vous nous le prou-

vez en soulageant nos misères et en purifiant nos esprits ; c'est assez que nous sachions cela.

Parmi toutes les joies d'un cœur religieux, il en est une plus profonde et plus sainte : c'est la joie d'ignorer, c'est le bonheur d'adorer et de croire sans arrière-pensée d'orgueil et de sagesse humaine, par ce seul instinct de l'âme qui, mieux que toute science et que toute raison, nous permet de voir et de sentir Dieu.

XII

L'Apennin. — Foligno. — Assise. — Sainte-Marie-des-Anges. — Saint-François. — Pérouse. — Le Pérugin et Raphaël. — Le lac de Trasymène. — Arezzo.

De Lorette à Foligno, où nous allons prendre la route de Rome à Florence par Pérouse et Arezzo, il faut traverser l'Apennin, voyage assez peu commode et fort lent, mais aussi très pittoresque, ce qui rachète bien la lenteur et l'incommodité. Toutefois qu'on ne s'attende pas à trouver au milieu des montagnes de l'Italie le grandiose de celles de la Suisse ou de la Savoie. Les

18.

Apennins diffèrent tout à fait de l'aspect sublime des Alpes : ils n'offrent ni le ciel âpre ni la sombre verdure de ces dernières; ils ne retentissent ni de la chute des torrents et des cascades, ni des détonations de l'avalanche; leur végétation est pâle, chétive, et au lieu de ces pics des Alpes si hardis, si escarpés, qui s'élancent comme d'un seul jet jusqu'au ciel, les Apennins ont l'air de monticules entassés les uns sur les autres : on dirait presque qu'ils ont été construits par les hommes, et comme ces édifices que la faiblesse humaine met plusieurs siècles à terminer, ils semblent aussi avoir été interrompus et repris. Mais pour le voyageur qui a passé le Simplon et le Saint-Bernard, cette physionomie des Apennins est intéressante, parce qu'elle contraste avec ses souvenirs et lui offre un nouveau spectacle. Et puis, le ciel d'Italie est si beau, le paysage est si splendidement éclairé par ce soleil étincelant, qu'on ne désire ni ne regrette rien!

Tandis que nous gravissions les Apennins, l'un de nos compagnons de voyage, le même dont on a lu au commencement de ce livre les beaux vers sur le Saint-Bernard, s'abandonnait à sa verve poétique et nous récitait les strophes charmantes que nous transcrivons :

Vous êtes bon, ô Dieu du ciel !
Car vous placez dans toute route
Des brises que le cœur écoute,
Et dans tout calice du miel.

Sur toute montagne déserte
Que le pied humain peut franchir,
Vous mettez l'eau pour rafraîchir,
Et pour reposer, l'herbe verte.

Un rayon de soleil trop chaud
A toujours quelque douce haleine,
De parfums et de fraîcheurs pleine,
Qui sur nos fronts descend d'en haut.

Et toujours, dans toute souffrance,
Et toujours, dans toute douleur,
Brille sous nos pas une fleur,
Sur notre tête, une espérance.

Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes bon!
Permettez, le long de ma voie,
Que toujours mon âme vous voie,
Et sache toujours votre nom!

Car votre nom, Seigneur, console
Tous les cœurs meurtris et brisés;
Un regard au ciel, c'est assez
Pour que toute douleur s'envole.

Aussi, le long de ces chemins,
Dont la pente est rapide et prompte,
J'aime, à mesure que je monte,
A perdre tous pensers humains.

Mon âme s'entrouvre et s'épure;
Mon front, tout prêt à se briser,
Me semble se diviniser
A cette sublime nature.

Séjour de la douleur, adieu!
Adieu, terre étroite et petite!
Mon cœur joyeux sent qu'il te quitte,
Et qu'il se rapproche de Dieu!

« Au moment de parler de Foligno, dit M. Valery, je ne sais quelle émotion m'attriste et m'arrête. Cette ville de 12,000 âmes, riche, industrieuse, bien bâtie, où venaient aboutir les routes de Rome, de la Toscane, des Marches, dont j'avais vu le marché si animé, est aujourd'hui en ruine par l'affreux tremblement de terre du mois de janvier 1832. Alors la malheureuse Italie fut à la fois livrée aux orages du ciel et de la politique. Un couvent de religieuses a croulé tout entier; le clocher de l'église des Camaldules, rasé de fond en comble, après avoir chancelé sur lui-même, tomba sur le toit de l'église qu'il perça, écrasa l'autel et fit rouler du saint ciboire les hosties consacrées qui furent toutes recueillies. La majestueuse cathédrale, avec son baldaquin imité de celui de Saint-Pierre, a seule été épargnée. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, cet effroyable désastre est en partie réparé, grâce à l'activité et au

zèle laborieux des habitants de Foligno, grâce aussi à l'importante position de cette ville située au point de jonction de plusieurs grandes voies de communication, ce qui contribue singulièrement à la rendre florissante. Il règne à Foligno un air de propreté et de bien-être qui réjouit la vue et auquel on n'est pas accoutumé, car peu de villes présentent cet aspect en Italie. Les campagnes environnantes sont fertiles et bien cultivées; d'immenses prairies fournissent aux troupeaux d'excellents pâturages; des manufactures considérables font vivre une multitude d'ouvriers et leur procurent une honnête aisance.

Nous voici sur la grande route qui conduit de Rome à Florence ; bientôt nous apparaît la petite ville d'Assise, bâtie sur le penchant d'une montagne, que le Dante, exact comme Homère dans ses descriptions, a peint d'une façon si pittoresque dans ce vers :

Fertile costa d' alto monte pende.

Cette cité triste, déserte, monastique, toute remplie de Saint-François, surmontée d'une haute citadelle et environnée de murs et de tours à créneaux, fut la patrie de deux poëtes gracieux et tendres, Properce et Métastase.

L'ancien temple de Minerve, situé sur la place, est devenue l'église de Sainte-Marie-des-Filippini ; cet édifice offre un superbe portique de colonnes cannelées,

sous lequel ont été réunis divers fragments antiques qui forment un musée peu considérable, mais curieux. Des aqueducs, des tombeaux, un théâtre, ainsi que plusieurs autres débris attestent l'importance de l'ancienne Assise.

La petite église, nommée *la Chiesa Nuova*, occupe l'emplacement de la maison dans laquelle naquit saint François; on y montre encore la prison où, dans sa jeunesse, le saint fut enfermé par son père, riche marchand et fort avare, qui ne pouvait pardonner à son fils de dépenser son argent en aumônes.

Le couvent d'Assise ressemble de loin à une forteresse. L'église inférieure de cette immense construction est sombre, austère, et respire la pénitence et la contrition. Au-dessus d'un tombeau qu'on croit être celui de Specchi, premier médecin du pape Nicolas V, est un riche vase de porphyre, présent de la reine de Chypre, Hécube de Lusignan, princesse bien inconnue d'ailleurs, malgré la beauté de son double nom qui rappelle les expéditions héroïques des premiers peuples anciens et modernes, le siége de Troie et les croisades. Parmi les tombeaux que renferme cette église, se trouve celui de la même reine, construit en 1240 par Fuccio, artiste florentin.

La croisée de la voûte offre quatre peintures poétiques regardées comme les meilleures fresques du Giotto, et représentant la glorification de saint François et ses principales vertus, telles que *la pauvreté*, *la chasteté* et

l'obéissance. Le portrait du saint est placé au-dessus de la porte d'une des sacristies; il a été fait par son contemporain Junte de Pise, le plus ancien maître italien.

L'église supérieure, brillante, lumineuse, forme un habile contraste avec l'église inférieure. Les fresques du Cimabué, le maître du Giotto, et que Lanzi a surnommé l'Ennius de la peinture, sont étonnantes pour leur temps, quoiqu'elles ne puissent soutenir la comparaison avec celles de son élève. Il paraît qu'à l'époque même où vivait le Dante, le Giotto était déjà préféré à Cimabué, comme le prouve ce passage du poëte :

Credette Cimabue nella pintura
Tener il campo; ed ora ha Giotto il grido,
Sì che la fama di colui s' oscura.

On a retrouvé le corps de saint François au mois de décembre 1818, et il a été placé dans un tombeau de stuc et de marbre. Bien des gens regardèrent cette exhumation comme une sorte de sacrilége, car il existait à Assise une vieille tradition suivant laquelle le saint aurait été caché dans un caveau de l'église jusqu'alors inaccessible, où il demeurait continuellement en extase et en prière, et d'où il ne devait sortir qu'à la fin du monde.

Saint François, que le Tasse et le Dante ont chanté si religieusement dans leurs admirables poëmes, ins-

titua, à l'âge de vingt-quatre ans, cet ordre célèbre des franciscains, qui subsiste encore depuis plus de dix siècles sans le secours de la force et des moyens matériels; c'est que le fondateur de la *Frateria* était un de ces hommes puissants, produits et inspirés par les besoins de leur époque. Aussi eut-il pour premiers disciples et pour compagnons des personnages distingués, des jeunes gens enthousiastes, des vierges belles et riches, des femmes du monde, et l'un des plus grands écrivains d'alors, le frère Placide, qui avait été couronné poëte par l'empereur Frédéric II. Quant au peuple, il applaudit à cette institution parce qu'elle lui offrait une espèce d'affranchissement, de garantie, car tout individu qui se faisait moine échappait à la condition de vilain.

Il n'est pas surprenant que la discipline d'un ordre qui comprenait une si grande multitude se soit altérée dans la suite et ait nécessité des réformes; cela provenait non pas du vice de l'institution elle-même, mais du peu de vocation de ceux qui en faisaient partie. En effet, tandis que les écrivains du XVIe siècle se déchaînaient contre les *Frati*, Machiavel, qui plus tard, entraîné par l'exemple, leur lança aussi de sanglantes satires, ne pouvait s'empêcher d'avouer que leur ordre avait ranimé le christianisme éteint. L'Arioste et Castiglione sont évidemment injustes lorsqu'ils accusent les franciscains de cruauté et des plus énormes crimes, puisque les faits démontrent que les moines n'ont parti-

cipé à aucune des persécutions, à aucun des massacres historiques.

L'ermitage de Sainte-Marie-delle-Carceri, au milieu des bois et des rochers, était le lieu de retraite de saint François et de ses compagnons, qui venaient y méditer dans de rustiques cellules. L'origine de l'église est incertaine et l'on a été jusqu'à la croire bâtie par saint François lui-même. La grotte où est le lit du saint, l'oratoire où il avait presque perdu la vue par ses larmes, sont des monuments vénérés qui attestent les travaux et les douleurs de sa pénitence. A l'oratoire, on a placé le crucifix qu'il portait dans ses voyages et dans ses entraînantes prédications.

A quelque distance d'Assise est le temple majestueux de Saint-Marie-des-Anges, bâti par Galéas Alessi et Jules Danti sur les dessins de Vignole. Cette église, métropole de l'ordre de Saint-François, a été très endommagée par le tremblement de terre dont nous avons parlé plus haut. Le toit s'est ouvert et refermé, la coupole et la tour se sont heurtées dans leur chute, et huit colonnes ont été brisées. Au milieu de l'église était une petite maison qu'on a transformée en chapelle; c'est dans ces murs grossiers que saint François avait donné sa règle et mis en pratique le précepte de la pauvreté évangélique.

Assise est séparée de Pérouse par une vallée délicieuse que fertilise le Tibre, le noble fleuve de la ville éternelle : ce pays est un des plus agréables et des

plus riches de l'Italie. La montagne sur laquelle la ville de Pérouse est bâtie s'arrondit en pentes douces et unit ses deux bras aux deux chaines des Apennins; ces pentes inégales et variées sont divisées par une multitude de jardins, couverts à la fois de fleurs et de fruits, et arrosés par des canaux d'eau vive. Des terrasses de la ville, la vue s'étend sur les riants vallons du Trasimène et jusqu'aux bassins d'Arezzo et de Florence.

Pérouse fut jadis habitée par les papes. Elle est dominée par une citadelle et était entourée anciennement de fortifications élevées au commencement du XVI[e] siècle par Paul III, qui, pour les construire, fut obligé d'abattre le plus beau quartier de la ville. Mais c'était moins dans le but de protéger Pérouse que pour contenir la turbulence de ses habitants que ces fortifications furent bâties, comme le prouve cette menaçante inscription qu'on a lue pendant longtemps sur les murailles : *Ad coërcendam Peruginorum audaciam Paulus ædificavit.* Pérouse, en effet, s'était plusieurs fois révoltée contre le Saint-Siége, et ses citoyens s'étant même emparés de Rome, en 1416, avaient gardé quelque temps cette ville en leur pouvoir, et n'avaient pu être réduits à l'obéissance que vingt-six ans après, en 1442. Il fallait donc prévenir le retour de ces révoltes, et Paul III n'imagina rien de mieux que d'environner Pérouse de bastions et de fossés. Mais à la longue l'ardeur belliqueuse des habitants de Pérouse s'est cal-

mée, leur fierté s'est adoucie, et la domination du Saint-Siége s'est montrée de son côté moins rigoureuse. Aussi les fossés ont été comblés et sont devenus la promenade publique. Il faut même reconnaître que de toutes les cités qui se trouvent sous la domination des successeurs de saint Pierre, Pérouse, très voisine de Rome, est celle qui a le plus largement participé à leurs bienfaits.

La vue générale de Pérouse est la même que celle de toutes les cités d'Italie très anciennes, depuis Florence jusqu'à Naples : une ou deux places, des rues obscures, étroites, malpropres, des palais démantelés, des couvents en ruines, tel est l'aspect de la plupart de ces villes. Joignez à cela que Pérouse est trop grande pour le petit nombre de ses habitants : elle comptait jadis 40,000 âmes, et n'en a plus maintenant que 14,000; aussi paraît-elle déserte et triste.

Cependant c'est une ville intéressante sous le rapport des arts, des antiquités et de la littérature.

Le vaste palais public, édifice d'une belle architecture gothique et résidence de la municipalité, contient des archives fort curieuses. On y découvrit, il y a vingt-cinq ou trente ans, une chambre murée, espèce de magasin secret, renfermant des manuscrits qui datent du temps de la liberté et de la splendeur de Pérouse. On pense que ces pièces avaient été cachées lors de la destruction de la république pour les soustraire aux recherches des officiers du Saint-Siége, et garder ainsi les titres de quelques-unes des franchises de cette cité. M. Vermiglioli a

publié un document précieux, extrait de ces manuscrits, et qui répand un jour nouveau sur l'état des mœurs des Pérousains au XIVe siècle : c'est une loi somptuaire portée contre le luxe de la parure des femmes. Il paraît que le goût de la toilette était alors excessif en Italie, puisque de pareils édits existaient à Florence et dans les autres provinces.

L'Université de Pérouse est après celles de Rome et de Bologne la meilleure des États Romains. Fondée en 1320, elle reçut des papes et des empereurs de nombreux priviléges, et elle doit à l'administration française son magnifique bâtiment, ancien couvent des Olivetains. Elle compte une grande quantité d'étudiants et des professeurs du premier mérite; mais le nombre des élèves était bien plus considérable du temps des Français. Un membre de la consulte de Rome, M. de Gérando, aujourd'hui membre de notre conseil d'état, qui avait contribué puissamment par ses lumières et son zèle à l'amélioration de l'enseignement dans cette université, reçut une marque touchante de la reconnaissance des habitants de Pérouse : ils lui envoyèrent en signe de remercîment un beau tableau du Pérugin. Tandis que les monuments d'art, ravis par nos victoires, étaient enlevés de nos places publiques et de nos musées, ce tableau, prix d'une action honorable et souvenir d'une conquête de l'intelligence, arrivait obscurément dans la demeure d'un homme de bien, où il devait être à l'abri de ces violentes vicissitudes.

L'Académie des Beaux-Arts, dans le même local que l'Université, offre, disposées chronologiquement, de remarquables peintures des maîtres de Pérouse, dont la plus grande partie provient des églises supprimées. On y voit, encadré sous verre, un reçu du Pérugin pour prix d'un de ses tableaux.

Quant aux galeries particulières, on distingue celles du baron della Penna, du marquis Monaldi, de la famille Staffa, et le musée Oddi, jadis célèbre, mais fort diminué maintenant, qui possédait autrefois un superbe groupe en ivoire attribué à Michel-Ange.

Les églises de Pérouse sont remplies des ouvrages du Pérugin; il existait, en outre, dans cette ville un édifice, appelé la *Loggia del Cambio*, où il ne restait pas un pouce carré qui n'eût été couvert par le pinceau de ce grand artiste, et qui semblait avoir été légué par lui à sa ville natale comme un monument de la perfection de son génie et un gage de son dévouement patriotique. Mais le fameux traité de Tolentino a dépouillé ce petit musée de ses meilleurs tableaux.

On sait que le Pérugin fut le maître de Raphaël. Je ne connais rien de plus intéressant dans les histoires iconographiques que le récit de Vasari racontant de quelle manière Raphaël se rendit avec son vieux père à Pérouse pour entrer dans l'école de Piétro Vanucci. Le départ du bon vieillard, conduisant à regret son fils loin du toit paternel, l'impatience du jeune homme qui brûle de s'élancer dans la carrière des arts, mais qui verse des larmes

en quittant sa petite ville; le chagrin de la tendre mère de Sanzio, en se séparant de son enfant, l'arrivée des deux voyageurs à Pérouse, et la présentation de Raphaël au maître qu'il devait bientôt surpasser; tout cela rappelle d'une façon touchante et vraie la simplicité des mœurs patriarcales de ce temps.

Parmi les antiquités de Pérouse, il faut citer la porte Romaine qui s'élève sur la place Grimani, et que l'on prétend être le reste d'un arc de triomphe d'Auguste, ainsi que l'église de Saint-Ange bâtie sur les ruines d'un temple païen, comme l'indique une inscription fort ancienne.

A trois lieues de la ville de Pérouse, se trouve le lac du même nom, autrefois *le lac de Trasimène*, endroit fameux par la victoire qu'Annibal y remporta sur le consul Flaminius. Les Romains en déroute se repliaient le long du lac, lorsque la cavalerie numide s'élançant des montagnes vint leur couper la retraite. La situation même des lieux explique très bien ce combat célèbre, si bien décrit par Polybe et Tite-Live, et compté, dit fièrement ce dernier, parmi le petit nombre des défaites du peuple romain : *Hæc est nobilis ad Trasimenum pugna atque inter paucas memorata populi romani clades.*

Du même côté à peu près, et à une égale distance de la ville, le couvent des Camaldules de Montecorona est placé sur la cime d'un mont appelé justement Belvéder pour son admirable vue, et environné d'une superbe forêt de sapins plantée par ces laborieux solitaires au milieu du

désert sauvage qu'ils ont défriché. Ce magnifique monastère est en même temps un des plus pittoresques et des plus saints. Ces Camaldules réformés de l'ordre de Saint-Romuald vivent à la fois en ermites et en cénobites : chacun a sa petite maison et son jardin qu'il cultive ; ils ne se réunissent et ne mangent ensemble au réfectoire qu'une ou deux fois l'an et le jour de la fête de leur fondateur. Moines compatissants, ils secourent les montagnards, leurs voisins, et exercent à leur hospice, au bas de la montagne, la plus charitable hospitalité envers les voyageurs. On est quelquefois surpris de rencontrer sous la grande robe blanche et sous l'humilité de ces anachorètes le ton, le langage et les manières les plus distingués, car parmi eux se trouvent des hommes autrefois importants dans le monde, et entre autres un général prussien, très habile militaire. De pareilles vocations ne surprennent pas à l'aspect d'un tel lieu, et surtout des âmes si calmes, si pures et si pieuses qui l'habitent.

Après avoir traversé Chiusi, l'ancien *Clusium*, ville étrusque qui était la résidence du roi Porsenna, le voyageur voit s'ouvrir devant lui une vallée agréable et fertile, au fond de laquelle il y avait jadis un lac de peu d'étendue, mais entouré de marais qui répandaient aux alentours des exhalaisons pestilentielles, et frappaient tout ce pays de stérilité. On est parvenu à combattre et à faire disparaître ces causes de destruction, en desséchant le lac et les marais. L'espace qu'il s'agissait de

rendre à la culture était d'environ trois mille arpents : on construisit un canal destiné à verser dans l'Arno toutes les eaux superflues, et l'on n'en réserva que le volume nécessaire pour arroser à volonté la plaine, au moyen d'une multitude de canaux secondaires. « Le val de Chiana, dit M. Valery, est un des plus splendides monuments de la nature cultivée, une de ces conquêtes qui prouvent l'empire bienfaisant de l'homme et font sa véritable gloire. La merveilleuse fécondité de ses champs est due principalement aux travaux de Léopold. Cependant il paraît, d'après d'exactes recherches, que du x[e] au xiv[e] siècle le cours de la Chiana avait été déjà habilement dirigé, et que l'Italie, qui a précédé les autres nations de l'Europe dans la plupart des arts, fut encore leur maîtresse dans la science hydraulique. »

Il en est de même de la plaine qui s'étend depuis cette vallée jusqu'au pied de la colline sur laquelle la ville de Cortone est bâtie : la nature y avait creusé un lac, la main de l'homme en a fait des prairies ; elle était malsaine, elle est devenue salubre ; elle offrait l'image d'un désert, elle est habitée aujourd'hui par une population nombreuse et aisée.

Cortone est une cité étrusque. Ses épaisses murailles cyclopéennes sont composées de gros quartiers de pierre carrés qui tiennent sans ciment. L'enceinte de la ville actuelle est exactement la même que celle de la ville antique, et les portes modernes paraissent à la même place que les anciennes. Cortone renferme quelques

antiquités, telles que des ruines de thermes romains, des mosaïques et des tombeaux; ses églises sont décorées des peintures de Pierre de Cortone, du Pérugin, d'André del Sarto et d'autres maîtres distingués; son musée contient une riche collection de médailles, de gravures, de camées, d'idoles et d'objets d'histoire naturelle; sa bibliothèque possède un manuscrit du Dante admirablement écrit et orné de belles miniatures.

Arezzo, non loin de Cortone, est encore une antique et historique cité, l'une des trois capitales des Estrusques, selon Tite-Live. Lorsque l'on considère le grand nombre d'hommes illustres qu'a produits cette ville, on serait tenté de croire à la plaisanterie de Michel-Ange, qui se disait redevable à l'air subtil de son pays d'Arezzo de ce qu'il avait de bon dans l'esprit (*Se io ho nulla di buono nell' ingegno, egli è venuto dal nascere nella sottilità dell' aria del paese di Arezzo*). Indépendamment de Pétrarque et de Vasari, on compte encore parmi les célébrités de cette ville le trop fameux Pierre Arétin, surnommé l'*infâme* et *le fléau des princes;* Bruni, chancelier de Florence; le frère Guy, savant bénédictin du XIe siècle, abbé du monastère de Fonte-Avellana, l'inventeur de la notation musicale; le poëte du XIIIe siècle Guy, qui a perfectionné le sonnet et qu'on a confondu quelquefois avec le moine; Guillaume degli Ubertini, évêque guerrier, chef du parti gibelin en Toscane; Margaritone, peintre, sculpteur, architecte et mécanicien, habile imitateur de Nicolas de Pise et

19.

d'Arnolfo di Lapo; Spinello, peintre expressif du XIVe siècle; la famille des Accolti, qui semble une tribu de lettrés; Antoine Roselli, orateur et jurisconsulte, dit *le monarque de la science*; le colonel Ottaviani, bon militaire, mort en 1609, qui avait fait la guerre dans toute l'Europe et qui portait le prénom de Mécène dont il prétendait descendre, car l'ami d'Auguste et d'Horace était d'Arezzo; le maréchal d'Ancre, Concino-Concini, tué sur le pont du Louvre, déterré, mis en pièces, et dont le cœur fut cuit et mangé par la populace de Paris; François de Giudici, critique et érudit du dernier siècle; Jérôme Perelli, de la même famille, etc., etc.

La majestueuse et gothique cathédrale d'Arezzo date du XIIIe siècle. Il semble que ses sombres voûtes retentissent encore de la parole de cet archidiacre Hildebrand, devenu Grégoire VII, lorsqu'il annonçait en chaire les châtiments des spoliateurs de l'église, et fournissait peut-être au Dante l'idée, l'inspiration de quelques-uns des supplices de son Enfer. Au-dessus de l'une des portes latérales sont suspendues d'énormes défenses d'éléphants, que les Arétins, dans leur amour-propre municipal, veulent faire provenir des éléphants d'Annibal. Les compartiments de la voûte de la nef, couverts de peintures, sont l'ouvrage de maîtres habiles, tels qu'André et Balduccio, le Florentin Nofelli et Guillaume de Marseille, peintre et dominicain français, depuis prêtre séculier et prieur à Arezzo, et qui

est aussi l'auteur des superbes vitraux. Cette église renferme plusieurs sarcophages : celui de Grégoire X, pape honoré comme un saint dans cette ville, a été exécuté en 1277 par Margaritone, et se recommande par la simplicité de l'ensemble et le goût des draperies ; le mausolée de Rédi, autrefois à l'église des Mineurs-Conventuels, a été, depuis la suppression de celle-ci, transféré à la cathédrale. Rédi, physicien, médecin, réformateur et bon poëte, est un nouvel exemple des rapports qui existent entre l'art des vers et l'art de guérir ; aussi n'était-ce pas sans raison que les anciens, si exacts et si instructifs jusque dans leurs fables, avaient fait Apollon dieu de la poésie et inventeur de la médecine.

Les archives de la cathédrale contiennent environ deux mille pièces, parmi lesquelles se trouvent les diplômes de presque tous les empereurs, depuis Charlemagne jusqu'à Frédéric II, précieux monuments de diplomatique.

Dans une petite rue voisine de l'église, est la maison où naquit Pétrarque le 20 juillet 1304. Son père, archiviste de la seigneurie à Florence, avait été banni de cette ville, en 1302, comme membre de la faction des Blancs ; et sa mère, femme courageuse et dévouée, partageait l'exil et les infortunes de son époux. Longtemps après, le propriétaire de cette maison ayant voulu y faire des changements, les magistrats s'y opposèrent, et voulurent que l'on conservât intact et dans son état primitif le lieu consacré par la naissance de l'illustre poëte.

Les moines du Mont-Cassin avaient à Arezzo un des couvents les plus riches et les plus magnifiques de leur ordre. Fermé pendant la révolution, il a été rétabli depuis 1815. L'édifice doit avoir été superbe, car les cloîtres sont hauts et spacieux. Le réfectoire, qui servait de bibliothèque, est la salle la plus visitée par les voyageurs et surtout par les artistes. Sur les murs peints à fresque on aperçoit encore, en dépit du temps et de l'humidité, le chef-d'œuvre de Vasari. Le sujet est le festin d'Assuérus. Le peintre, suivant la mode du siècle, s'est placé lui-même dans le groupe des courtisans du roi de Perse; sa belle tête se reconnaît à une longue barbe d'un brun foncé et brillant. Il a aussi conservé le portrait d'un religieux du couvent qui, suivant la tradition, l'avait souvent fatigué de questions oiseuses pendant son travail. La manière dont il a représenté la figure courte et apoplectique de ce moine est très ingénieuse: il venait de peindre un vase de cristal rempli d'eau, quand ce babillard entra dans le réfectoire; pendant qu'il tournait autour de Vasari en lui débitant mille niaiseries, le malicieux peintre esquissa sur le vase la réflexion de sa large face, et cette image y est restée, car les moines, qui entendent fort bien la plaisanterie, ne voulurent jamais qu'on l'effaçât, malgré les plaintes de leur confrère caricaturé.

Entre Arezzo et Florence, sur la droite de la route et au milieu des montagnes, sont trois célèbres sanctuaires qui méritent d'être visités. Le premier est le couvent de

Vallombrosa, qui fut le berceau de l'ordre des moines de ce nom. A une grande hauteur au-dessus de ce monastère, se trouve un ermitage appelé le *Paradisino* (le petit Paradis), d'où l'on jouit d'une vue immense qui s'étend jusqu'à la Méditerranée.

Le revenu des moines de Vallombrosa, avant la révolution, était estimé à 150,000 francs par an, somme très considérable pour la Toscane, et l'influence de leur ordre sur le peuple était proportionnée à leur richesse. « Quand toutes les autres institutions monastiques furent supprimées, raconte lady Morgan, on débattit dans un conseil, auquel assistait Bonaparte, si ces religieux ne pourraient pas être conservés. La cause de cette hésitation en leur faveur provenait de ce que les forêts profondes qui couvrent cette chaîne des Apennins n'étaient connues que d'eux seuls, et que le mouvement de ce couvent et la résidence constante des moines au milieu de ces bois tendaient à détruire les loups, qui sans cela pouvaient se multiplier et infester les vallées. On disait que si Vallombrosa était vendue comme propriété nationale à des cultivateurs, ceux-ci n'y travailleraient qu'en certaines saisons, tandis que les religieux, qui avaient intérêt à demeurer dans des déserts aussi imposants, aussi propres à donner une idée frappante de leur renoncement au monde, continueraient à habiter cette demeure toute l'année. La discussion fut longue et si aigre, si peu mesurée, qu'un des membres du conseil finit par s'écrier d'un ton d'impatience : « Il faut qu'il y ait là ou des

moines ou des loups! — Eh bien, qu'il y ait des loups! » lui répondit-on en masse, et les loups l'emportèrent en effet. »

Aujourd'hui les moines de Vallombrosa sont rétablis dans leur couvent, à la grande satisfaction des voyageurs pieux et romantiques.

Vallombrosa ressemble assez à notre grande chartreuse de Grenoble; mais c'est une chartreuse de l'Apennin moins âpre que celle des Alpes, avec le ciel de l'Italie et la vue de la mer. Les beaux et sombres sapins qui environnent l'abbaye sont, depuis des siècles, plantés en quinconces; ils offrent ainsi une magnificence plutôt régulière et symétrique que sauvage. Les eaux ont été habilement ménagées, et le Vicano est moins là un torrent qu'une agréable cascade.

Ce monastère a été célébré par trois grands poëtes. L'Arioste a dit :

Vallombrosa:
Così fu nominata una badia
Ricca e bella, nè men religiosa,
E cortese a chiunque vi venia.

On lit dans Milton :

Thick as autumnal leaves that strow the broocks
In Vallombrosa, where the' Etrurian shades,
High over-arch'd, imbower.

Enfin M. de Lamartine s'exprime ainsi dans la deuxième de ses *Harmonies poétiques* :

Esprit de l'homme, un jour sur ces cimes glacées,
Loin d'un monde odieux, quel souffle t'emporta?
Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées;
Quel charme ou quelle horreur à la fin t'arrêta?

Ce furent ces forêts, ces ténèbres, cette onde,
Et ces arbres sans date, et ces rocs immortels,
Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde
Loin des sentiers battus que foulent les mortels.

M. Castellan, qui a visité le Paradisino, habitation d'été du prieur de Vallombrosa, décrit cet ermitage de la manière suivante :

« Le rez-de-chaussée est la demeure d'un véritable ermite qui y reste toute l'année. Il a un petit jardin; une source abondante jaillit au sommet de ce rocher et lui sert à arroser des plantes et des fleurs dont la culture est son occupation favorite. Mais les neiges qui s'accumulent de bonne heure dans ces gorges resserrées rendent impraticable le chemin du couvent. Alors, comme enfoui dans cette profonde solitude, sans communication aucune avec les vivants, il trouve apparemment dans la vie contemplative qu'il a adoptée un préservatif contre l'ennui. On lui fournit les provisions qui lui sont nécessaires pour ce temps de réclusion, et il n'a d'autre

ressource, dans un besoin pressant, que de sonner la cloche de l'ermitage pour appeler à son secours. »

Un jour, M. Castellan et un de ses amis, surpris par l'orage au milieu de leurs courses dans les montagnes, sont forcés de chercher un abri à l'ermitage. « Nous en agitons vivement la cloche, poursuit le narrateur; l'ermite ouvre et nous nous réfugions dans la partie qu'il habite. Il fait du feu pour nous sécher, et nous offre quelques provisions grossières que la faim, excitée par un violent exercice, nous fait trouver excellentes.

« Le lieu était sombre et tirait à peine du jour d'une lucarne élevée. La tête de l'ermite, éclairée seulement par la flamme du foyer, présentait un aspect si piquant d'effet et d'expression, que nous eûmes le désir d'en tirer une esquisse.

« Ce ne fut pas sans peine que nous le décidâmes à laisser faire son portrait. Cependant il y consentit; et, prenant la position qui lui était habituelle, c'est-à-dire le corps un peu courbé, les mains jointes sur son chapelet, sa physionomie exprima alors le calme et le recueillement convenables à un pieux solitaire. Mais bientôt la conversation étant tombée sur la guerre qui désolait le nord de l'Italie, sa tête se releva avec fierté, ses traits prirent le caractère d'une exaltation de plus en plus vive; ses yeux s'animant par degrés parurent jeter des flammes, et nous reconnûmes avec stupéfaction, sous le capuchon d'un anachorète, un brigand fameux, Francesco Fornacciaio, qui avait fait longtemps trembler la

Lombardie et la Toscane. « Faut-il que j'aie renoncé au monde, s'écria-t-il, aujourd'hui que l'Italie est envahie! A ma voix, à mon coup de sifflet, que de braves se lèveraient pour marcher sous mes ordres à sa défense! » Ces mots furent accompagnés d'imprécations énergiques; puis tout à coup se jetant à genoux, la face contre terre, il demanda pardon à Dieu de ce mouvement de colère mondaine, et resta longtemps prosterné sur le pavé. »

A vingt-cinq mille de Vallombrosa, est situé un autre sanctuaire, vers la source de l'Arno. C'est là que saint Romuald, après la fameuse vision qu'il eut à Classe, près de Ravenne, vint fonder l'ordre des Camaldules. Ce monastère est dominé, comme le premier, par un ermitage dit *Sacro Eremo;* en cet endroit, la chaîne des Apennins est si élevée, que du haut de ses cimes on aperçoit les deux mers qui entourent l'Italie.

Enfin le troisième sanctuaire est placé dans un lieu appelé l'Alvernia, à trente milles du précédent. Il servit de retraite à saint François dans ses derniers jours, et on y établit dans la suite le couvent des Franciscains réformés. L'église, élevée sur le sommet de la montagne, est ornée de superbes bas-reliefs sculptés par Luc de la Robbia, et possède un orgue qui passe pour un des meilleurs de l'Italie. On montre dans cette abbaye une chapelle où l'on prétend que saint François reçut les saints stygmates.

Le reste de la route jusqu'à Florence est une déli-

cieuse promenade dans une belle plaine arrosée par l'Arno, où la culture florentine se montre avec toute son élégance, où la population étale aux yeux du voyageur son élégant costume. La plupart des villageoises, depuis un temps immémorial, portent de très beaux colliers de perles fines ; c'est un présent de mariage indispensable. J'ai vu à de simples paysannes de semblables bijoux dont la valeur s'élevait au moins à 200 piastres.

Toute cette contrée fait partie de la zone de petites montagnes calcaires et pyramidales qui se succèdent les unes aux autres jusqu'à Sienne. Ces montagnes produisent d'excellents vins, et l'olivier fleurit sur la plupart de leurs pentes; dans quelques endroits seulement elles deviennent décharnées et stériles, et ne sont ombragées que par des forêts de pins maritimes.



Florence.

XIII

Florence. — Histoire. — Églises. — Palais. — Musées. — Promenade des Laiteries. — Le peuple florentin. — Anciens usages. — Arts majeurs et mineurs. — Le Carroccio.

« Quelle situation que celle de Florence! s'écrie Dupaty dans ses *Lettres sur l'Italie*. La plaine au milieu de laquelle elle est assise est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bosquet de fleurs, et mérite de porter son nom. »

La véritable origine et la fondation de Florence sont incertaines. Les uns assurent que le dictateur Sylla en

traça la première enceinte ; d'autres prétendent que les habitants de Fiesole, descendant dans la plaine pour y tenir leurs marchés, commencèrent à élever quelques maisonnettes dont le nombre s'accrut bientôt à cause de l'aménité du lieu et des avantages de la position ; cependant il paraît prouvé que Florence a été fondée par les anciens Étrusques. Les Romains en firent plus tard un de leurs plus importants municipes. Survinrent ensuite les cruelles invasions des Barbares qui ravagèrent l'Italie d'une manière si affreuse. Il est vrai que Stilicon fit un grand massacre des Goths dans les environs de Fiesole ; mais à quoi servit aux Florentins cette éclatante victoire ? à passer d'une tyrannie sous une autre. En effet, aux Goths succédèrent les Lombards, et à l'époque où triomphaient ces derniers, les habitants de Fiesole eux-mêmes contribuèrent à ruiner Florence, qu'ils regardaient comme une rivale dangereuse pour leur cité.

Le royaume des Lombards fut renversé par les Francs, et Charlemagne étant parti de Rome après son couronnement passa par Florence qu'il trouva presque entièrement détruite, et dont les habitants s'étaient réfugiés dans les campagnes voisines pour fuir les persécutions des soldats de Totila. On était alors en 800. Charlemagne rappela les citoyens fugitifs, releva leur ville et y établit un gouvernement consulaire, qui rendit aux Florentins une paix et un bonheur perdus depuis longtemps. Cette bienfaisante administration dura

pendant plus de quatre siècles. Florence rebâtie fut entourée de murailles, qui ne tardèrent pas à renfermer de somptueux édifices, des temples et des palais, à l'imitation de Rome. La population prit dès lors un tel accroissement, qu'en 1078 il fut nécessaire d'agrandir la ville; ce besoin se fit sentir de nouveau en 1284, époque où elle fut portée aux dimensions qu'elle conserve aujourd'hui.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, les deux consuls furent remplacées par dix *anciens*, qui au bout de quelques années furent réduits à huit. Sous leur gouvernement, la république vit s'accroître encore sa prospérité. Cependant, en 1343, les Florentins eurent à soutenir une guerre désastreuse qui les obligea à demander du secours à Robert, roi de Naples. Ce monarque leur envoya un capitaine, espèce de chef de *condottieri*, qui prenait orgueilleusement le titre de duc d'Athènes, et qui, après les avoir délivrés du danger, s'empara de l'autorité souveraine; mais il fut chassé bientôt par le peuple, et on rétablit l'ancien gouvernement. Pendant que ces événements se passaient, la famille des Médicis voyait grandir peu à peu sa puissance au point d'éveiller la jalousie et la susceptibilité républicaines des Florentins, au point d'être contrainte à chercher son salut dans une émigration volontaire. L'ascendant d'Alexandre VI, qui occupait alors le trône pontifical, engagea les Florentins à nommer Pierre Soderini gonfalonier à vie. En 1512, ce dernier fut expulsé à son tour; Jean et Julien de Médicis purent ren-

trer dans Florence, et le gouvernement des Huit reprit sa première vigueur, mais sous l'influence immédiate de cette famille.

L'an 1527, époque du malheureux saccagement de Rome, le peuple florentin se souleva de nouveau et put reconquérir son ancienne liberté. Quelques années après, le souverain pontife, ayant ressaisi la tiare et s'étant réconcilié avec Charles V, envoya à Florence, en qualité de prieur à vie, son neveu Alexandre, auquel l'empereur conféra dans la suite le titre de duc de Toscane, en même temps qu'il lui faisait épouser Marguerite d'Autriche, afin de donner plus de force à cette nomination arbitraire. Mais quoi qu'on fît pour le soutenir, ce pouvoir nouveau ne put se consolider; et Laurent de Médicis, trouvant dans l'irritation causée par le despotisme du duc le prétexte de satisfaire son ambition personnelle, fit aposter dans son propre palais des assassins qui poignardèrent Alexandre, attiré par lui dans un horrible guet-apens. Cet événement fut pendant quelques heures ignoré par le peuple; le sénat s'assembla et décida que le défunt n'ayant point laissé d'héritier, il fallait confier les rênes de l'état à Côme, fils de Jean de Médicis, âgé d'environ dix-huit ans, qui vivait à la campagne sous la tutelle de sa mère. Ce jeune homme, dont l'âme était aussi grande que le génie, gouverna avec habileté, augmenta le territoire, et, en dépit de plusieurs conjurations dont il faillit être victime, parvint à fixer dans sa famille la puissance souveraine. Le pape Pie V lui donna le titre de

grand-duc pour lui témoigner sa reconnaissance des services qu'il avait rendus à la chrétienté. En effet, Côme avait armé des galères contre les Turcs, et l'ordre naissant des chevaliers de Saint-Etienne, qu'il avait fondé, se rendait déjà redoutable aux infidèles et célèbre par ses exploits maritimes. Héritier des immenses richesses de sa famille, il fit élever de superbes palais dans sa capitale, protégea les arts et les sciences avec une généreuse libéralité.

Quoique Florence fût du parti des Guelfes, quelques-uns de ses seigneurs défendaient les Gibelins; ce qui occasionna souvent des discordes sanglantes, des expulsions, des incendies et des massacres. Les ambitieux profitaient de ces troubles pour essayer de saisir le pouvoir : la fameuse conjuration des Pazzi contre Julien et Laurent de Médicis prouve combien était vive chez les nobles florentins cette soif du commandement, cette envie de régner. Après ce dernier prince, le trône fut successivement occupé par François Ier, Ferdinand Ier, Côme II, Ferdinand II et Côme III. Celui-ci, bien différent de son père, se rendit odieux à ses sujets par ses désordres intérieurs et ses démêlés avec sa femme Marguerite d'Orléans. Le fils aîné de ce prince mourut sans postérité; son second fils Jean Gaston hérita de sa couronne; avec lui s'éteignit l'illustre famille des Médicis.

Après la mort de Jean Gaston, l'empereur nomma don Carlos d'Espagne grand-duc de Toscane; mais le traité de Vienne de 1735 ayant conféré à ce prince le

royaume des Deux-Siciles, les grandes puissances européennes confièrent le gouvernement de la Toscane à François de Lorraine, duc de Bar, qui avait épousé l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Charles VI. Telle est l'origine de la dynastie qui règne encore à Florence, et qui par ses vertus fait oublier aux Florentins leurs anciennes querelles et les longs malheurs de leur histoire.

Florence, comme l'a dit M. Deléeluze, semble reposer sur des coussins de verdure. Située à peu de distance des Apennins, dans une plaine fertile et riante, elle est entourée d'agréables collines, couvertes d'une foule de villas et de châteaux.

L'Arno, qu'on traverse sur quatre ponts, dont l'un appelé pont de la Sainte-Trinité se distingue par l'élégance de son architecture, divise la ville en deux parties inégales.

L'étranger est frappé, à son entrée dans Florence, par l'aspect de ses anciens palais, masses imposantes dont la solidité, la force et la construction ont quelque chose d'insolite. Ces murailles épaisses, ces façades austères dépourvues d'ornements, ces créneaux qui couronnent la plupart des édifices, tout fait naître la pensée que cette cité a été bâtie pour la guerre civile. M. de Sismondi l'a parfaitement caractérisée en la nommant la ville des nobles, la ville de la force individuelle, la ville où chaque homme était seigneur et maître dans sa maison.

Dans le XIII[e] siècle, époque de troubles et de factions, toutes les habitations étaient défendues par une tour crénelée; on pouvait même, lorsque le besoin l'exigeait, fermer tout un quartier à l'aide de fortifications mobiles, appelées *serragli*, qui consistaient en barricades ou chevaux de frise. Aujourd'hui on marche sans crainte et sans obstacle dans ces rues pavées de larges dalles dont les jointures sont faites avec une précision telle qu'on les comparerait volontiers au carrelage le plus parfait.

La place du Grand-Duc présente en quelque sorte un résumé complet de l'histoire florentine. Là s'élevait jadis le palais des Uberti, que le peuple révolté rasa, en 1250, jusque dans ses fondements, décrétant que le sol resterait à jamais inoccupé pour perpétuer l'infamie des traitres. Par respect pour ce décret populaire, l'on construisit le Palazzo-Vecchio (Palais-Vieux) à l'un des angles et non dans le centre de la place.

Ce palais est un bâtiment carré, d'une architecture sévère. Il a deux étages qui supportent un attique en saillie, surmonté de créneaux et terminé par une terrasse. Dans des niches pratiquées sous l'attique, on a peint des armoiries qui produisent un effet assez pittoresque. Au-dessus de la plate-forme du toit, et en continuation de la façade, s'élève une tour gigantesque, dite *della Vacca*, d'une construction très légère, qui a son point d'appui sur des consoles saillantes, en sorte qu'on pourrait dire sans hyperbole que cette

tour est bâtie dans l'air. Devant les portes du Palazzo-Vecchio sont placées deux statues colossales représentant, l'une *David*, puissant ouvrage de la jeunesse de Michel-Ange, et l'autre *Hercule terrassant Cacus*, œuvre de Bandinelli.

La *Loggia de' Lanzi* ou Loge des Lansquenets (nom que l'on donnait alors aux soldats allemands), ainsi appelée parce qu'elle était voisine de leur caserne, a été édifiée par Orgagna en 1355. C'est le plus bel ornement de la place du Grand-Duc et le premier portique du monde. Les anciens magistrats de Florence se réunissaient sous les arcades de la Loggia pour traiter les affaires publiques, en présence du peuple qui prenait part à toutes les délibérations importantes. Là, se faisait la cérémonie de l'installation du gonfalonier ; là les généraux recevaient le bâton de commandement et les insignes de chevalier ; là, se promulgaient les décrets du gouvernement. Plus tard ce portique devint un dais magnifique pour les souverains dans certaines solennités. Maintenant il sert d'abri pendant le jour à des portefaix et à des valets de place.

Sous ces belles arcades, plusieurs statues sont offertes à l'admiration du voyageur, telles que la *Judith* de Donatello, l'*Enlèvement d'une Sabine* de Jean Bologne, et le *Persée* de Benvenuto Cellini.

La *Judith* était anciennement au palais de Pierre Médicis ; en 1495, une révolution l'apporta où elle se trouve maintenant, et elle devint une allégorie, un monument



La Loggia de' Lanzi, à Florence.

public de la délivrance de Florence. On inscrivit sur le piédestal ces mots redoutables : *Exemplum salutis publicæ cives posuere*, 1495. Au retour de leur exil, les Médicis crurent devoir ménager le préjugé populaire, et laissèrent la statue en place, sans même toucher à l'inscription.

Le groupe de l'*Enlèvement d'une Sabine* passe pour une des plus belles œuvres de Jean Bologne. « Puissance de l'art, s'écrie M. Valery, qui par le mérite de la seule exécution est parvenu à rendre attrayante une véritable scène de cabaret ! »

En regardant le *Persée* de Cellini, on ne peut s'empêcher de songer aux mille tribulations que ce chef-d'œuvre a coûtées à son auteur. Plusieurs fois il fut sur le point d'échouer dans la fonte de sa statue. Tantôt c'était le feu qui prenait à l'atelier, tantôt le vent ou la pluie qui refroidissait la fournaise. Enfin tout se prépare, et le métal chauffe ; mais Cellini est épuisé de fatigue et dévoré par une fièvre brûlante ; succombant au désespoir, il est obligé de se mettre au lit. Laissons-le raconter lui-même ses contrariétés, qui forment un des épisodes les plus intéressants de ses Mémoires. « Dès que je fus couché, j'ordonnai à mes servantes de porter à boire et à manger à tous mes ouvriers, et je leur dis : « Demain, je ne serai plus en vie. » Celle qui conduisait toute ma maison, la plus brave femme et la plus attachée qui fut jamais, me soignait de son mieux. Tout en me reprochant de manquer de courage, comme elle

avait bon cœur, la vue de ma maladie et de mon accablement lui arrachait des larmes, et elle se détournait pour me les cacher. Tandis que j'étais en proie au supplice de l'inquiétude, entre un homme tortu (il ressemblait à un S majuscule), qui me dit d'une voix piteuse et lamentable, comme celle des gens qui avertissent les condamnés que l'heure est venue de se recommander à Dieu : « Benvenuto, votre ouvrage est perdu, et il n'y a plus de remède au monde. » A cette nouvelle, je jette un cri qu'on eût entendu du troisième ciel; je me précipite à bas du lit, je saute sur mes vêtements, je m'habille, non sans distribuer force coups de pied et de poing aux servantes et aux autres personnes qui cherchaient à m'aider. Je criais en me lamentant : « Ah! traîtres, ah! envieux, c'est une trahison! mais je le saurai. Avant que je meure, je laisserai au monde une preuve de ce que je suis et une preuve capable d'en épouvanter plus d'un. » Habillé enfin, je vais, la tête perdue, à mon atelier. Je vois les ouvriers épouvantés, stupéfaits, eux que j'avais laissés en bonne disposition. Je commence ainsi : « Or, çà, écoutez-moi, et puisque vous n'avez pas voulu, ou que vous n'avez pas su suivre ce que j'ai dit, obéissez maintenant que me voici moi-même à mon ouvrage, et que pas un ne s'avise de répliquer : il s'agit ici de secours et non de conseils. » Sur quoi un certain maître Alessandro Lasticati me répondit : « Voyez, Benvenuto, vous voulez entreprendre une chose contre les règles de l'art, et qui

est tout à fait impossible. » Là dessus je me retournai furieux, prêt à faire un mauvais coup; mais lui et tous les autres s'écrièrent à la fois : « Allons, commandez, nous vous aiderons dans tout ce que vous ferez, tant que nous aurons souffle de vie. » Je pense qu'ils me dirent ces paroles d'amitié, parce qu'ils s'attendaient à me voir bientôt tomber mort. J'allai tout d'abord visiter le fourneau. Je vis que le métal s'était entièrement coagulé et avait formé ce qu'on appelle un *gâteau*. J'ordonnai à deux manœuvres d'aller en face, à la maison de Capretta le boucher, chercher une pile de bois de jeunes chênes qui étaient secs depuis plus d'un an, et que dame Ginevra, femme de Capretta, m'avait offerts. Les premières brassées à peine arrivées, j'en remplis le foyer parce que cette espèce de chêne fait un feu plus vif que tous les autres bois. Tout à coup survient une détonation, et une grande flamme, comme un éclair, brille à nos yeux. Tous, et moi plus que tous les autres, nous fûmes frappés d'une terreur extraordinaire. Le fracas et la lueur cessés, nous commençâmes à nous entre-regarder. Nous vîmes que le couvercle de la fournaise s'était brisé et soulevé, de sorte que le bronze en sortait. J'ordonnai aussitôt d'ouvrir l'orifice de mon moule, je fis en même temps frapper sur les tampons du fourneau, et remarquant que le métal ne coulait pas avec la promptitude ordinaire, et que tout mon bois avait passé à ce grand feu, je fis prendre tous mes plats, mes écuelles, mes assiettes d'étain (environ

deux cents), je les mis l'un après l'autre dans mes canaux, et j'en fis jeter une partie dans le fourneau. Alors tous mes ouvriers, voyant le bronze devenu parfaitement liquide et le moule s'emplir, se mirent à me seconder et à m'obéir avec courage. Je leur commandais tantôt une chose, tantôt une autre; je les aidais et je m'écriais : « O Dieu! qui par ta puissance ressuscitas d'entre les morts et montas glorieux dans le ciel!... » En sorte que tout d'un coup mon moule s'emplit. Je me jetai à genoux et je remerciai le Seigneur de toute mon âme. Je pris ensuite une assiettée de salade qui était là sur une mauvaise table, je mangeai de grand appétit, et je bus avec tous ceux qui étaient présents; puis, j'allai au lit sain et joyeux, car il était deux heures avant le jour, et je me reposai aussi tranquillement que si jamais je n'eusse été malade. Ma bonne servante, sans que je lui eusse rien dit, m'avait préparé un bon chaponneau bien gras. Quand je me levai, c'était l'heure de dîner; elle m'aborda gaîment en me disant : « Eh bien, où est donc cet homme qui se sentait mourir? Je crois que ces coups de poing et ces coups de pied dont vous m'avez bourrée cette nuit, dans votre rage de damné, ont épouvanté la fièvre, si forte qu'elle fût, et qu'elle s'est enfuie. » Tous ces braves gens qui me servaient, revenus de leur frayeur et remis de leurs fatigues, allèrent acheter de la vaisselle de terre pour remplacer les plats et les écuelles d'étain, et nous dînâmes tous joyeusement. Je ne me rappelle pas de ma vie

avoir fait un repas de meilleur appétit et plus gai. »

Quelle verve! quelle narration! et en même temps quelle simplicité! comme ce petit drame palpite d'intérêt! quels hommes que ces artistes du XVIe siècle! comme ils étaient dévoués à leur art!

Transportons-nous de la place du Grand-Due à celle du Dôme; là, d'autres chefs-d'œuvre nous attendent.

La cathédrale est le plus beau monument de Florence. Le décret qui confia à Alnolfo di Lapo la construction de ce temple magnifique nous apprend que l'église, sur l'emplacement de laquelle il fut élevé, portait au XIIIe siècle le nom de Santa-Reparata. Voici ce décret, fort curieux sous le rapport historique, et digne des beaux jour d'Athènes.

« La haute sagesse d'un peuple d'illustre origine exigeant qu'il procède dans les choses d'administration de manière à ce que la prudence et la magnanimité de ses vues éclatent dans les œuvres qu'il fait exécuter, il est ordonné à Arnolfo di Lapo, chef-maître de notre commune, de tracer un modèle ou dessin pour la restauration de Santa-Reparata, lequel porte l'empreinte d'une pompe et d'une magnificence telles, que l'art et la puissance des hommes ne puissent rien imaginer de plus grand ou de plus beau; et cela, d'après la résolution prise en conseil public et privé par les personnages les plus habiles de cette ville de n'entreprendre pour la commune aucune œuvre dont l'exécution ne doive répondre à des sentiments d'autant plus grands et géné-

reux qu'ils sont le résultat des délibérations d'une réunion de citoyens dont les intentions ne forment qu'une seule et même volonté. »

Les travaux durèrent cent soixante ans, et les plus habiles artistes apportèrent à l'édification de ce monument le concours de leurs talents ; nous citerons parmi eux Giotto, Gaddi, Orgagna et Brunelleschi. Le dernier fit la coupole, ouvrage d'autant plus merveilleux que le dôme est double, et qu'il fut élevé sans cintres, sans noyau, sans armature, et avec le seul secours d'un échafaud très ingénieusement combiné, et dont jusqu'alors on n'avait jamais fait usage. Michel-Ange lui-même admirait tellement cette coupole, que lorsqu'il partit pour aller construire le dôme de Saint-Pierre à Rome, il dit à Brunelleschi en prenant congé de lui : « Adieu, je vais faire ton pareil, mais non pas ton égal. »

Les murs extérieurs de cette église sont revêtus d'incrustations de marbre. A l'intérieur, les incrustations sont noires et blanches, et l'on prétend que la réunion de ces deux couleurs était une allusion aux factions des Noirs et des Blancs, en même temps qu'un avis donné par l'architecte à ses concitoyens de vivre en bonne harmonie les uns auprès des autres, comme ces marbres disparates leur en offraient l'exemple.

La cathédrale se nomme actuellement Santa-Maria del Fiore ; elle a quatre cent vingt-six pieds de longueur et trois cent soixante-trois d'élévation, en comptant jusqu'au sommet de la croix ; ainsi elle est plus grande de

moitié que Saint-Paul de Londres. Elle renferme plusieurs tombeaux, tels que ceux de Brunelleschi, du Giotto, le restaurateur de la peinture, de Marsile Ficino, chef de l'académie platonicienne fondée par Côme de Médicis, et de Pierre Farnèse, général florentin.

La méridienne de la cathédrale, œuvre du médecin Paul Toscanelli, est, au dire de Lalande, autorité compétente en cette matière, le plus grand instrument d'astronomie qu'il y ait au monde : le gnomon, ou plaque par laquelle passent les rayons du soleil, est élevé de deux cent soixante-dix-sept pieds au-dessus du marbre qui sert aux observations sur l'obliquité de l'écliptique et les mouvements apparents du soleil. Cette méridienne, dérangée et mise hors de service par je ne sais quelle cause, fut réparée avec soin en 1757.

Le fameux campanile situé auprès du dôme est une tour haute de plus de deux cent cinquante pieds, décorée dans toute son élévation de marbres précieux, de bas-reliefs et de sculptures à jour. On sait que Charles-Quint en voyant ce chef-d'œuvre de grâce, de légèreté et de finesse, disait que c'était un monument à conserver dans un étui. Cependant cet édifice date de 1334, du temps où la sculpture n'avait pas encore d'école. Il a été bâti sur les dessins du Giotto, de ce paysan qui laissa la charrue pour entrer dans l'atelier de Cimabué. Quelle destinée que celle de cet homme, qui d'une origine si basse s'éleva par son génie au rang des plus grands maîtres, devint l'ami du Dante et de Pétrarque, et

mourut à Florence au milieu des richesses, et des honneurs, célébré par les premiers poëtes et pleuré par les plus illustres citoyens!

Sur la place du Dôme est le Baptistère ou église Saint-Jean, qu'on a prétendu avoir été autrefois un temple de Mars. Le fait est que cette basilique remonte au VI[e] siècle, et qu'elle servit d'abord de cathédrale à la ville. Elle fut fondée par la reine Théodelinde lorsque la Toscane était soumise à la domination des Lombards. L'édifice est de forme octogone et assez peu élevé; il a trois portes en bronze, dont l'une, du côté du midi, a été sculptée par André Pisano, et les deux autres par Ghiberti : ces dernières sont célèbres par la beauté du travail et la richesse des ciselures, et surtout par ce mot de Michel-Ange qui disait qu'elles étaient dignes de fermer le Paradis. Elles représentent divers faits de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

En 1293, le corps des marchands fit incruster de marbre l'extérieur du Baptistère. Des deux côtés de la porte du milieu, sont placées deux colonnes de porphyre, qui furent données aux Florentins par les Pisans en 1117. L'église est ornée dans l'intérieur de seize colonnes de granit, qui soutiennent une terrasse dont les parapets et la voûte sont remplis de mosaïques parfaitement exécutées, représentant des images de saints et la figure gigantesque de Jésus-Christ. Le pavé est également en mosaïque.

Ce somptueux monument renferme le tombeau de

Balthasar Coscia ou Jean XIII, souverain pontife, qui, pour rendre la paix à l'Église, abdiqua la tiare, et mourut à Florence où il avait vécu en simple particulier. Ce magnifique mausolée est l'œuvre de Donatello.

Presque toutes les églises de Florence méritent l'attention du voyageur ; ne pouvant les citer toutes, nous nous contenterons d'indiquer les plus remarquables.

Sainte-Croix peut être appelée le Panthéon de Florence, car elle contient les sépultures de ses plus grands hommes. On y voit les tombes de Galilée, de Machiavel, de Michel-Ange, d'Alfieri : à côté de ces illustres sépulcres s'élève le mausolée du Dante, mais ce n'est qu'un cénotaphe, puisque l'auteur de la *Divine Comédie* fut enterré à Ravenne. L'église Sainte-Croix a été construite en 1294 par Arnolfo di Lapo, le premier architecte de la cathédrale.

La fondation de la basilique de Saint-Laurent remonte à la plus haute antiquité, car elle fut consacrée par Saint-Ambroise. En 1423, elle devint la proie des flammes, et Côme de Médicis en confia la réédification à Brunelleschi. Ce temple est d'une architecture simple et imposante, mais la sacristie offre un caractère tout différent ; Léon X et Clément, qui la firent élever et décorer avec luxe, la destinaient à servir de tombeau à leur famille : on y voit, en effet, les tombeaux de Julien et de Laurent de Médicis, dus au ciseau de Michel-Ange.

La chapelle ducale de Saint-Laurent est ce qu'il y a peut-être de plus somptueux en ce genre en Italie.

Elle est d'architecture composite et de forme octogone; des pilastres de jaspe reposant sur des bases de marbre soutiennent son élégante coupole; le jaune antique, le granit égyptien, le porphyre, les rubis, les topazes se disputent la préséance dans ce riche édifice.

Un escalier situé dans le cloître de l'église de Saint-Laurent conduit à la célèbre bibliothèque Laurentienne, dont le bâtiment, commencé par Michel-Ange, a été fini par Vasari. On sait que là se trouve une admirable collection bibliographique : entre autres manuscrits précieux, on distingue un *Virgile* du IVe ou du Ve siècle, auquel il manquait les premières pages, qui ont été retrouvées à la bibliothèque du Vatican; deux manuscrits de *Tacite*, un autre de *Longus*; la copie des *Lettres familières de Cicéron*, de la main de Pétrarque; le manuscrit des *Tragédies d'Alfieri*, etc. C'est à la Laurentienne que fut découverte, à la fin du siècle dernier, la lettre superbe du Dante, écrite en latin à un religieux de ses parents, par laquelle il refuse, après quinze années, d'acheter son retour dans son ingrate patrie au prix d'une amende honorable. Cette lettre n'est point autographe; on ne connaît rien de l'écriture du Dante.

Santa-Maria-Novella, commencée en 1221, fut terminée en 1350. Sa façade est fort belle, et en général tout le monument est d'une bonne construction; aussi Michel-Ange, à qui cette église plaisait beaucoup, avait-il coutume de l'appeler *sua sposa* (son épouse). L'architecte a usé ici d'un singulier artifice: les arcs des

nefs vont en diminuant par degrés, ce qui a pour effet de les faire paraître plus grands, comme si on les voyait en perspective. Santa-Maria-Novella possède l'ancienne et célèbre image de la *Vierge* de Cimabué, dont l'apparition excita un enthousiasme prodigieux à Florence et fut le signal de la renaissance de l'art. D'autres peintures curieuses se remarquent encore dans cette église, surtout celles de Guirlandajo qui offrent les portraits de plusieurs personnages historiques. Il paraîtrait que de tout temps les huissiers ont eu maille à partir avec les peintres, si l'on s'en rapporte à la vengeance qu'Orgagna tira de l'un deux dans son tableau de l'*Enfer*. L'individu qu'il a représenté avec un papier à son bonnet n'est autre que l'huissier de la commune, qui avait saisi les meubles de l'artiste.

L'Annonciade est située sur une place que décore la statue équestre du grand-duc François Ier, fondue avec le bronze des canons pris aux Turcs par les chevaliers de Saint Étienne. Cette église a la forme d'une croix et ne se compose que d'une seul nef; la coupole, sans fenêtres ni ouvertures, est d'un effet extraordinaire. Ce temple est l'un des plus célèbres de la Toscane. Les Médicis l'enrichirent d'incrustations précieuses et d'un autel d'argent massif; il renferme en outre de superbes bas-reliefs de Thorwaldsen, et entre autres tableaux la fameuse *Vierge au sac* d'André del Sarto. On rapporte que l'auteur de ce bel ouvrage l'exécuta au prix d'un sac de blé dans un moment de famine,

et que telle est l'origne de cette dénomination de *Vierge au sac;* mais sans aller si loin chercher une étymologie tant soit peu bizarre, il est plus croyable que le saint Joseph représenté dans ce tableau s'appuyant sur un sac de blé lui a valu son nom. Deux grands artistes, Cellini et Jean Bologne, sont enterrés dans cette église : le dernier, qui a construit, dit-on, à ses frais, la chapelle de la Vierge-de-Bon-Secours, a exécuté lui-même, à plus de quatre-vingts ans, les deux génies tenant deux flambeaux éteints que l'on voit sur son tombeau.

Si des églises nous passons aux musées, nous trouvons de nouvelles merveilles. Mais le lecteur n'attend pas de nous que nous lui signalions tous ces tableaux, toutes ces statues qu'on admire à Florence. Que dire de la galerie de Médicis qui n'ait été dit et redit par tous les voyageurs, qui ne se trouve répété à chaque page du *Guide à Florence*? Pour traiter un pareil sujet, les formules laudatives sont depuis longtemps épuisées. Nommer les artistes qui ont illustré les musées de Florence, ce serait faire l'histoire de l'Italie entière, que dis-je? de l'Europe même, car les arts de toutes les nations sont représentés dans ce splendide congrès, et non seulement les arts de tous les nations, mais encore les arts de tous les temps. Là, auprès des antiques chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome échappés aux ravages des siècles et à la ruine des empires, brillent de tout leur éclat les magnifiques compositions des

plus grands maîtres; à chaque pas on rencontre des noms célèbres : le Pérugin, Raphaël, Michel-Ange, Titien, Véronèse, Tintoret, Poussin, Rubens, Van-Dyck, Rembrandt, Léonard de Vinci, André del Sarto, le Corrége, l'Albane, le Guerchin, le Dominiquin, les Carrache, Porbus, les Palma, les Bassan, Sansovino, Cellini, Jean Bologne, le Guide, Vélasquez, Lebrun, le Giorgione, Claude Lorrain, Gérard Dow, Salvator Rosa, Albert Durer, Jules Romain, Canova, etc... etc... *J'en passe et des meilleurs.*

Cet admirable musée est placé dans un vaste bâtiment qui communique avec le Palais-Vieux dont nous avons donné plus haut la description. Vasari construisit cet édifice vers le milieu du XVIe siècle, par les ordres de Côme Ier. Une partie du rez-de-chaussée est consacrée aux tribunaux, aux archives et à une riche bibliothèque; l'autre se compose de boutiques dont l'aspect est peu en harmonie avec le reste du monument; le premier étage est occupé par divers bureaux, et enfin l'étage supérieur ou l'attique est exclusivement destiné aux objets d'art, et se divise en deux grandes galeries parallèles de 430 pieds de longueur, réunies par une autre de 100 pieds de long; et comme tout cet espace, quoique déjà considérable, ne suffisait pas pour contenir les trésors du musée, on fut obligé d'y adjoindre des salons latéraux pris sur les maisons voisines.

La galerie Pitti, l'une des plus belles qui existent, ri-

valise avec la galerie de Médicis. Elle fait partie du palais bâti au XV[e] siècle par Luc Pitti, riche marchand florentin, qui voulut éclipser l'opulence du chef de la république. Pendant les dernières années du gouvernement de Côme, il s'opéra, dans le sein même de son parti, une scission dont Pitti était le principal meneur. Bientôt, ce dernier, que Machiavel qualifie d'homme énergique et plein d'audace, parvint à la charge de gonfalonier de justice et fut même créé chevalier. Les présents qui lui furent faits à cette occasion par la ville, la seigneurie, et par Côme lui-même, sont évalués à plus de 20,000 ducats. Son influence devint alors si grande qu'il était regardé comme un véritable souverain. Il était impossible qu'une si haute fortune n'excitât point son orgueil; aussi entreprit-il la construction de deux habitations vraiment royales, l'une à Ruciano, à un mille de la ville, et l'autre à Florence même. Celle-ci était le palais le plus vaste qu'un simple particulier eût jamais fait bâtir; et comme les ressources lui auraient infailliblement manqué, il ne recula devant aucun moyen pour arriver à son but. Il rançonnait les citoyens, les forçant de lui apporter soit de l'argent, soit des matériaux; les voleurs, les assassins trouvaient dans sa demeure un asile assuré contre la loi, pourvu qu'ils contribuassent à la construction de son palais. Pitti poussa même l'insolence jusqu'à représenter Florence sous la figure d'une mule, et par une sanglante ironie il fit graver sous cette image ce distique latin :

Lecticam, lapides et marmora, ligna, columnas,
Vexit, conduxit, traxit et ista tulit.

Mais la fortune ne lui fut pas longtemps favorable, car, après la mort de Côme, Pierre de Médicis ressaisit le pouvoir d'une main ferme, et dès lors le malheureux Pitti vit la faveur se changer en disgrâce et les honneurs en outrages.

Le palais Pitti est situé au delà de l'Arno, et se compose de trois étages. La façade, œuvre de Brunelleschi, se développe sur une étendue de quatre-vingt-dix toises : elle est toute à bossages et à refends, et les fenêtres sont percées dans trois rangs d'arcades superposées. L'ensemble du monument est d'un style sévère et d'une simplicité majestueuse, quoiqu'on critique avec raison l'exiguité de la cour. Cet édifice fut considérablement augmenté et embelli par les Médicis, qui le réunirent à leur palais par un corridor de deux cent cinquante toises traversant la ville et l'Arno, afin de se ménager une retraite en cas de révolte. Depuis cette époque, le palais Pitti a été constamment la résidence des grands-ducs de Toscane.

Les jardins Pitti, ou pour mieux dire Boboli, ont la plus grande ressemblance avec le parc de Versailles auquel ils ont indubitablement servi de modèle. Dans la construction de ces jardins délicieux, Buontalenti a su profiter habilement des accidents de terrain; les perspectives les plus riantes y ont été ménagées, et les

lignes y contrastent partout de manière à faire disparaître la monotonie. Les statues, les vases, les obélisques et les bassins y annoncent, il est vrai, la puissance de l'art; mais du moins l'art n'y a point défiguré la nature. Ce qui ajoute à ce charmant séjour un charme particulier, c'est cette verdure éternelle entretenue par les citronniers, les mélèzes, les lauriers, les ifs et les cèdres.

La description du palais Pitti nous conduit à celles des autres palais principaux de Florence.

Le palais Riccardi, qui fut d'abord la *casa Medici*, fut élevé par Cosme l'Ancien en 1430, et servit de refuge aux savants grecs chassés de Constantinople. Vendu en 1659 à la famille Riccardi, le gouvernement l'a racheté en 1814. C'est là que tient ses séances la célèbre Académie de la Crusca, dont le peu révérencieux Desbrosses a parlé ainsi :

« Il faut voir une espèce de ménagerie; c'est la salle de l'Académie de la Crusca, où le siége de toutes les chaises sur lesquelles on se met est une hotte, et le dos une pelle à four. Le directeur est élevé sur un trône de meules; la table est un pétrissoir; les garde-robes sont des sacs; on tire le papier d'une trémie; celui qui lit a la moitié du corps passée dans un bluteau, et cent autres folichonneries relatives au nom de la *Crusca*, qui signifie *son de farine;* car le but de l'institution est de bluter et ressasser la langue italienne, pour en tirer ce qu'il y a de plus fine fleur de langage, rejetant ce qu'il y a de

moins pur. Cette allusion ne doit être imputée, ainsi que les noms bizarres que se sont donnés la plupart des académies d'Italie, qu'au mauvais goût qui était en vogue lorsqu'elles ont commencé.»

Ces meubles ridicules ont existé en effet, mais ils ont péri depuis longtemps, et peu de personnes en ont gardé le souvenir. L'Académie de la Crusca se conduit maintenant avec plus de gravité; mais, comme toutes les académies, elle a la prétention (peut-être fondée, car je ne veux pas me prononcer sur une question si délicate) de poser des règles invariables et suprêmes à la langue italienne, et de régenter les écrivains; aussi, comme toutes les académies, elle s'attire quelquefois des plaisanteries et des injures de la part de certains auteurs : son dictionnaire a été vivement attaqué, surtout par le fameux Monti, qui, cédant à un mouvement d'indignation exagérée, prétendait que cet ouvrage était l'amas de mots le plus ignoble, le plus dégoûtant, le plus barbare. Pauvres académies! leur destin est toujours d'être immolées aux quolibets : il faut bien que la canaille intellectuelle se venge de l'aristocratie des beaux esprits. Du reste, il est un moyen sûr de faire taire les criards, et on en use souvent : c'est de les nommer académiciens; l'offre d'un fauteuil académique est un genre de séduction auquel nul critique ne résiste et qui lève bien des scrupules.

Le palais Strozzi était autrefois le palais Rucellai. La famille Rucellai était, dit-on, ainsi appelée du mot

oricello (tournesol), parce que Bernard, l'un de ses membres, introduisit à Florence la culture de cette plante, à son retour du Levant, d'où il rapporta d'immenses richesses. Il possédait des jardins connus sous le nom d'*Orti oricellari*, et dont la magnificence était célèbre dans toute l'Italie. Léon Alberti, le restaurateur de la bonne architecture en Europe, les embellit de bosquets plantés avec goût, et y traça des promenades couvertes d'ombrages épais, à la manière des Grecs. C'est là que Bernard recueillit une foule de fragments précieux de l'antiquité, et que, par un digne emploi de ses richesses, il aimait à recevoir splendidement les étrangers qui venaient admirer sa demeure; c'est là aussi qu'il rétablit l'académie platonicienne à laquelle la mort de son ami Laurent le Magnifique avait porté un coup funeste. Ses fils héritèrent de ses nobles habitudes, et se plurent à réunir sous les ombrages qu'il avait plantés les savants, les artistes, les citoyens les plus distingués. Machiavel, surtout, se lia d'amitié avec le jeune Côme Rucellai, qui était devenu pour ainsi dire son patron. Il est impossible de lire sans attendrissement l'éloge plein de sensibilité qu'il a fait de ses vertus et de son caractère au commencement de son livre de l'*Art de la guerre*. Ce jeune citoyen, qui fut enlevé sitôt à sa patrie, était resté infirme des suites d'une maladie d'enfance; il ne pouvait marcher, et c'était dans une brouette ou dans une litière qu'il se faisait porter au milieu de ses beaux jardins pour y converser avec ses amis. On distinguait

parmi ceux-ci Laurent Strozzi, Zanobio Buondelmonte, Baptiste della Palla, Louis Alamanni. Machiavel, plus âgé qu'eux, éclairé par une longue expérience des hommes qu'avaient encore fortifiée ses profondes études, leur prodiguait dans des entretiens pleins d'intérêt et de gravité les trésors de son esprit.

Ce fut en sortant de ces jardins que deux jeunes patriotes laissèrent tomber une liste de conspirateurs contre les Médicis, étourderie qui les conduisit à l'échafaud et Machiavel à la torture. Celui-ci était-il du complot? c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir, car aucun tourment ne put triompher de son courage ni de son silence obstiné.

Ces immenses jardins ont été dénaturés par les possesseurs actuels : les anciens bosquets entremêlés d'inscriptions et de monuments du temps, sont remplacés aujourd'hui par des édifices gothiques, des temples grecs, des grottes de sibylles, tout cela en miniature, avec des taupinières pour montagnes, des rivières à robinets, et un soleil couchant peint sur les murs. Les propriétaires appellent cela un jardin anglais : il est resté, comme on voit, quelques Welches en Italie.

Terminons nos promenades à travers les palais de Florence par une visite au palais du Podestat. Ce fut la première résidence des chefs de la république naissante. Une ordonnance portée au nom du peuple en 1250 enjoignait aux nobles d'abaisser leurs tours jusqu'à la hauteur de cinquante brasses. Les matériaux que

fournit la démolition de tant de fortifications privées furent employés à la défense commune; on en bâtit les murailles de la ville, dans la partie située au midi de l'Arno. En même temps on fonda le palais du Podestat, où vinrent s'établir les membres du gouvernement, qui jusqu'alors avaient habité des maisons particulières et ne s'étaient réunis que dans les églises. Il offre à peu près la même disposition extérieure que le Palais-Vieux, à cela près qu'il est plus grave encore et que ses créneaux plus nombreux frappent davantage la vue; il est également surmonté d'une tour, et sur la porte principale on voit deux lions qui sont l'emblème de la ville de Florence. Dans la cour, à droite, est placé un escalier massif, d'un gothique particulier à l'Italie, abrité par une énorme toiture; cet escalier s'appuie d'un côté contre le mur, que couvrent une multitude d'inscriptions, de tables de marbre et de pierre, sur lesquelles sont gravés les noms, prénoms et qualités de tous les jurisconsultes qui ont bien ou mal rendu la justice dans ce lieu. Le reste de la cour est entouré d'arcades, les unes à plein cintre, les autres gothiques; mais c'est à peine si l'on remarque quelques rares ouvertures sur les formidables murailles de ce palais.

Secouons maintenant la poussière du moyen âge, et allons récréer nos yeux fatigués de monuments, de statues, de tableaux et de jardins rectilignes, par les riants aspects des *Cascine* ou *Laiteries* du grand-duc. C'est une charmante promenade située dans une île que forment le

Mugnone et l'Arno; au milieu de ce vaste terrain, partout ombragé de beaux arbres, est une prairie qui sert de pâturage à un troupeau de vaches. Auprès de là s'élève le Palais des Laiteries (*Pallazzo delle Cascine*), maison de plaisance appartenant au souverain de la Toscane. Cette promenade est ravissante, et présente à la fois le luxe des grandes villes et l'agréable solitude des bois. Chaque soir, de longues files de voitures, de nombreuses cavalcades en parcourent les superbes allées.

Selon la statistique fixée par les derniers traités de Vienne et de Paris, la population générale de la Toscane s'élevait à 1,264,000 âmes. Florence, sa capitale, figurait dans ce calcul pour 80,000 âmes de population fixe, et 86,000 en y comprenant la population flottante.

Il est généralement assez difficile de peindre les mœurs des habitants d'une province ou d'une grande ville, car, à son insu, l'écrivain généralise les faits isolés, et juge de la masse par les individus avec lesquels il a été en contact. Cependant on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que le Florentin est habitué à vivre au jour le jour; que son existence est molle, tranquille, exempte d'ambition et sutout de la polico-manie qui ronge les autres peuples. Et il ne faut pas croire que les riches seuls aient le privilége exclusif de cette quiétude; les classes inférieures y participent aussi proportionnellement. On ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'affabilité de ce peuple, à sa politesse et à la vivacité de son esprit; mais on chercherait en vain dans son caractère quelque

chose qui ressemblât à de l'enthousiasme ou à de la passion. Et pourtant Florence a produit une multitude de grands hommes, au génie ardent, à la verve audacieuse; c'est là une exception à la règle générale que nous ne nous chargerons pas d'expliquer.

On ne peut nier qu'il y ait de la pauvreté à Florence, à côté d'une grande richesse; mais cette pauvreté n'est pas la misère, et elle trouve d'ailleurs de nombreux soulagements dans la généreuse munificence du souverain et dans la bienfaisance publique, qui n'est point parcimonieuse.

Florence était renommée autrefois pour le commerce des soies et des laines, et ce fut cette branche d'industrie qui prépara l'avénement au pouvoir des Pitti et de Médicis, qui furent négociants avant d'être chefs de la république; aujourd'hui les manufactures de ce genre sont devenues rares. Mais il est juste de citer la fameuse fabrique de porcelaine de la Doccia. Cet établissement remarquable est exploité depuis cent ans, de père en fils, par les Ginori, et fut fondé en 1740 par le marquis Charles Ginori, qui malgré sa noblesse ne crut pas déroger en se livrant à l'industrie. Cette fabrique n'a rien à envier à celles de la Saxe et de la France, tant pour le choix des matériaux et l'élégance des formes que pour l'éclat des couleurs. La fabrication des voitures, dites italiennes, est très estimée à Florence; mais elle est paralysée par les lois fiscales qui gênent l'importation des fers étrangers, ou par la

cherté du combustible nécessaire à l'exploitation des mines de fer de l'île d'Elbe. La taille des pierres dures et l'ingénieux travail des mosaïques forment aussi une branche importante de l'industrie florentine, à laquelle il faut joindre la fabrication des chapeaux de paille, connus dans toute l'Europe sous le nom de chapeaux de paille d'Italie.

Anciennement il y avait à Florence vingt-un *arts* (ou métiers), dont sept de premier ordre et quatorze de second ordre.

Les sept grands *arts* étaient : 1° les juges et les notaires (on appelait juges tous les docteurs ès lois); 2° les marchands ou l'*art de calimala* (ce nom venait de la rue où logeaient ces marchands et qui était appelée *calla malla*; ils vendaient en détail des étoffes de laine, de soie, et ce que nous nommons en France *rouennerie* et *mercerie*); 3° les banquiers; 4° les fabricants de laine; 5° les fabricants de soie; 6° les médecins et les apothicaires; 7° les fourreurs.

Les quatorze *arts* de second ordre étaient : 1° les bouchers; 2° les cordonniers; 3° les forgerons; 4° les regrattiers ou débitants de sel; 5° les maçons et les tailleurs de pierre, ou appareilleurs; 6° les marchands de vin; 7° les aubergistes; 8° les marchands d'huile, les charcutiers et les cordiers; 9° les chaussetiers; 10° les marchands de cuirasses; 11° les serruriers; 12° les marchands de cuirs; 13° les marchands de bois; 14° les boulangers.

Les premiers *arts* étaient appelés *arts majeurs*, les seconds *arts mineurs*; tout citoyen, qu'il exerçât ou non un de ces *arts*, devait en choisir un dans lequel il se faisait inscrire; beaucoup de nobles, pour se populariser, se faisaient inscrire dans les *arts mineurs*. Il y avait certainement beaucoup d'autres professions distinctes, mais chacune de ces dernières était tenue de faire partie de l'un des *arts mineurs*.

Indépendamment du *gonfalon* ou étendard de la république, chaque *art* particulier avait son drapeau; comme aussi chaque *art* avait sa maison d'assemblée où il se réunissait pour élire des syndics, des consuls. Ces chefs avaient des places d'honneur dans les cérémonies et dans les processions. Après bien des débats, il avait été aussi convenu que le gonfalonier de la république (titre de quelques mois, mais dont l'autorité répondait à celle de doge à Venise), serait choisi parmi ceux qui appartenaient aux *arts majeurs*, et que dans les quatorze *arts mineurs* on choisirait le quart des magistrats de la ville.

Lorsque les Florentins allaient à la guerre, ils menaient avec eux leur *carroccio*, de même que la plupart des villes de l'Italie au moyen âge. Le carroccio avait été inventé par les Lombards, et les premiers à en faire usage furent les Milanais. C'était une espèce de char décoré d'une étoffe rouge ou blanche, selon la couleur de la ville à laquelle il appartenait; il était traîné par trois paires de bœufs couverts d'une draperie de la même

couleur; au milieu du char était un mât auquel on suspendait un étendard armorié; de ce mât tombaient des cordages qui étaient tenus par des jeunes gens robustes; il y avait en outre au sommet une cloche appelée *nola*. Le carroccio était entouré d'une garde composée de plus de quinze-cents soldats d'élite, armés de pied en cap et portant des hallebardes richement garnies. Les capitaines et les principaux officiers de l'armée se tenaient à côté du carroccio, qui était suivi de huit trompettes et de plusieurs prêtres pour la célébration de la messe et l'administration des sacrements. On confiait la conduite et la garde de ce char, qui était comme le *palais public allant en guerre*, à un homme distingué par sa bravoure et ses connaissances militaires. La justice s'administrait dans le lieu où le char s'arrêtait, et l'on y tenait les conseils de guerre; c'était là aussi qu'on transportait les blessés et que se réfugiaient les soldats fatigués du combat ou obligés de céder à des forces supérieures. Ce char servait encore à porter la caisse militaire, la pharmacie et une partie du butin.

La perte du carroccio dans une bataille était considérée comme un déshonneur. Aussi les combats les plus acharnés avaient lieu d'ordinaire autour de lui, et tous les efforts des combattants tendaient à s'emparer du carroccio du parti ennemi.

La guerre terminée, on transportait le carroccio dans une des principales églises.

Lorsque l'invention de l'artillerie eut rendu une pareille machine inutile et même dangereuse, on cessa peu à peu d'en faire usage. Le carroccio ne figure plus que de loin en loin dans quelques grandes cérémonies publiques comme un vieux souvenir de gloire, comme un antique blason de la cité. C'est ainsi qu'en 1807 on vit un carroccio à Florence, lors de la *fête des hommages*, qui eut lieu en présence de la reine régente d'Étrurie.

XIV

Pise. — Histoire. — Le Baptistère. — La Tour penchée. — Le Campo-Santo. — Livourne. — Gênes. — Côtes de Gênes. — Marseille. — Conclusion.

Pise, autrefois l'une des douze cités florissantes de l'Étrurie, est aujourd'hui la seconde de la Toscane. On ne saurait révoquer en doute l'antiquité de sa fondation, car elle est appuyée sur des témoignages non équivoques. Denys d'Halycarnasse et Tite-Live l'ont citée en plus d'un endroit, et Strabon assure qu'elle fut fondée par une colonie de Grecs venus, après la guerre de Troie, de la Pise de Grèce, située sur le fleuve Alphée dans le

Péloponnèse. Cette assertion est confirmée par Virgile, qui dit dans le xe chant de l'Enéide :

Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis;
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Pisæ,
Urbs Etrusca solo.

Alliée de Rome depuis l'an 561, elle était tellement considérée par cette dernière qu'en 574 elle devint une des colonies romaines les plus considérables, et reçut d'Auguste le nom de Julia Obsequens. Adrien et Antonin affectionnèrent aussi beaucoup cette cité, et l'embellirent de temples, de théâtres, d'arcs de triomphe, et d'une foule d'autres monuments dont il ne reste plus que les vestiges. Elle dut sa splendeur passée à sa prépondérance maritime, singulièrement favorisée par l'Arno qui y avait alors son embouchure, mais qui en est aujourd'hui assez éloigné à cause des alluvions déposées par ce fleuve. A la chute de l'empire romain, lors de l'invasion des Barbares, Pise ne fut point épargnée : elle fut saccagée par les Goths au ve siècle, et tomba ensuite sous la domination des rois lombards. Mais lorsque l'Italie entière secoua le joug, Pise leva l'étendard de la liberté, et, rivale heureuse de Venise, elle se signala par de grandes entreprises. L'an 1000, la république pisane était devenue opulente, redoutable et conquérante : les Sarrasins, poursuivis par ses flottes, abandonnaient les côtes de l'Italie ; peu de temps après les

Pisans arboraient leurs bannières victorieuses dans l'île de Sardaigne, et, en 1029, ils s'emparaient de Carthage après avoir fait son roi prisonnier. Les croisades ajoutèrent encore à la puissance de Pise, qui forma d'importants établissements sur la rive africaine. Des marchandises venues de tous les côtés encombraient le port pisano, dont quelques tours en ruines font à peine aujourd'hui soupçonner l'existence passée. Cependant le port de Gênes s'élevait, la discorde commençait à agiter son lugubre flambeau dans toute l'Italie, et la superbe Pise touchait à sa ruine : toute sa grandeur vint échouer contre l'écueil de Méloria, en 1283. Peu à peu elle perdit toutes ses conquêtes, et ne dut enfin sa conservation qu'à l'intervention toujours dangereuse de seigneurs étrangers, sous la tyrannie desquels elle végéta pendant de longues années, jusqu'au moment où, pour dernier outrage, elle fut vendue à Jean Galéas Visconti, duc de Milan. Ce fut alors que Florence conçut le projet de s'emparer de cette ville, et que Gino Capponi vint l'assiéger; elle soutint néanmoins ce siége avec intrépidité. Pendant près d'un siècle, les Pisans eurent à souffrir toutes sortes de malheurs; la famine et la peste se joignirent au fléau dévastateur de la guerre pour l'accabler entièrement. Enfin, sous Côme Ier, Pise jouit de quelque tranquillité : la confiance renaquit lentement parmi les habitants, les études reprirent leur cours, l'agriculture féconda de nouveau les campagnes, et les Médicis firent tous leurs efforts pour cicatriser les plaies de cette cité

malheureuse. Mais abandonnée tout à la fois par la mer et par la fortune, elle ne put jamais revenir à cet état de prospérité qui l'avait rendue la rivale de Venise elle-même. De tous ses avantages passés il ne lui est resté que ce qu'on ne pouvait lui ôter, son climat si doux, si bienfaisant, si propice aux valétudinaires qui y accourent en foule dans toutes les saisons pour réchauffer à son soleil vivifiant leurs membres abattus par la maladie.

Pise est bâtie dans une plaine vaste, fertile et salubre, sur les bords de l'Arno et à trois lieues de l'embouchure de ce fleuve. Elle est entourée de murailles qui ont près de deux lieues et demie de circuit, et défendue par deux citadelles, dont l'une, de construction moderne, est située à l'ouest, et l'autre beaucoup plus ancienne s'élève au sud. Ces murailles étaient jadis fortifiées par de nombreuses tours, ainsi que la plupart des habitations des grands. L'histoire conserve encore le nom de la Tour Victorieuse, construite en 1336 par le comte Boniface de la Ghérardesca en commémoration de sa victoire sur les Gualandi, et celui de la Tour de la Faim qui rappelle l'atroce supplice du comte Ugolin et de son innocente famille. La ville est divisée par l'Arno, dont le lit large et majestueux est flanqué de quais magnifiques. On traverse ce fleuve sur trois ponts, dont l'un entièrement construit en marbre blanc est encore aujourd'hui le théâtre du célèbre *Jeu du Pont* (*Giuoco del Ponte*) qui se célèbre tous les trois ans. Les rues sont larges, bien pavées, munies de trottoirs commodes; mais il n'y en a qu'une qui soit

ornée de portiques. Des neuf places publiques que renferme Pise, celle du Dôme est sans contredit la plus remarquable, car elle est embellie par les quatre principaux édifices de cette ville, savoir : la Cathédrale, le Baptistère, la Tour penchée, et le Campo-Santo, ancien cimetière. Nous commencerons par décrire ces quatre monuments.

La Cathédrale, une des plus belles d'Italie, a été commencée, en 1063, sur les ruines d'une église autrefois bâtie elle-même sur les débris d'un temple d'Adrien; elle ne fut achevée qu'en 1118. Son architecture grecoarabe est due à Buschetto, qu'on croit Grec d'origine. Ce temple, élevé par la république pisane alors florissante et victorieuse, renferme le mausolée de l'empereur Henri VIII, fondateur de l'Université. Les bas-reliefs de ses majestueuses portes de bronze représentant les mystères de la Passion sont l'œuvre de Jean Bologne; les nefs latérales sont soutenues par quatre rangs de belles colonnes, au nombre de soixante-quatorze, dont soixante-deux sont de granit oriental et ont très probablement appartenu à quelque monument ancien; la coupole, d'architecture pesante, est toute couverte en plomb. La façade extérieure est ornée de cinq rangs de colonnes, et le pavé du temple est de marbre blanc et azur.

Le Baptistère ou église Saint-Jean s'élève à peu de distance de la cathédrale. C'est un édifice du XII[e] siècle : il est de forme ronde et décoré extérieurement par une

multitude d'ornements et par plusieurs rangs de colonnes circulaires de style différent, qui soutiennent une vaste coupole couverte en plomb.

La Tour penchée (*Campanile, Torre pendente*) est l'édifice le plus curieux de Pise, et l'une des merveilles de l'Italie. Il est de forme cylindrique, ayant cinquante-six mètres de hauteur sur dix-sept de diamètre, et cerné de sept étages de colonnades de style divers ; ces colonnes sont alternées avec tant de goût qu'on n'aperçoit aucune confusion choquante dans leur disposition. Son inclinaison est si grande qu'un niveau jeté du sommet va toucher à plus de quinze pieds de la base. Cette inclinaison a donné lieu aux dissertations les plus étranges et, disons le mot, les plus ridicules ; nous ne les rapporterons point ici, et nous nous bornerons à nous ranger de l'opinion de ceux qui ont attribué ce phénomène à l'affaissement du sol : cette solution nous paraît la plus raisonnable, et d'ailleurs elle a été soutenue par Lalande, Vasari, la Condamine, Bernouilli, et surtout par Soufflot, qui devait se connaître en pareille matière puisque le Panthéon de Paris, son chef-d'œuvre, fut menacé de s'écrouler par une cause semblable. Quoi qu'il en soit, ce bizarre édifice, commencé en 1174 par Guillaume d'Inspruck et Buonnanno de Pise, et terminé vers la moitié du XIVe siècle par Thomas Pisan, est d'une grande solidité, et il ne paraît pas que son architecture ait subi jusqu'à présent la moindre altération. La tour renferme sept cloches qu'on sonne tous les jours

avec la plus grande securité. C'est du haut de cette tour, où l'on parvient à l'aide d'un escalier commode, que Galilée découvrait la vérité pour l'annoncer à un siècle trop ignorant encore pour la comprendre. Déjà ce grand homme avait découvert les principes de la composition du mouvement, en observant celui de la lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise, et ses expériences sur la Tour penchée achevèrent de lui révéler les lois naturelles de la chute des corps, leur gradation de vitesse et la gravitation en général. Ce souvenir est, selon nous, le plus beau titre de gloire du Campanille de Pise.

Le Campo-Santo est un vaste cloître de quatre cent cinquante pieds environ de longueur sur cent quarante de largeur; il a la forme d'un parallélogramme; le pourtour intérieur est composé de soixante-deux arcades gothiques à plein cintre, soutenues par un nombre égal de pilastres. Les murs de ce cloître sont revêtus d'anciennes peintures malheureusement très endommagées par le temps, et dont les sujets sont empruntés à l'histoire sainte. Spinello Arétino, André et Bernard Orcagna, Buffalmacco, Giotto, etc., avaient consacré leurs pinceaux à l'ornement de cet édifice.

Pise contient vingt églises, dont quelques-unes, comme San-Matteo, San-Frediano, les églises des Barnabites, des Augustins et des Dominicains, sont enrichies de belles peintures et de beaux marbres. Une autre église qui mérite aussi d'être visitée est Santa-Maria della Spina, ainsi

nommée parce qu'elle reçut jadis une précieuse relique, l'une des épines de la couronne de Jésus-Christ. Ce *tempietto*, comme l'appellent les Pisans, se fait remarquer par une richesse d'ornements et un fini d'exécution extraordinaires.

Pise, ville autrefois si puissante, est aujourd'hui pauvre et déserte : son enceinte, jadis trop resserrée pour contenir 150,000 habitants, est maintenant trop grande pour sa population actuelle qui s'élève à peine à 16,000 âmes. Son commerce a suivi le sort de la décroissance de sa population : l'opulence de son heureuse rivale, Livourne, a été pour elle ce que la découverte du cap de Bonne-Espérance fut pour Venise.

Les palais les plus remarquables de Pise sont : le palais du Grand-Duc, le palais de l'Archevêque, le palais de Lanfranchi, qui fut pendant quelque temps la demeure de lord Byron ; le palais Lanfreducci, dont la façade est toute de marbre poli, et enfin le palais des chevaliers de l'ordre de Saint-Étienne.

L'Université de Pise est une des plus anciennes et des plus renommées de l'Italie. Côme I[er] la fit restaurer au XVI[e] siècle.

Nous terminerons cet article de Pise par la description d'un des établissements agricoles les plus remarquables d'Europe, la ferme de San-Rossore, dont peu de voyageurs ont parlé, et qui ne mérite cependant pas un pareil oubli. Le domaine de San-Rossore est situé entre Pise et la mer, dans une plaine de plus d'une lieue

carrée d'étendue. Ce terrain abandonné par les eaux est mêlé de sable marin qui le rendait trop stérile pour en tenter le défrichement. Il est couvert d'un gazon fin et de chênes verts qui y prospèrent. Des deux côtés de l'avenue qui conduit à San-Rossore, s'étendent de vastes prairies dont le foin sert de nourriture d'hiver aux animaux de la ferme. Des troupeaux de chevaux sauvages entièrement libres paissent au milieu de ces prairies : d'un autre côté, on voit aussi paître librement environ 1,800 vaches sauvages aux formes agréables, mais mauvaises laitières : d'ailleurs il serait assez difficile de les traire ; aussi se contente-t-on de leur enlever leurs veaux. Du temps des croisades, un grand prieur de Pise de l'ordre de Saint-Jean amena sur cette plage une famille de deux cents chameaux qui servent aux travaux d'exploitation du domaine. Il était impossible de tirer un meilleur parti d'un sol ingrat que la nature semblait vouloir disputer à la cupidité de l'homme.

Livourne, ville et port de mer appartenant au duché de Toscane, est située sur la Méditerranée, à quelques lieues de Pise. C'était un ancien port romain; mais il ne conserve aucune trace de son antiquité. En 1392, Livourne, qui n'était autre chose qu'un village ouvert de tous les côtés, fut entourée de murailles par la république pisane. C'est ainsi que la malheureuse Pise travaillait elle-même à se créer une rivale qui devait un jour l'éclipser entièrement. En effet, depuis la décadence de Pise et la destruction de son port, Livourne,

prenant une face nouvelle, est devenue une cité opulente. Elle doit sa prospérité actuelle aux Médicis, qui la fortifièrent et lui accordèrent tant de priviléges qu'ils y attirèrent les négociants de toutes les nations. Aussi Montesquieu appelle-t-il Livourne le chef-d'œuvre des Médicis.

Livourne a trois faubourgs et une citadelle; elle est assez bien fortifiée du côté de la mer. Quoique l'étendue de cette ville ne soit pas considérable, si on la compare à sa population, elle a néanmoins près de deux milles toscans de circuit. Les rues sont droites et bien pavées; la plus belle par sa longueur, sa largeur et sa propreté, est celle qui du port va aboutir à la porte de Pise. Sur l'un des côtés de cette rue, on voit la place d'Armes, grande, régulière et solidement construite, mais sans aucune élégance. La partie septentrionale de la ville est traversée, comme Venise, par quelques canaux qui amènent les marchandises jusqu'aux portes des magasins, ce qui a fait donner à ce quartier le nom de Nouvelle-Venise.

Les églises catholiques sont au nombre de onze. Le Dôme ou cathédrale est un édifice peu remarquable, si on le compare avec les bâtiments du même genre qu'on admire en Italie; néanmoins on y distingue un riche plafond peint et doré, et une *Transfiguration* à fresque de Ghélardini.

L'étranger chercherait vainement à Livourne des objets d'art: cette ville ne possède qu'un seul monument, c'est la statue en marbre de Ferdinand I[er], fondateur de

la nouvelle Livourne. Ce prince est représenté debout, ayant une main appuyée sur le côté, et tenant de l'autre le bâton, symbole du commandement. Cette statue n'est même point ce qui arrête l'attention des connaisseurs, car le dessin, l'exécution et le mouvement du corps en sont manqués; mais ce qui mérite réellement leurs éloges, ce sont quatre figures accessoires en bronze, représentant quatre esclaves africains, nus et d'âge différent. L'expression de ces figures, sur lesquelles sont empreintes la douleur et la résignation, est vraiment admirable. Cependant on assure que les modèles de Pierre Tacca étaient encore supérieurs, et que l'exécution leur a fait perdre une partie de leur mérite.

Le port, qui a environ 300 toises de longueur et 36 pieds d'eau dans les endroits les plus profonds, est sûr et commode; mais il est sujet à des atterrissements auxquels on remédie à l'aide d'un bateau dragueur. L'entrée du port est assez difficile, parce qu'il est environné de bancs de sable; en revanche, le mouillage de la rade est excellent. Le môle, construit sur les dessins du célèbre comte de Warwich, a 600 pas de longueur, et défend le port contre la violence des vagues et des vents; il est lui-même protégé par trois forts. En face du môle s'élève sur un rocher un phare bâti en 1303 par la république pisane; c'est un édifice léger, élégant, vraiment remarquable, et composé de deux tours superposées.

Entre les deux portes de la ville, se trouve une darse

qui peut contenir environ quatre-vingt-dix navires, et qui fut creusée en cinq jours par 3,000 ouvriers, d'après les ordres de Ferdinand Ier de Médicis.

Livourne a longtemps manqué d'eau potable, et les habitants étaient réduits à se servir de l'eau peu salubre des citernes; mais aujourd'hui, grâce aux soins du gouvernement, un acqueduc en pierre amène dans la ville une eau très pure provenant des montagnes de Colognola, qui s'élèvent à plus de douze mille de distance.

On pense généralement que Livourne égalera un jour Florence en étendue; cette prévision est sans doute suffisamment justifiée par la vaste étendue de son commerce; mais quelque accroissement que cette cité puisse prendre, il y aura toujours une grande distance entre Livourne, ville prosaïque et sans souvenirs, et Florence si intéressante par son histoire, ses monuments et ses chefs-d'œuvre.

Au midi et au nord de Livourne s'élèvent de riantes collines couvertes d'oliviers. En suivant le bord de la mer, à gauche, on rencontre le Monténéro, charmant coteau semé de maisons de campagne, et sur le sommet duquel est bâtie l'église vénérée de la Vierge, qui se fait remarquer par la richesse et la variété de ses marbres. De ce lieu on jouit d'une vue admirable sur la Méditerranée, les récifs de Capraja et de Gorgone, et sur l'île d'Elbe; on aperçoit même la Corse, lorsque le temps est serein.

Livourne renferme des manufactures considérables

de corail qu'on pêche sur les côtes de la Sardaigne et de la Corse, de vastes tanneries, des fabriques de meubles, de cartes à jouer, de bouteilles, de verroteries. Cette ville, jouissant du privilége de port franc, est un entrepôt immense de marchandises et le centre des relations d'une partie de l'Europe avec l'Italie, le Levant, la Sicile, l'Angleterre, la France et l'Amérique. Aussi le commerce y est-il d'une extrême activité; son mouvement est calculé sur l'entrée annuelle d'environ quatre mille navires de tous les pavillons.

On peut aller de Livourne à Gênes par mer : c'est la voie que je choisis. Ce trajet offre d'ailleurs de la variété et repose un peu des lenteurs et des fatigues du voiturin, car les bateaux à vapeur qui font cette traversée en quelques heures présentent au touriste tout le *comfort* désirable.

Gênes, surnommée la Superbe à cause de la magnificence de ses palais, est la plus belle de toutes les villes maritimes de l'Italie. Elle est assise sur le penchant d'une montagne. Vue du côté du golfe, elle offre la perspective la plus pittoresque par la beauté de ses édifices, qui font un étrange contraste avec l'aspect sombre des montagnes qui les avoisinent. Du côté de la terre, elle est environnée de deux murailles, dont l'une, longue de trois milles, fait le tour de la ville proprement dite, et l'autre, appelée muraille neuve, embrasse le sommet de la montagne qui la domine et s'étend sur une longueur de dix-huit milles. L'intérieur de Gênes ne correspond

pas entièrement à sa magnifique perspective. Les rues sont irrégulières à cause de l'inégalité du sol, et si étroites que les voitures ne peuvent y passer; il faut cependant en excepter les rues Nuova (Neuve), Nuovissima (Très-Neuve), et Balbi, qui se succèdent et forment le plus beau quartier de la ville; elles sont d'une largeur suffisante, pavées en pierre de taille, et flanquées d'édifices superbes en marbre.

L'art et la nature ont contribué à la défense de Gênes et en ont fait une ville presque imprenable. On sait qu'en 1800 les Français y soutinrent un long siége et que la famine seule les contraignit à capituler.

Le port de Gênes est un des meilleurs de la Méditerranée; il est de forme semi-circulaire, et son diamètre est d'environ dix-huit cents toises; il est fermé par le vieux môle à l'est et par le nouveau à l'ouest. Au-dessus de ces môles s'élèvent deux tourelles qui servent de phares à l'entrée du port. L'espace compris entre ces deux môles est de deux cent cinquante toises, et cependant l'entrée en est difficile, parce que les bâtiments sont obligés de se diriger de l'est à l'ouest pour éviter les dangers qu'elle présente.

A côté du nouveau môle, et près du lieu destiné au mouillage des navires qui purgent leur quarantaine, s'élève un autre phare gigantesque, qui pendant la nuit éclaire la marche des navires, et pendant le jour indique, au moyen de signaux, la quantité et l'espèce des bâtiments qui se dirigent vers Gênes.

La franchise du port prête la plus grande facilité au

Gênes.



commerce d'expédition, de transit, et donne lieu à de grandes opérations de banque.

On rencontre généralement à Gènes peu de personnes qui parlent purement l'italien. Les habitants s'expriment en un jargon dur et assez grossier qu'on a beaucoup de peine à comprendre. Un proverbe italien dit que Gênes a une mer sans poissons, une terre sans arbres, et des hommes sans foi : nous ne rapportons ce proverbe que pour prouver que Gênes fut toujours un objet d'envie, car le poisson y est exquis, les fruits délicieux, et les habitants actifs, industrieux et probes.

L'étonnante variété qui distingue la manière de bâtir des diverses contrées de l'Italie imprime, pour ainsi dire, à chaque capitale un caractère particulier. Rome, Florence, Naples, Venise, Milan et Gênes n'ont aucune ressemblance entre elles. Mais Gênes, à cause de sa situation en amphithéâtre, offre plus qu'aucune autre ville une disposition merveilleuse dans les plans de ses monuments. Le marbre et la peinture y sont tellement prodigués que, même en sortant de Florence, on ne peut que s'étonner de tant de richesse.

Le plus somptueux des palais de Gênes est sans contredit le palais Doria, situé près la porte Saint-Thomas. Il fut bâti vers l'année 1551, sur les dessins et sous la direction de Rocco Luzago, architecte lombard. Cet édifice se fait distinguer par ses grandes et belles proportions, et par le caractère de solidité qu'il offre dans son ensemble. Le vaste soubassement qui lui sert de base,

ses magnifiques terrasses, son admirable colonnade, et surtout les deux loges qui l'accompagent, font tellement valoir les masses de ce palais, que dans toute l'Italie il serait difficile d'en trouver un plus majestueux et qui présentât à l'œil des lignes plus heureuses et plus élégantes.

Toute la côte de Gênes présente le coup d'œil le plus pittoresque ; le bateau à vapeur, qui va de cette ville à Marseille, côtoie d'assez près le rivage, de sorte qu'on peut passer en revue tous les endroits remarquables, tout en jouissant du spectacle grandiose de la mer. Nous citerons sommairement les villes les plus intéressantes de ce littoral.

Savone est la patrie de l'empereur Pertinax, des souverains pontifes Grégoire VII, Sixte IV et Jules II, et du grand poëte lyrique Chiabréra. Ce fut à Savone, qu'après la malheureuse bataille de Modène vint se réfugier Marc-Antoine qui, quelques mois après, disputait à Auguste l'empire du monde.

Cette cité était parvenue à se créer un commerce si florissant, que les Gênois eux-mêmes en prirent ombrage et détruisirent son port, en 1525, par l'immersion de deux vieux navires chargés de pierres. Les Français, plus tard, y firent des réparations considérables qui rendirent à cette ville une partie de sa splendeur. C'est là que fut relégué le pape Pie VII jusqu'à la conclusion de ses différends avec Napoléon.

Noli fut jadis une petite république de pêcheurs sous la protection des Gênois, qui finirent par s'en rendre

maitres. Elle est située au milieu de rochers escarpés et dominée par une forteresse qui défend son port, peu important du reste.

Vintimiglia s'honore d'avoir donné le jour au poëte latin Aulus Perse et au P. Ange Aprosio, qui fut un des plus bizarres et des meilleurs écrivains du XVIIe siècle. C'est une fort petite ville, mais admirablement située. Non loin de là se trouve la principauté de Monaco, petit état qui n'a que trois lieues et demie de longueur sur deux lieues de large, et qui rappelle par son exiguité la république de Saint-Marin. Ce territoire fut érigé en principauté au Xe siècle en faveur de Grimaldi par l'empereur Othon Ier. Depuis les événements de 1815, il est placé sous la protection du roi de Sardaigne.

Vient ensuite la jolie ville de Nice, avec ses maisons de plaisance, ses bois d'orangers et de citronniers, ses charmantes collines, son ciel pur et son doux climat.

Puis nous passons à côté des îles d'Hyères, et bientôt nous atteignons Marseille. C'est ici que se termine notre voyage. Devant nous apparaissent des champs bien cultivés, des villes populeuses, de riches manufactures, et tout ce qui constitue l'industrie active des contrées occidentales; nous voyons encore quelques constructions anciennes, mais perdues au milieu des bâtiments modernes; de beaux paysages, de riantes campagnes, mais auxquels il manque la consécration d'un passé poétique. Là-bas, les grands noms, les souvenirs et les monuments d'autrefois; ici, des édifices admirables aussi, mais

moins vénérés, des noms, des souvenirs également glorieux peut-être, mais qui ont le malheur de ne dater que d'hier; là, toute la vieille civilisation italienne, colorée, pompeuse, éloquente, les prêtres de Bellone et ceux du Christ, les légions romaines et les processions de moines, l'empire du monde et le royaume du ciel; ici, la civilisation nouvelle avec tout son éclat, avec toute sa puissance; derrière nous le passé, devant nous l'avenir.

Salut, trois fois salut aux rivages de la patrie!

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.





